



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGIELL.  
CRACOVENSIS

588514

kat. komp.

2

Mag. St. Dr.

I

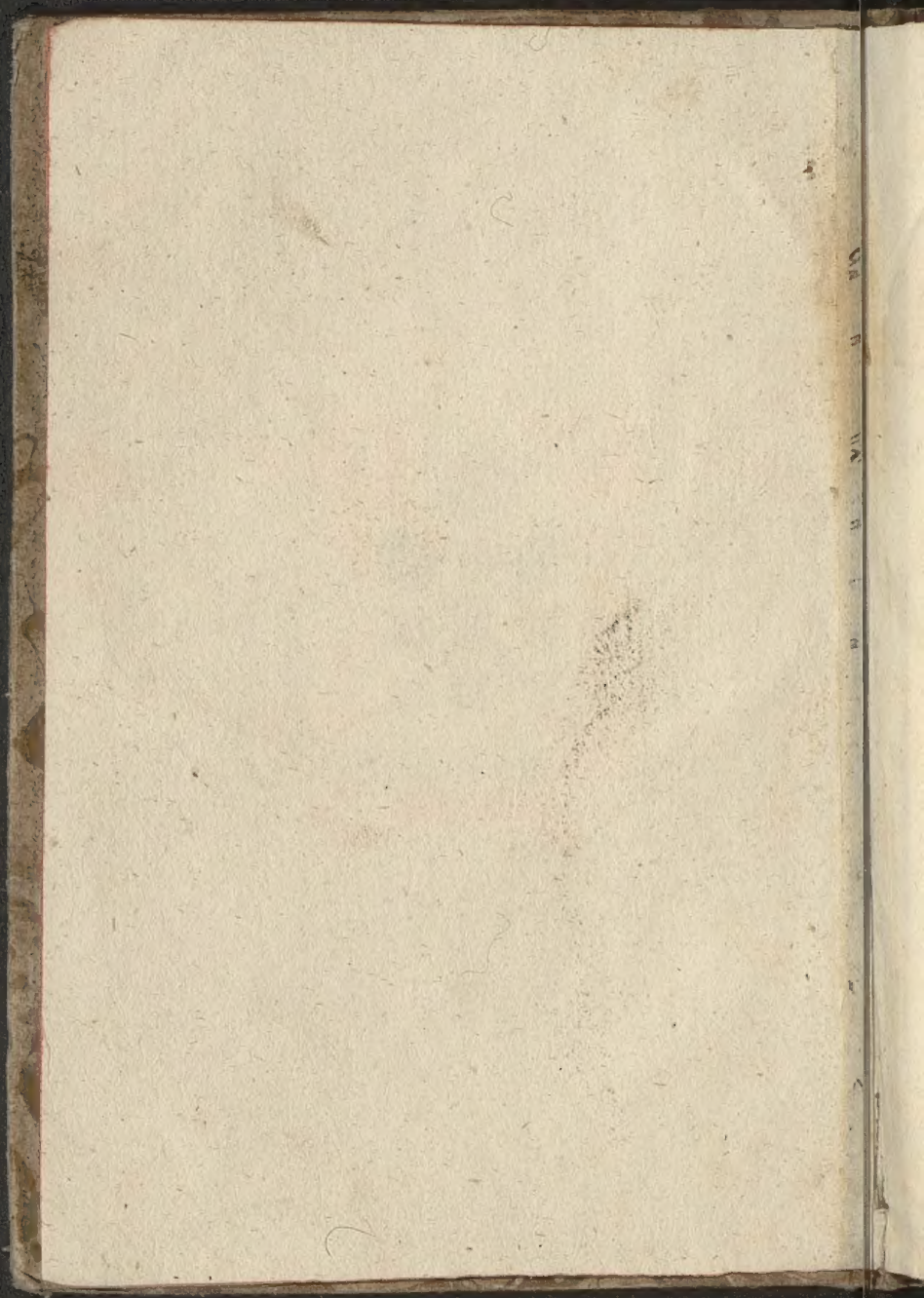
14152



588514 I  
Mag. St. Dr.



Old Geogr. 609.





T A B L E A U

D E

P A R I S.

TABLER

DE

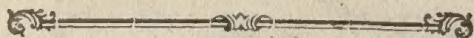
PARIS.



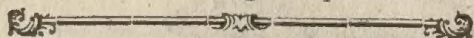
TABLEAU  
D E  
P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée.*



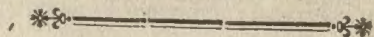
*Querens quem devoret.*



TOME SECOND.



A A M S T E R D A M.



M. DCC. LXXXII.

TABULAR

PARIS

NOUVELLE ÉDITION

Copyright © 1844

—

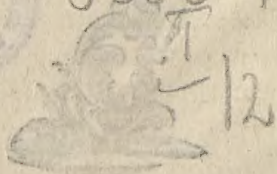
BIBLIOTHECA

UNIV. CRACOV.

CRACOVENSIS



588514



AMSTERDAM

—

M. D. C. C. C.

1844

St Dr. 2016.D.252/33(218)<sub>2</sub>





# T A B L E A U

## D E P A R I S.

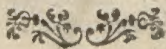
---

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Fumier.*

**L**E fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire ? Il en est de

même des esprits, on les fume en quelque forte; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les surcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition fastueuse; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans; ils ruinent leur santé, pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'université achevent de tourner la tête à ces peres qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés sur l'écolier qu'embrace le Premier président. Aussi le Parisien qui, en général, a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.





## CHAPITRE II

*Jardinage.*

LE jardinage est cultivé aux environs de Paris sans engrais, avec un soin admirable, par quelques amateurs qui se livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richesses, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'observation suivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux sont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires sont, pour ainsi dire, des productions nouvelles, tant par leur faveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec succès, développent ces bonnes & excellentes especes, dont la création est moderne. Les fleurs, ainsi que les légumes, participent à cette heureuse culture, & l'on apperçoit combien elle est précieuse ;

quand elle est dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, se repose avec délices sur ces jardins où le regne végétal brille dans toute sa pompe, où la fécondité est couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant son extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ses plus beaux ornemens. Sa justification semble écrire le long de ces espaliers qui enchantent le regard, & séduisent l'odorat. Ces trésors d'une table saine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers, promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant est absous pour le moment, en faveur de cette abondance qui ne présente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur ressemble pas. On ne peut plus la maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt six mille. Cet excellent fruit, naturalisé en Angleterre, croitroit en



France avec plus d'avantage encore , si l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix sur sa table ; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une serre chaude , peu coûteuse , & qui récompenseroit largement des premières avances. Je conseille aux amateurs d'aller à Navarre étudier les procédés simples & savans du jardinier Anglois , qui dirige cette bonne & admirable espèce , ainsi que plusieurs autres , non moins précieuses. Amis de la nouveauté , ne dédaignons pas celle des fruits.

UN des beaux potagers , est celui du duc de Penthièvre à Anet : la vue en est mille fois plus agréable , que celle des meubles dorés d'un appartement , des glaces , des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux , les palais , & les maisons de plaisance.

DANS Paris , les jardins de M. le duc de Chartres , de M. le duc de Biron & de M. Bontems , sont les plus remarquables.

ON prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris , ou trop près de ses barrières.

## CHAPITRE III.

*Bibliothèque du Roi.*

C E monument du génie & de la sottise , prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ , que réside son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice dans les allées de cette bibliothèque immense , vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur , de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scholastique ; *quarante toises* de droit civil ; une *longue muraille* d'histoires volumineuses , rangées comme des pierres de taille , & non moins pesantes ; environ *quatre mille* Poètes épiques , dramatiques , lyriques , &c. , sans compter *six mille* romanciers & presque autant de voyageurs. L'esprit se trouve obscurci dans cette multitude de livres *insignifians* qui tiennent tant de place , & qui ne servent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire , qui ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-

ton pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux cahos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables ( comme le dit Fontenelle ) pour arriver à des choses raisonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie, de jurisprudence, de médecine, d'histoire, &c., en font la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection, & c'est-là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme, & gémir sur ses incroyables productions.

LA folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio* ; & l'huître dans sa coquille, paisible sur son rocher, paroît supérieure à ce *docteur* qui déraisonne pendant six mille pages, & qui se vante encore d'avoir embrassé la *science universelle*. Rien n'attriste plus, que de contempler en silence ces épaisses archives de la démenace la plus orgueilleuse & la plus profonde : on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison, & de s'enfuir à toutes jambes.



CEPENDANT la lie des opinions humaines se dépose insensiblement , malgré ceux qui la soulèvent & se plongent dedans , & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir sera pur & saine.

MAIS qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions , que le génie méconnoissant ses propres forces , & se confiant en autrui , va consulter encore dans les premières années de la vie , & qui lui font perdre un tems précieux..... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien ; cessez de frémir , pesans érudits , bizarres bibliomanes , fastidieux compilateurs de faits inutiles : allez , gorgez-vous d'une science déplorable , copiez les erreurs anciennes , composez-en un nouveau magasin , oubliez votre siècle pour celui de Scésostris. Votre pédanterie m'amuse & le mépris suffit..... Oh ! disons-nous quelquefois pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes , l'homme a fait la guerre , & puis il a écrit tous ces gros livres , & il refait la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

MAIS , comme un sot devient plus sot avec

des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons -les donc pour lui, jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre, elle est dans le Lecteur..... m'entendra qui voudra, je ne veux pas ici être plus clair.

## CHAPITRE IV.

### *Fusiliers aux spectacles.*

ON ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

*Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.*

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif ; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

CE pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent, & il lui est tout aussi défendu de tire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

LE parterre (excepté dans quelques fievres passageres) est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence, des soldats aux gardes sont là pour saisir les gens au collet.

ON vous mene ensuite chez un commissaire, mais c'est l'officier de garde qui vous juge réellement, sur le rapport incertain de la sentinelle. Le commissaire n'est-là que pour sauver les apparences: vous êtes condamné *militairement*; c'est l'officier qui vous envoie en prison: car le commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

CET abus vexatoire est assez connu; mais l'on ne favoit pas, sans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commissaire, que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous soyez traduit à son tribunal.



Nos spectacles auroient besoin d'un écrivain qui les surveillât, pour ainsi dire, qui tint registre des insultes faites au public, soit par la négligence, soit par la paresse ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts sont soumis à une critique salutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation seroit-elle exempte des remarques journalières & suivies qui pourroient contribuer à sa perfection ? En fait des plaisirs que procure ce bel art, on doit se montrer délicat ; & si l'illusion n'est pas entière, elle est nulle.

COMMENT la critique ne repousse-t-elle pas ces automates, qui assassinent la sensibilité publique, en détruisant la beauté de nos chefs-d'œuvres ? Tel comédien s'aguerrit aux sifflets, & les huées les plus universelles n'arrivent plus à son oreille, que comme un murmure doux & passager. Rentré dans la coulisse, il s'effluie le front, & tout est oublié jusqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous assassiner.

LE critique vigilant qui, au nom du public,

poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs ;  
le chasseroit infailliblement de la scène , ou  
l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts  
qui le rendent insupportable.

LE même censeur intimideroit la paresse ,  
rappelleroit au théâtre ( qui le paie ) le comé-  
dien avide qui s'en éloigne la moitié de l'an-  
née , & qui ose ensuite toucher un argent qui  
ne lui est pas dû. Il donneroit en même tems  
de justes louanges à l'acteur zélé & assidu ,  
& sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux  
nouveau-tés théatrales , tandis qu'il feroit sen-  
tir que si tel autre s'y refuse , c'est autant  
par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas  
joué trente fois , que par l'indifférence la plus  
coupable pour son art. Tel étoit Le Kain : uni-  
quement voué aux productions de M. de Vol-  
taire , il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout  
ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

JE l'ai vu effrontément se dire malade , lors-  
qu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hiver.  
Il abandonnoit le théâtre de la capitale , mon-  
toit en chaise de poste , & alloit essayer s'il se  
porteroit mieux en province , en représentant



deux fois par jour ; alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris , c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables , qu'il promenoit ensuite de tous côtés , dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris , tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

AVEC trois habits & un turban , cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude ; de -là son jeu circonscrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens , que renfermoit son coffre.

CET acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une pièce nouvelle , parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre , pour produire un grand effet : aussi son jeu , enfant de la réflexion , n'a - t - il pu embrasser que très-peu de rôles , dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick , que tes moyens beaucoup plus étendus étoient d'une toute autre vérité !

## C H A P I T R E V.

*Petites loges.*

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité *luxurieuse*.

PAR l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse : la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante : & tel comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs : cette somme lui est payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer sa présence.



ON a indiqué le moyen bien simple de foudroyer chaque acteur par représentation. En payant de sa personne, il déploieroit ses talens : l'émulation naîtroit de la nécessité, & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

UN autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'est que, contre tout droit & raison, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public se plaint de voir les comédiens disposer ainsi de la salle, une petite maitresse s'écrie : " Comment, l'on veut m'astreindre à  
,, entendre une comédie toute entiere, pen-  
,, dant que je suis assez riche pour n'en écou-  
,, ter qu'une scene ? Oh ! c'est une tyrannie : il  
,, n'y a plus de police en France. Puisque je  
,, ne peux pas faire venir la comédie chez moi,  
,, je veux au moins avoir la liberté d'y arriver  
,, à sept heures, d'y paroître en simple dés-  
,, billé, comme lorsque je sors de mon lit. Je

„ veux y apporter mon chien , mon bougeoir ,  
 „ mon vase de nuit ; je veux jouir de mon fau-  
 „ teuil , de ma dormeuse ; recevoir l'hommage  
 „ de tous mes courtisans , & m'en aller avant  
 „ que l'ennui me faisisse : me priver de tant  
 „ d'avantages , c'est attenter à la liberté que  
 „ donnent le bon goût & la richesse (1) „

IL faut donc , quand on est femme , avoir dans une *petite-loge* son épagneul , son couffin , sa chauffeurette ; mais sur-tout un petit fat à l'orgnette , qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort , & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture où est enchâssé un verre , de sorte qu'elle voit sans être vue.

LE public reste à la porte du spectacle , son argent à la main , à cause des *petites-loges* louées à l'année , & qui demeurent souvent vuides au détriment des amateurs , qui se rejettent sur les boulevards , désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théâtre national.

---

(1) Ce morceau , avec des guillemets , est pris d'une brochure intitulée *les vœux simples d'un bon homme*.

L'AVANTAGE de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité; mais que fait la voix du public? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art: *Tu n'avanceras point*; au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner*; aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art, & le public & les auteurs se sont vus sous le joug bizarre des gentilshommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la nation? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une pièce de théâtre? De quel droit soumettoient-ils un auteur à leur tribunal? C'est ce que personne ne fait, c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal; & comme il n'y a rien de petit, dès que la passion s'en mêle, la régence des princes & princesses des cou-



liffes, & de tout ce qui a rapport aux planches ; est pour eux une affaire de parti , aussi chaude que s'il s'agissoit de la perte de leurs fonctions principales.

LES droits des auteurs , peres du théâtre , nourriciers des comédiens , ont été jusqu'à ce jour si incertains & si flottans , si subordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les considérer comme nuls.

ILS se font rassemblés en corps depuis trois années , pour exposer ces droits & les faire valoir. L'orateur est M. Caron de Beaumarchais qui, dans ses plaisans mémoires , perça de la même épée le rapporteur Goëfman & son Parlement : blessure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de plusieurs écrivains qui ont de l'esprit , & qui doivent avoir du courage & un caractère dans leur propre cause. Cela est curieux , & servira à résoudre un petit problème moral , que nombre d'observateurs se font proposé en silence & à eux-mêmes.

## C H A P I T R E V I.

*Comédiens.*

**L**ES comédiens seront toujours des *excommuniés*, jusqu'à qu'il plaise au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathème : tel est l'empire de la coutume, des préjugés ; ou si vous l'aimez mieux, de l'inconséquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

LA demoiselle Clairon ayant fait un *mémoire à consulter* sur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut aussi-tôt *rayé* du tableau, & l'amante de Tancrede se trouva obligée de procurer un état à son défenseur, qui avoit perdu le sien, en tâchant de la réconcilier avec l'Eglise. L'avocat plein de son sujet, monta quelque tems après sur le théâtre, mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla se placer sur sa tête, ainsi que sur celle de la demoiselle Clairon.

ELLE prit quelque tems après de l'humeur contre le public. Un acteur ou une actrice ont toujours tort de boudier cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer, la salle étant pleine & le rideau levé, à raison de je ne fais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le soir même elle alla coucher au Fort-l'Évêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent, & de ceux qui l'avoient emprisonnée, elle abandonna le théâtre, pensant que le lendemain on seroit à ses genoux pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia, & elle perdit son talent faute d'exercice. Elle passa dans l'obscurité & loin des applaudissemens, des jours qui auroient été remplis & glorieux sous l'habit de Melpomene, qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

LOUIS XIV n'a jamais reçu de comédiens, qu'ils n'eussent de la taille & une figure noble. Le théâtre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus sévère. On voit parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne dispose pas l'étranger à concevoir une idée avantageuse de notre goût



pour le beau : quand il voit de petites statues représenter ce qu'il y a de plus important & de plus fameux dans l'histoire des peuples, il prend une idée défavorable du physique de la nation, & la remporte malgré lui dans sa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favorise la réception d'acteurs encore plus petits, parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaison, devoir paroître plus grands sur la scène ; mais si cette manie de rapetisser les personnages tragiques subsiste encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les héros, ne feront que grotesques.

UN acteur, quand il est mince ou fluet, ou bien quand il ne présente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence, les efforts de sa frêle poitrine font souffrir ; & plus il gesticule avec fierté, plus il paroît se rapetisser. Son front dégrade la majesté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiôme relevé qu'il parle, les passions grandes & orageuses qu'il veut peindre, tout l'écrase & l'anéantit : il est trop disproportionné avec ce

qui l'environne , pour que l'œil ou l'oreille pussent lui faire grace.

ALEXANDRE , dira-t-on , pour justifier *le nain tragique* , étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré , de son vivant , dans sa tente , avec sa taille exiguë , & sa tête sur une de ses épaules ; mais mort , j'exige qu'il prenne une stature , un front , un port & un geste qui répondent au conquérant dont le nom remplit l'univers.

---

## C H A P I T R E . VII.

### *Langue du Maître aux Cochers.*

O N distingue parfaitement le cocher d'une courtisane , de celui d'un président ; le cocher d'un duc , d'avec celui d'un financier ; mais à la sortie du spectacle , voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage ; écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais , ou plutôt que celui-ci rend au cocher : au Marais , on dit *au logis* ; dans l'Isle de St. Louis , à *la maison* ; au fauxbourg St.

Germain, à l'hôtel ; & dans le fauxbourg St. Honoré, *allez* : on sent ( sans avoir besoin d'un commentaire ) tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor* , qui crie : *Le carrosse de M. le Marquis ! Le carrosse de Madame la Comtesse ! Le carrosse de M. le Président !* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais ; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent : cette voix qui remplit un quartier couvre tout , absorbe tout , le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais, & cochers à ce signal retentissant , abandonnent les pintes & les queues , & courent reprendre la bride des chevaux , & ouvrir la portiere.

CET *aboyeur* , pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine , renonce au vin & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enroué , mais cet enrouement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable , qui ressemble à un tocsin. Il creve [bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même , boit de



même , & meurt comme son prédécesseur , à  
forcé d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Messes.*

**O**N dit par jour à Paris six à sept mille  
messes , à quinze sols pièce. Toutes ces messes  
ont été fondées par nos bons aïeux , qui pour  
un rien , commandoient le sacrifice non-san-  
glant. Entrez dans une église ; à droite , à gau-  
che , en face , en arrière , de côté , un prêtre ,  
ou consacre , ou élève l'hostie , ou la mange , ou  
prononce *V'te missa est.*

DES prêtres Irlandois se font quelquefois  
avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'im-  
mensité de la villè , le hasard seul a fait recon-  
noître la supercherie. Un double appétit les for-  
çoit à cette double célébration.

ON appelloit *messe musquée* , une messe tar-  
dive qui se disoit , il y a quelques années , au  
St. Esprit à deux heures ; le beau monde pa-

messieurs s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'à cette heure; la loueuse de chaïses y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la messe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

DEPUIS dix ans, le beau monde ne va plus à la messe; on n'y va que le dimanche, pour ne pas scandaliser les laquais, & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

LE 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua l'hostie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit, dans l'église Notre-Dame, à l'autel de la Ste. Vierge. En voulant percer ladite hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses.

AUSSI-TOT toutes les messes cessèrent, on

dépouilla les autels de leurs ornemens, l'église fut fermée jusqu'au jour de la *réconciliation*.

LE 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derrière, portant ces mots: *sacrilege impie*. On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

LE 12 se fit la réparation solennelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale, où assisterent toutes les Cours souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. *Voyez la gazette de France 1670, page 771, jusqu'à la page 796.*

AUCUN sacrilege de cette espece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre siecle, malgré les écrits, les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre asperision d'eau-benite, & jusques dans les processions publiques du jubilé, le culte toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.



ON dira que de la Barre d'Abbeville a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* sur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renversé à chaque minute par les charrettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raison & de la philosophie; il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jésuites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition; il s'en est repenti lorsqu'il n'étoit plus tems.

L'ON peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une manière aussi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentoit, ce dont on doute très-fort.

ON a Pair d'un sot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on se met à déclamer contre les mystères & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

---

## CH A P I T R E IX.

### *La Fête - Dieu.*

**L**A Fête - Dieu est la fête la plus pompeuse du catholicisme. Paris ce jour-là est propre , sûr , magnifique & riant ; on voit que les églises possèdent beaucoup d'argenterie , sans compter l'or & les diamans , que les ornemens sont d'une richesse peu commune , & que le culte enfin coûte & a coûté excessivement au peuple ; car tous ces trésors stagnans ont été pris sur lui.

ON dit qu'on a vu , il y a quelques années , à la procession de Saint-Sulpice , deux chevaliers de Saint-Louis caresser l'orgueil & le faste des cardinaux , en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges , à-peu-près comme des laquais portent la queue à une duchesse. Scroito-il possible que des guerriers décorés , à l'appas d'une médiocre ou forte récompense , eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes , & cela aux yeux de la nation !

QUI ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein ? Tous les ordres de l'Etat environnent le Saint-Sacrement, toutes les portes sont tapissées, tous les genoux fléchissent, les prêtres semblent les dominateurs de la ville, les soldats sont à leurs ordres, les surplis commandent aux habits uniformes, & les fusils mesurant leurs pas, marchent à côté des bannières. Les canons tirent sur leur passage, la pompe la plus solennelle accompagne le cortège ; les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés, tout feroit croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire, un seul contradicteur ; qu'il regne, qu'il commande à tous les esprits... Eh bien ! l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession, le dais, le soleil, les coups d'encensoirs, qui jaillissent à tems égaux, la beauté des ornemens ; l'on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges ; l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleus, les évêques, les présidens en robe rouge, qui ont assisté à cette solennité ; l'on a comparé les chafubles & les chappes des différentes paroisses ; l'on a parlé des reposoirs. Voilà ce qui a frappé tous les esprits ;

voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

LE marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoy cent mille écus pour le repoz & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une manière splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction, à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : " Si j'avois donné cet argent à une courtisane, on ne l'eût pas trouvé mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du culte catholique, dans un royaume catholique, & l'on m'en fait un crime „

CE millionnaire a été interdit sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux, & le caractère du marquis de Brunoy est un phénomène moral.



## CHAPITRE X.

*Protestans.*

**L**ES protestans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille personnes; ils y tinrent leurs synodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le sage édit de Nantes donné par Henri IV ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruisit le temple en cinq jours.

ON imagina d'établir sur ces ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Eucharistie.

AUJOURD'HUI les protestans n'ont plus de temple; ils vont chez les ambassadeurs protestans: ils sont néanmoins en très-grand nombre, & composent un fixieme de la ville. Ils n'insultent en aucune maniere au culte reçu, ni

à ceux qui le professent ; ils sont paisibles , laborieux , & attendent en silence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

POURQUOI le Parlement de Paris , sollicité par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France , a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées , à celle des maîtrises ? . . . . J'examinerois le *pourquoi* ; mais mon sujet m'emporte , & je ne puis l'abandonner.

## C H A P I T R E . X I .

### *Liberté Religieuse.*

**L**A liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied , & sans connoître le visage de votre curé : vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain benî , d'y faire baptiser vos enfans si vous  
en

en faites , & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique , que tout citoyen devoit tripler de lui-même. Quand vous ferez malade , le curé ne viendra point vous troubler , à moins qu'il ne soit impoli , ou que vous ne foyez un homme célèbre ou très - connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez , si sa visite vous déplaît trop fort.

LE prêtre n'entre plus que chez le petit peuple , parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade , on attend qu'il agonise : alors on envoie à la paroisse ; le prêtre accourt avec les Saintes-Huiles ; il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

ON commande un convoi de cent pistoles , & l'on a à l'enterrement un simulacre de confesseur en robe théologale , qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le curé , le confesseur , les héritiers , tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde , il y aborde en *louvoyant* , sans trop choquer les usages de celui-ci , & sans causer des scandales.

IL y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

ON disoit à un évêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez-vous vu un seul sacrilège ? Un seul philosophe a-t-il troublé le moindre catholicisme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumentateur ou contradicteur ? Ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus, quoiqu'ils disent. . . . . L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quelques sacrilèges ! On penseroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

ON n'a refusé la sépulture ( que je sache ) qu'à M. de Voltaire, & le curé de Saint-Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de sa religion. Dix autres curés, à sa place, l'auroient



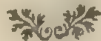
enterré, parce qu'il étoit mort; ils l'auroient enterré de plus comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

SON corps n'en a pas moins été déposé en terre sainte; & si on lui a refusé un service à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique, par ordre du roi de Prusse, bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'agneau a coulé sur la tombe de l'auteur de Mahomet; le parti opiniâtre des philosophes n'en a pas eu le démenti; il a obtenu la messe pour le repos de son ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage; car tel est leur plaisir.

LES juifs, les protestans, les déistes, les athées, les jansénistes, non moins coupables aux yeux des molinistes, les *riennistes*, vivent donc à leur fantaisie. On ne dispute plus nulle part sur la religion; c'est un vieux procès définitivement jugé, & il étoit bien tems, après une instruction de tant de siècles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une société: il fait son métier gaïement, ainsi qu'un officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les églises *par ton* ; mais cette ferveur est passagere, & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyans* pour se distinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'insouciance générale, qui caractérise aujourd'hui, à ce sujet, tous les hommes de la capitale qui ne sont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme desirable, & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme, que dans quelques maisons obscures, où regnent la sottise & l'hypocrisie, & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes devant les habitués de paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.



## CHAPITRE XII.

*Plébéïens.*

MAIS aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse à Paris, est nulle. Je suppose que l'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *plébéïens*, eh bien ! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *plébéïen François*, ainsi que l'on dit le *plébéïen Anglois*. Le plébéïen n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou bourgeois ; il a des titres, des maisons, des privilèges ou des charges ; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude, ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le plébéïen Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides ; il a un caractère de raison & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en masse, n'a point cet instinct sûr qui démêle ce qui lui seroit convenable, parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne fait point lire, ainsi que le plébéïen Anglois.

COMME il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-tems de capacité ; il est voué à l'ignorance. Son patriotisme n'étant pas éclairé, est nécessairement foible : on ne connoit que des faillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : l'on redouteroit peut-être ses applaudissemens autant que ses murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du souverain ; elle sort d'une manière timide & détournée, du sein du petit nombre qui, supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques, parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il fait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat féditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légère, la moindre impatience, & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance po-



litique font le caractère de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe, & je n'en excepte aucun.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Capitation.*

TOUTE tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier sujet. Jean-Jacques Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *soixante mille francs* pour son Devin du village.

ON étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier, lorsque le receveur, averti à tems, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut assemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreusement les *trois livres douze sols* de capitation (1) à l'auteur d'Emile.

---

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.

J'OSE attester ce fait , ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au bureau , sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de respect pour les grands écrivains , quels qu'ils fussent. *Eh bien !* répondit-il , *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit , j'irai m'asseoir au pied d'un arbre , & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire , comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demuroit alors au cinquieme étage , rue Plâtrière , non loin de la grande poste.

CET impôt , qui n'a point un titre honorable , alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées* , parce qu'il frappe directement l'individu , & qu'il foumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil ; mais grace au travail financier , il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire , qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable , si la voix des

réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands est juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes , quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre , & la taxe imposée pour le rétablissement du palais , &c. Tout cela compose un second impôt , presque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité , l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe ; tels que les équipages , les hôtels , les laquais , les jardins enclos dans la ville , & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas sa capitation , il n'y auroit pas *d'exécution civile* , c'est-à-dire , qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau ; mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur , au nom du roi de France , vous enverroit *garnison* , & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit , & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques repré-

sentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs* : ainsi ils paient en monnoie de finge, c'est-à-dire, en sauts & en gambades : le sur-plus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente sols*, & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés sous des ruines, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle s'acquitteroient beaucoup plus facilement, selon la méthode indienne.

---

## C H A P I T R E XIV.

### *Filles d'opéra.*

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des spectacles, pour les frivoles jouissances du luxe. L'opéra sur-tout est entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la Nation dans le creuset de la volupté, & les couler en mollesse.

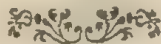


ON n'a rien épargné. L'art des enchanteresses prodigue ces molles postures, qui jettent l'étincelle des desirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles semblent pleines du Dieu qu'elles célèbrent & qu'elles chantent, & ce n'est que dans leur bras qu'on se défabuse de leurs charmes. Toute victime de la débauche est toujours une froide prêtresse de l'amour.

UNE fille est enlevée au pouvoir paternel, dès que son pied a touché les planches du théâtre. Une loi particulière rend vaines les loix les plus antiques & les plus solennelles. Cette fille d'opéra se montre aux foyers toute resplendissante de diamans: elle est respectée de ses compagnes, à raison de sa robe éclatante, de sa voiture légère, de ses chevaux superbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, selon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute, elle traite avec

les airs d'une femme de qualité, le bijoutier séduisant & l'industrielle marchande de modes. Le magistrat déride son front en sa présence, le courtisan lui fourrit, le militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins surchargée de nouveaux présens : le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'apercevoit pas, qu'elle dédaignoit, se met insolemment sur les rangs, brille, l'éclipse, & la fait désertier son fallon. La courtisane superbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, se trouve l'année suivante seule, avec des dettes immenses. Tous les amans se sont enfuis ; & quand ses affaires seront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.



## CHAPITRE XV.

*Répugnance pour le mariage.*

T ANDIS que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse , & qui ne tourne pas même au profit de la population , que ferez-vous de ce nombre infini de filles , sous l'aile de leurs parens , austères gardiens de leur pudicité , & qui sont condamnées par leur indigence ou par leur sottise fierté , à passer leur vie dans le célibat ? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abyme , & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur , si une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation , puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari , l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

Où les femmes ont agi contre elles-mêmes en se livrant au luxe , ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot ; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social , & quel est le remède à apporter à ce vice politique !

COMMENT n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités , & comment la dissipation de nos femmes , le mépris qu'elles font de leurs devoirs , n'épouvanteroient-ils pas les hommes , sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule , que les loix ne protègent que quand le mal est fait , & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale !

DÉTAILLONS dans les chapitres suivans ce qui fait , pour ainsi dire , du mariage *un objet de dérision*. Tout l'avantage est pour le vice ; & que reste-t-il à la vertu ?





## CHAPITRE XVI.

*Le nom que vous voudrez.*

**L**A foule nombreuse des courtisannes qui arrêtent dans leurs filets la jeunesse la plus brillante, & qui l'enlèvent aux autres femmes, a fait naître à Paris une espèce de femmes qui, sans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'austérité rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même assurance dans le maintien, mais le regard à-peu-près aussi complaisant : elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreusement contre les *filles*, leurs rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles se plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête secrètement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles savent craindre & non respecter.

L'HOMME qui veut les posséder n'aura guère que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne fera point de

plusieurs couleurs , & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

LA mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au colisée, aux spectacles , & qu'on ne dise pas en les rencontrant ; *c'est une telle* , mais *c'est Madame une telle* , à qui M\*\*\* donne *le bras*. Malheur à qui voudroit en médire ! tout le cercle des bonnes amies qui , de proche en proche , se prolonge jusqu'à l'infini , prendroit feu , & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part , on auroit des migraines à son service ; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société ; & pour se servir du terme reçu , un *monstre*. Cette épithete m'avertit de clore bien vite le chapitre.



## CHAPITRE XVII.

*De certaines femmes.*

**S**I les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports ? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes, par désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambition, ne s'interdisent point l'attaque, mais le système de la nature n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuser, ou en font quittes pour une *passade*.

CE petit chapitre ne fera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le fera que trop. Je n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes ; mais je peins Paris.



## CHAPITRE XVIII.

*Des filles publiques.*

**E**LLES se donnent après tout pour ce qu'elles sont; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasione souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament foudroyant, elles ne s'offensent, ni de l'outrage, ni du mépris; elles sont avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus régner par les grâces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption; l'une se livre tout à la fois au plaisir & à l'argent; l'autre est une brute, qui n'a plus de sexe, & qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.



## DE PARIS. 57

Nous n'offenserons pas ici les oreilles chastes, ni les yeux de l'innocence, en leur présentant les scènes de la débauche & de la crapule ; nous taisons les fantaisies du libertinage, les faillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quaranté mille prostituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Rétif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans son *Payson perversi* : les touches en sont si vigoureuses, que le tableau en est révoltant ; mais il n'est malheureusement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations sensibles ; car les désordres voilés de l'humanité ne sont pas bons à mettre au grand jour.

Disons seulement que le nombre des filles publiques ne favorisant que trop le désordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de sorte que dans ce siècle si poli, on est grossier en amour.

Nous sommes si éloignés de la galanterie ingénieuse de nos pères, que notre conversa-

tion avec les femmes que nous estimons le plus, est rarement délicate. Elles abondent en mauvaises plaisanteries, en équivoques, en narrations scandaleuses. Il seroit tems de corriger ce mauvais ton; c'est aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de souffrir, sous peine de passer pour *bégueules*.

LES passions honteuses & publiques portent avec elles leur contre-poison, & ne sont pas peut-être si difficiles à réprimer, que celles dont le dérèglement paroît excusable; en sorte que je croirois qu'une *fille publique* est plus près de devenir honnête-femme, que la *femme galante*.

MAIS le scandale des filles publiques est poussé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût si visible, si affiché; il faudroit respecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

COMMENT un pere de famille, pauvre & honnête, se flattera-t-il de conserver sa fille innocente & intacte, dans l'âge des passions, lorsque celle-ci verra à sa porte une prostituée

mise élégamment , attaquer les hommes , faire parade du vice , briller au sein de la débauche , & jouir sous la protection des loix mêmes , de sa licence effrénée ? Le retour qu'elle fera sur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu , & elle se lassera de se combattre elle-même : la raison ne pourra point lui faire appercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse ; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des séducteurs , sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il guere possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens , ainsi que dans le premier , n'a presque plus de progrès à faire.

ON compte à Paris trente mille *filles publiques* , c'est-à-dire *vulgivagues* , & dix mille environ moins indécentes , qui sont *entretenuës* , & qui d'années en années passent en différentes mains. On les appelloit autrefois , *femmes amoureuses* , *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses* , & si elles sont folles de leur corps , ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

LA police va chercher des *espionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces malheureuses à contribution , ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose , exercent un empire sourdement tyrannique sur cette portion avilie , qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la vile prostituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris , tant ils ramportent le prix de la bassesse ! Oui , il y a des êtres au-dessous de ces femmes de mauvaise vie , & ces êtres sont *des hommes de police*.

UNE ordonnance de police fait défense aux marchands de louer à ces femmes , à prix d'argent , à la *semaine* ou à la *journée* , des *robes* , des *pelisses* , des *mantelets* & autres *ajustemens* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misère , & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures , qui n'ont ni meubles , ni vêtemens , & qui sentent la nécessité de se parer , afin d'être payée à un plus haut prix ; car une *pelisse* se rend plus exigeante qu'un *casquin*.

TOUTES les semaines on en fait des enlève-



Miens nocturnes , avec une facilité qui , trop excessive , ne fauroit manquer de déplaire au spéculateur politique , malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi : le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique dans les heures de la nuit , à la foiblesse du sexe , aux mauvais traitemens qu'il essuie , & aux inconveniens qui en peuvent résulter , ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

ON les conduit dans la prison de la rue Saint-Martin , & le dernier vendredi du mois , *elles passent à la police* ; c'est-à-dire , qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtrière. Elles n'ont ni procureurs , ni avocats , ni défenseurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot qui n'est pas couvert. Elles sort toutes debout & pressées. L'une pleure , l'autre gémit ; celle-ci se cache le visage ; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe ; elles ripostent indécemment , & bravent les huées qui s'élèvent sur leur passage.

Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour , & les propos que cette marche occasionne , font encore une atteinte à l'honnêteté publique.

LES plus huppées & les matrones , avec un peu d'argent , obtiennent la permission d'aller dans un chariot couvert.

ARRIVÉES à l'hôpital , on les visite , & on sépare celles qui sont infectées , pour les envoyer à Bicêtre y trouver la cure ou la mort ; nouveau tableau qui s'offre à ma plume , mais que je recule encore , frémissant de le tracer , & non guéri de l'impression horrible qu'il a laissé dans tous mes sens.

O toi qui , loin des villes , respire en paix l'air des monts , heureux habitans des Alpes ! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes , pures & intactes , comme la neige qui couronne les sommets resplendissans de ces montagnes qui ceignent l'horifon ; dans ce séjour des vertus , aussi éloigné par tes mœurs du siége brillant de la corruption , que tu en es loin par tes goûts simples & paisibles , ap-

prends à connoître & à mieux goûter les chastes embrassemens d'une tendre épouse, & les carresses d'une sœur aimée. Tu fais combien la pureté de l'ame & la modestie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêts à la beauté; quelle distance infinie se trouve entre le fourire maniéré, & le regard d'une Parisienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de santé, pour qui la débauche est encore un mot sans idées! Ah! trop heureux républicains, conservez tous dans vos paisibles retraites cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domestiques; pleurez sur le jeune imprudent qui, épris d'un vain faste, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuse, va se précipiter dans les grossières voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chastes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir sans qu'elles en comprissent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire : *Siste miser! ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades veneris tem-*

*plum & voluptatum sedes occupat ; ibi amoris sagittæ mortifera & venenata ; ibi exercentur artes damnosæ seu saltem vanæ & prorsus inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi justitiæ ipsa gladium pro miseris tenet ; ibi miseros agricolas excoriant & procurator & publicanus , nec missura eutem , nisi plena cruoris , hirundo ; ibi fastus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget , dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & solenne : omne malum ab urbe.*

ON peut évaluer à cinquante millions par an l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques* , en les comprenant toutes sous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à trois millions ; disproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes , aux traiteurs , aux aubergistes , aux hôtels garnis , &c. Et ce qui inspire un profond effroi , c'est que si la prostitution venoit à cesser tout-à-coup , vingt mille filles périroient de misère , les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire ici à son entretien ni à sa nourriture. Aussi ce débordement est-il comme inséparable d'une ville populeuse ; & une infinité de mé-



tiers ne subsistent que par la circulation rapide des especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui foumet, & une passion plus forte a domté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure; mais l'or a coulé.

---

## CHAPITRE XIX.

*Courtisannes.*

O N appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le fort, le manège, un peu d'art ou d'esprit, mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

DEPUIS l'altière Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage ( que sans sa présence licencieuse on attribuerait à une jeune duchesse ), jusqu'à la raccrocheuse qui se morfond

le soir au coin d'une borne , quelle hiérarchie dans le même métier ! Que de distinctions , de nuances , de noms divers , & ce pour exprimer néanmoins une seule & même chose ! Cent mille livres par an , ou une pièce d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure , causent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtisannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. “ On les prendroit , dit-il , pour les femmes „ des courtisans ; elles ont effectivement tous „ les mêmes vices , emploient les mêmes ruses & les mêmes moyens , font un métier „ aussi désagréable , ont autant de fatigues , „ sont aussi insatiables ; en un mot , leur ressemblent beaucoup plus , que les femelles „ de certaines especes ne ressemblent à leurs „ mâles „.



## C H A P I T R E X X .

*Le paysan perversi , par M. Rétif de la Bretonne.*

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire , à ce roman hardiment destiné , qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des désordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire , malgré ses peintures trop nues & trop expressives , parce qu'il n'est pas un pere en province qui , d'après cette lecture , ne fixent constamment son fils auprès de lui ; & c'est un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris , où ils viennent se perdre & se corrompre.

LES villes du second & du troisieme ordre se dépeuplent insensiblement , & le gouffre immense de la capitale dévore non-seulement l'or des parens , mais encore l'honnêteté & la

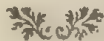
vertu native de leurs fils , qui paient cher leur imprudente curiosité.

LE silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression , & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution , a bien droit de nous étonner , & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres , qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles , & qui ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

EST-CE que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous , & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes , morales & attachantes , qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost & de son heureux rival , M. Rétif de la Bretonne ? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches , *nugæ canoræ* : on pèse des mots ; on écrit des puérilités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf , la force , l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux ! Que nous devenons secs & étroits !

IL reste à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuse, qui se trouve pressée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille, qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé, elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cède au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, sans doute, des meres faciles & criminelles, & à un tel point, que je n'ose ici l'écrire; mais il saura en même tems qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la classe des fictions imaginaires.





## C H A P I T R E   X X I .

*Bal de l'Opéra.*

**L**E bal de l'opéra entretient cette licence , la consacre par une sorte de convention générale. Il invite les caractères les plus réservés à se livrer au goût universellement avoué. Il est réputé très-beau , quand on y est écrasé : plus il y a de cohue , & plus on se félicite le lendemain d'y avoir assisté.

QUAND la presse est considérable , les femmes se jettent dans le flux & le reflux , & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule , qui tantôt est immobile , & tantôt flotte & roule.

IL faut avoir bien peu d'esprit , dit-on , pour n'en avoir pas sous le masque ; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens , & tous  
les

les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, cela seroit très-piquant.

LES filles entretenues, les duchesses, les bourgeois sont cachées sous le même domino, & on les distingue ; on distingue beaucoup moins les hommes, ce qui prouve que les femmes ont en tout genre des nuances plus fines & plus caractérisées.

IL régnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté ; il n'y en a plus ; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'AI vu à Paris un bal où cinquante \*\*\* avoient sous leurs dominos six coups à tirer. Il est vrai qu'on ne le fut que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un singulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris, sur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

JE suis fâché qu'on y perde insensiblement

cette tournüre attentive & polie , que l'on doit aux femmes dans toutes les circonstances , & sur-tout dans une assemblée publique.

LES calambours y circulent. Qu'est - ce qu'un Calambour , me demandera un étranger ? C'est ce qu'un sot trouve bien plus facilement qu'un homme d'esprit.

QUAND un carme , un cordelier , un bénédictin s'échapant du cloître , a pu assister une fois au bal de l'opéra sans être vu ni reconnu , il s'estime le plus heureux des hommes ; il ne fait pas que l'ordre lévitique y abonde , & que les petits collets , qui courent tout le jour en habit violet , sont blasés sur ce divertissement.

LA seule chose que l'on exécute à Paris gravement , & comme s'il s'agissoit de l'affaire la plus importante , c'est un *quadrille*. J'ai été stupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

ON fait que l'on envoie une poupée pour servir de modele chez l'étranger ; mais fait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet , d'une contredanse variée par mille

figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec justesse & précision à cinq cents lieues de distance ?

LE bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra sa place dans l'histoire, en ce qu'il aura servi à prouver que, malgré les changemens des siècles, les anciens usages reviennent rapidement sur leurs pas, lorsque quelques circonstances frappantes rappellent le génie national.

ON donne six livres par tête pour entendre une symphonie bruyante & monotone ; mais on se sert de spectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie ; mais on y va pour dire le lendemain : j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.



## C H A P I T R E XXII.

*Les Demoiselles.*

**R**IEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs , què *notre comédie* , où l'on fait l'amour à des *demoiselles*. Notre théâtre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiselles* ; elles sont enfermées dans des couvens jusqu'au jour de leurs noces. Il est moralement impossible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais seules ; & il est contre les mœurs d'employer tout ce qui ressembleroit à la séduction. Les filles de la haute bourgeoisie sont aussi dans des couvens ; celles du second étage ne quittent point leur mere , & les filles en général n'ont aucune espece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit bourgeois , du simple marchand & du peuple , qui aient toute liberté d'aller & de venir , & conséquemment de faire l'amour à leur guise. Les



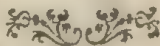
autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'est jamais qu'un marché, & on ne les consulte point. On appelle *griffettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingères, de couturieres

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles sont plus réservées & plus décentes; elles sont susceptibles d'attachement: on les entretient à peu de frais, & on les entretient sans scandale. Elles ne sortent que les dimanches & fêtes, & c'est pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la semaine; car elle est bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au soir. Celles qui sont sages amassent de quoi se marier, ou épousent leur ancien amant. Les autres vieillissent l'aiguille à la main, ou se mettent en maison.

OR, un auteur comique devoit être fort attentif sur toutes ces convenances, & savoir qu'une déclaration d'amour ne se fait jamais à une demoiselle, que lorsqu'on y est autorisé par le vœu des parens; & le mariage alors est

ordinairement arrêté. Ainsi nos auteurs modernes, en faisant de toutes les *amoureuses* de théâtre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *grisettes*.

ILS doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les usages. Mais aussi, pourquoi dans toutes les comédies *des filles de qualité*, ainsi que des *Comtes & Marquis*, tandis qu'un étage plus bas la scène devient plus variée, plus plaisante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois, ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiôme. C'en est un que l'auteur s'est fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ses pièces.



## CHAPITRE XXIII.

*Galanterie.*

**E** LLE remplace l'amour qui régnoit enoore à Paris il n'y a pas plus d'un siecle. Du tems de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

LES fortes passions sont rares aujourd'hui ; mais aussi n'ont-elles pas ce caractère farouche, qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus doux. On ne se bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à considérer le changement d'un œil philosophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foiblesse de notre caractère, & au peu de besoin que nous avons de sentir notre ame s'élever & prendre un certain effort. Nous nous passons de force & de gran-

deur dans tout le reste : pourquoy en mettrions-nous dans l'amour ?

ON ne voit plus un amant délaissé , chercher dans le poison un remède à ses maux : il y en a de plus doux ; & l'inconstance ( que je ne prétends pas justifier ) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques , qui tenoient encore plus à l'orgueil personnel qu'à la vraie tendresse.

IL seroit dangereux , dit-on , que l'amour dévorât toutes nos autres passions. La patrie & la société y perdroient. Ne voir , n'adorer qu'un seul objet , lui tout sacrifier , c'est perdre sa liberté , c'est livrer à une sorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue :

L'ESTIME vraie & sentie ( ajoute-t-on ), quand elle est perpétuée , suppose bien plus de vertu dans l'objet aimé : & une femme qui sent avec délicatesse , est plus jalouse d'inspirer un tel sentiment , que d'attirer les hommages uniquement attribués à ses charmes , parce que ces hommages s'évaporent & ne font pas dus

à son ame. C'est ainsi que l'on prétend justifier nos mœurs ; mais la patrie dont on parle y a tout perdu.

L'AMOUR , proprement dit , n'est donc plus à Paris , si nous osons l'avouer , qu'un libertinage mitigé , qui ne foumet que nos sens , sans tyranniser la raison ni le devoir ; aussi éloigné de la débauche que de la tendresse , décent dans ses vivacités , quand il peut l'être , & délicat dans son inconstance. Il n'exige point de sacrifices qui nous coûteroient trop chers. Loin de nous armer les uns contre les autres , il ne s'approprie point les momens qui sont consacrés au devoir ; il respecte les nœuds de l'amitié , quelquefois même il les resserre : enfin , il fait passer l'honneur avant tout , & proscriit également toute foiblesse & toute lâcheté.

Le législateur pourroit effacer aujourd'hui de son code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le séducteur ne l'est que pour celle qui veut bien être séduite , & la véritable vertu peut se conserver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon



siècle de l'absence d'un tel vice ? Je ne le crois pas , parce qu'il suppose l'ancantissement de plusieurs vertus. Le viol prouvoit , ainsi que le sacrilège , que les femmes & les autels étoient religieusement adorés.

L'AMOUR ne fera donc point appelé parmi nous le bourreau des cœurs ? Toujours content , toujours folâtre , il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légèreté , que ses atteintes ne blessent que les cœurs qui consent à être blessés.

Je dis qu'en ôtant à cette passion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable , on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'histoire , les forfaits sanglans étoient comme inséparables des affections profondes , jalouses & vindicatives , qui tyrannisoient nos aïeux : ainsi tout est compensé.

LES grandes passions , disent les apologistes du siècle , sont assez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles , il est vrai ; mais le bonheur est si rare , qu'il vaut mieux prendre en légère monnaie la somme des plaisirs.

N'ayant plus de grandes choses à faire, nous n'avons plus besoin de fortes passions.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *Des femmes.*

**L**A remarque de Jean - Jacques Rousseau n'est que trop vraie , que les femmes à Paris , accoutumées à se répandre dans tous les lieux publics , à se mêler avec les hommes , ont pris leur fierté , leur audace , leur regard & presque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes , depuis quelques années , jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour , renouvellent les sollicitations , assiegent les ministres , fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux , leurs registres ; & à force d'agiter la roue de fortune , elles y placent leurs amans , leurs favoris , leurs maris , & enfin ceux qui les paient.

ON voit beaucoup de femmes qui disent

d'après Ninon : *Je me suis fait homme*. Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offensant.

JAMAIS autrefois en parlant du sexe , on ne disoit *les femmes* ; on auroit proféré une expression grossière.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choses si dures aux femmes de Paris , que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je pense , en effet , qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées , véritablement sensibles aux nobles procédés , & capables de la plus grande constance en amitié. Mais en amour..... Oh ! je n'ai pas le droit , comme Jean - Jacques , de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire , en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD , après avoir encouragé de son mieux notre nation , a fini par dire à l'oreille de son fils , que les femmes parmi nous sont de grands enfans qu'il faut amuser avec deux hochets , la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes , des yeux

vifs & malins , des phyfionomies gracieufes & fines , des têtes fpirituelles ; mais on compte les belles têtes , & elles font exceffivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la capitale ? parce qu'elles y font environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne , elles ne déguifent pas l'aversion qu'elles reflentent pour ce féjour folitaire , où elles fe sentent bien moins puiffantes.

QUELQUE impérieufe que puiſſe être une femme Pariſienne , elle reconnoîtra toujours l'afcendant de l'homme fur elle , fi celui-ci fait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes font fans caractère , fans force , fans dignité , il y a une foule de femmes diſſipées , dépendantes , galantes , & inſolamment altières.

C'EST le principal défaut de nos femmes que l'orgueil , le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange , parce que la femme , quelle qu'elle ſoit , ne peut jamais imprimer à fon regard l'inſolence ou l'injure , fans perdre de ſes graces ,

de sa dignité & de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme, par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paroître odieuse & ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques & même orgueilleuses : mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire, d'oser mépriser son maître.

LES femmes qui ne comprennent guère une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste & un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre & l'économie domestique. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître, & en même tems chez celui qui est tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au dehors.

CHEZ les républicains, les femmes ne sont que des ménagères. Mais les femmes sont pleines de lumières, de sens & d'expérience. Lorsque la nation n'existe point encore, ou bien lorsqu'elle



qu'elle n'existe plus, c'est alors qu'il faut les consulter : car, étrangères aux liens du patriotisme, elles tiennent merveilleusement les doux liens de la sociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles sont riantes, douces & aimables, tant qu'elles représentent. Dans l'intérieur domestiques elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'imposent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe, elles se piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les subjuguier de toute manière.

IL est néanmoins une classe de femmes très-respectables; c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, soigneuses, économes, attentives à leurs maisons, elles offrent le modèle de la sagesse & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les aperçoit pas, & cependant elles sont à Paris l'honneur de leur sexe.

LA coutume de Paris a trop accordé aux

femmes , ce qui les rend impérieuses & exigeantes. Un mari est ruiné , s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années , elle lui aura coûté infiniment , il faut qu'il restitue tout à son décès.

DE-LÀ , la tristesse avec laquelle on serre des nœuds qui ailleurs sont si doux.

A un certain âge , la femme qui ne se fait pas bel esprit , se constitue dévote. Elle en prend la contenance , assiste à tous les sermons , court toutes les bénédictions , visite son directeur , & s' imagine ensuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien , qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre , & sur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractère le plus touchant de leur sexe , la timidité , la simplicité , la pudeur naïve ; elles ont remplacé cette perte immense par les agrémens de l'esprit , les graces du langage & des manieres ; elles sont plus courues , moins respectées : on les aime sans croire à leur amour ; elles ont des amans & des amis. Ceux-là disparaissent , & ceux-ci  
ent

ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

ELLES ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur sexe ; il faut qu'elles se fassent hommes tout-à-fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.

---

## CHAPITRE XXV.

### *Cocarde.*

CEs mêmes femmes qui présidoient aux tournois, qui enrichissoient de leurs mains les cotes-d'armes de leurs amans, qui leur présentoient leurs armures, qui les envoyaient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une *cocarde*. C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

LES femmes aiment-elles les hommes célebres, comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Questions faciles à résoudre dans le dernier siècle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

---

## CHAPITRE XXVI.

### *Séparations.*

**L**E divorce n'est pas permis, & les plaintes en séparation sont éternelles. Les voûtes du temple de la justice retentissent des gémissemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes que ces liens sacrés meurtrissent & déchirent. Ils frémissent contre l'indissolubilité d'un nœud que tous les efforts ne sauroient rompre:

NOTRE législation, en prescrivant un terme indéfini, n'a point su composer avec nos passions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'est manifestée sur-tout dans les pays où l'éducation dépouillant le cœur de son énergie par

ticuliere , lui a désappris à sentir une passion forte & unique.

LA loi a été obligée d'accorder les *séparations* , beaucoup plus révoltantes que le *divorce* ; car la séparation isole deux êtres , & les laisse dans une espece de néant.

LE divorce , dans les pays où il est permis est infiniment plus rare que la séparation. Faut-il s'étonner si ne pouvant briser cette loi inflexible , & liée mal-à-propos à la religion la plus austere , l'homme est parvenu , pour ainsi dire , à la ridiculiser , en la violant tant de fois & si ouvertement.

LES séparations volontaires sont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu insupportable. On le délie de soi-même , & ni les loix civiles , ni les loix ecclésiastiques , ne vous interrogent sur cette désunion , pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.



## CHAPITRE XXVII

*Contraste.*

**L**ES femmes dans la capitale jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secrètes & particulières, elles font l'ame invisible de toutes les affaires, elles réussissent sans presque sortir de chez elles, elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

Qu'IL y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive & défensive se manifeste de tous côtés : en vain les avocats, les loix, le jugement sont pour le pauvre époux ; tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti, malgré les démonstrations les plus authentiques ; & après

avoir ameuté les esprits , finissent par les entraîner.

MAIS malheur à celle qui n'est pas mariée ; rien ne lui est permis : on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes , qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les rians atours de la mignardise & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts , qui servent & embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir que la science de plaire ; & l'on veut que , renonçant au but de tant d'instructions , elle soit froide , sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle , & qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

IL faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf , & qui ne sembloit pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien ; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique , elle est tourmentée , dit-on , du desir & du besoin d'avoir un amant.

Est-elle gaie , folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réserve. Elle ne peut ni rire , ni soupirer ; on veut qu'elle soit fille , & qu'elle ne le soit pas.

ET voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes , & les femmes avec les filles. Aussi ne peuvent-elles pas causer ensemble ; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille , l'innocence de celle-ci touche à son terme.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Les vapeurs.*

La mollesse est douce , & sa suite est cruelle.

C E vers de Voltaire est d'un physicien. En effet , la mollesse du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enlève aux fibres l'élasticité nécessaire , pour que les sécrétions se fassent avec régularité.

DE-LA , les *vapeurs* qui naissent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination est d'autant plus active, qu'elle regne sur des organes délicats qui , incessamment flattés, ont perdu leur ressort , & se sont affaiblis dans une langueur qui soumet les nerfs aux plus terribles convulsions, parce que , détendus par trop de jouissances, ils se replient & agissent sur eux-mêmes.

C'EST l'imagination qui ouvre le champ de la douleur , parce que cette puissance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoser en maux tout ce qui l'environne. L'oisiveté favorise les passions trop sensuelles , & celles-ci sont si-tôt épuisées , que le principe de sensibilité qui survit ne fait plus où se prendre & s'attacher.

Ce principe fatigué, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être misérable qui se sent exister & qui voudroit des plaisirs à l'infini , tandis que ses organes sont obliérés, & que les nerfs ne peuvent plus transmettre les sensations dont ils sont les véhicules.

TERRIBLE état ! c'est le supplice de toutes

les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans les voluptés dangereuses, & qui, pour se dérober aux travaux imposés par la nature, ont embrassé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoissent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *font* de la halle est malade, ils disent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

UNE jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre chose que de se trainer, de sa baignoire à sa toilette, & de sa toilette à son ottomane. Suivre dans un char commode une fille ennuyeuse d'autres chars, cela s'appelle *se promener*, & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent, & elle n'en use que deux fois le mois.

AINSI les riches sont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil sec la misère d'autrui, ils n'en sont pas plus heureux ; & ne sachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils sont maudits, sans faire un pas de plus vers le bonheur.



## CHAPITRE XXIX.

*De l'idole de Paris , le joli (1).*

J'ENTREPRENDS de prouver que le *joli*, dans tous les genres, est la perfection du beau & même du sublime; que l'avantage d'être aimable l'emporte sur tous les autres, & que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation, doit passer, sans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu jusqu'ici une fausse opinion de ce qui méritoit l'hommage universel des hommes. La nature a besoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'est, comme on fait, pour la rendre plus gracieuse. L'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument? On lui prête des ornemens qui seuls

---

(1) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé; mais c'est ici sa véritable place.

le font valoir. Il en est de même des mœurs ; on ne commence à jouir que lorsqu'on commence à raffiner.

LORSQU'UNE nation est encore barbare, elle peut facilement rencontrer le sublime. C'est ainsi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbusle au milieu des déserts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choses, mais c'est sans le savoir : on n'agit que par instinct. Qu'est-ce, en effet, que le sublime, sinon une exagération perpétuelle, un colosse que l'ignorance construit & admire ? Le génie, dans ses bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus sauvages ont créé sans effort ce sublime tant admiré : la rudesse des passions suffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute qui n'a pas besoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du soleil ; on s'exalte à la vue d'un ciel étoilé ; on se promène à pas lents sur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugissans qui battent majestueusement ses rives.

ON idolâtre le fantôme de la liberté, &

l'on a la sottise de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant esclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de soie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amusemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuse, pour vous laisser une foiblesse fortunée ! On refuse dans ces tems grossiers d'élever des Rois sur sa tête, & l'on se prive stupidement de l'aspect d'une cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuses, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit sans peintres, sans statuaires, sans musiciens, sans coëffeurs, sans cuisiniers, sans confiseurs. Il regne dans les mœurs un courage gigantesque, une vertu sévère & pédante : tout est grand & ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des cloîtres ; tous les divertissemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractère mâle. Les femmes sont séquestrées de la société, n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leur époux. Elles ne se disputent point les hommes, elles se bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'au-

torité maritale (noirs si judicieusement devenus ridicules parmi nous), jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds, & une manière de vivre uniforme & sérieuse, & le caractère dominant de ce peuple qui ne diffère guère des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne; il se crée des règles: le goût & la délicatesse viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté; & des mets délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succèdent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvelé.

LES guerriers (si toutefois ils mangent), effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entre eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines;

poison délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer , à l'estomac d'autruche , aux muscles nerveux , ne se montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux siècle où l'on répand plus d'aïfance dans le commerce de la vie , où l'on brillante tous les objets , où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiffemens pour chasser l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie* , terme parfait de la fucceffion graduelle des chofes , & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eft plus auffi cette flamme confumante qui faifoit pleurer les Achilles , qui pouffoit les Paladins à travers les monts & forêts ; c'eft une affaire de vanité , & telle femme s' imagine l'emporter en mérite fur les autres femmes , à proportion de fes amans. Elles ont le cœur affez bon pour fe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change , mais c'eft pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus fervilement d'un pere qui penfoit bonnement que la nature lui avoit donné quel-



qu'empire sur vous. Femmes ! vous vous moquez de votre époux ; plus de liens gênans , chaque individu est libre , & n'est soumis qu'au joug politique. . . .

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques , est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes , qui avoient égaré des têtes ardentes , qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre , qui tient à de fortes pensées , & qui fait peut-être les grands hommes , ne paroissent plus que sur un stérile papier où elles sont jugées , non sur leur degré d'élévation & de force , mais sur l'expression qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton , Dante , Shakespear , &c. , sont des écrivains *monstrueux* : il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce beau même qui , comme une statue inanimée & polie , n'avoit parlé qu'à l'ame , ne semble plus qu'une image intellectuelle faite pour les rêveries des philosophes. Mais le *joli* est venu à son tour. Le *joli* a touché tous les sens , le *joli* est toujours charmant , jusques dans ses

caprices. Il prête en effet des attraites à la volupté, il est l'orateur des cercles, il attache la curiosité, il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ses attitudes le goût présider à sa structure délicate.

IL falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature qu'il imite, ou plutôt qu'il surpasse.

QU'EST-CE que la beauté ? Un rapport, une juste proportion, une harmonie très-souvent froide & dénuée de graces. Le *joli* n'a pas besoin d'être examiné ; il inspire l'ivresse dès qu'il est apperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chef-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquises, ces merveilles fragiles ; elles en font plus précieuses, l'œil s'y fixe avec complaisance, l'œil admire, & l'imagination, toute active qu'elle est, se trouve satisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoissent encore sur notre globe sous les noms de Tartares, de Hongrois, &c. : vous appercevrez une haute stature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaisse, des bras chatnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques & souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim, la soif ; il couche sur la terre, il brave l'ennemi, les faisons & la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant que les graces ont semblé caresser en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; son sourire est doux, & ses yeux sont vifs ; à peine son menton porte l'empreinte de la virilité ; sa jambe est fine & légère ; ses mains semblent créées non pour les travaux de Mars, mais pour piller les trésors de l'amour. La saillie étincelle en sortant de sa bouche de rose ; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour reposer comme elle dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de sa chevelure. Impatient, à  
peine

peine s'arrête - t - il sur une idée : son imagination est aussi prompte , aussi changeante , que son être est fémillant.

EH bien ! prononcez , gentils François , lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur , autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

PASSONS aux arts. On s'est donné , je crois , le mot pour admirer ces productions dramatiques , où les personnages sont agités de mouvemens convulsifs , où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui regne dans nos grandes salles de spectacle. Mais lorsqu'à table on veut appeller la gaieté , encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux , récitera-t-on alors , comme faisoient les anciens , les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespear ou de ce triste Sophocle ? O que le tems est bien mieux employé ! Le rimeur plaissant , le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson , un vaudeville ; un madrigal , un petit conte , tiennent tous les

esprits attentifs ; bons ou mauvais , on rit tous jours ; parce que le *joli* est le pere de la joie , & qu'il mérite la couronne , lorsque l'homme rendu à lui-même & dépouillé de sa robe , ose avouer ses goûts , ses caprices , & paroître ce qu'il est.

LÉGERS Anacréons de nos jours , qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathyllé , accourez aimables frivolistes , & faites disparoître le sublime Homere , le divin Platon , & tous ceux qui leur ressemblent.

OUI , le *joli* est le Dieu aimable , unique , qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort , une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand , le sublime ne sont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt , dans ce désert sans bornes , dans les augustes ténèbres de ce temple solitaire ; il se déploie sur la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les ailes des tempêtes ; il s'élève avec ce volcan , dont la flamme rouge & sombre embrase la nue ; il accompagne



la majesté de ces vastes débordemens ; il regne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes & déchirées. Mais le *joli*, le *joli*, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir, c'est-à-dire, savoir le reconnoître. Où se trouvent les yeux fins & exercés qui sont dans la confidence de ses graces ? C'est une fleur passagere qu'un rayon va brûler, qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le sein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature, & soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux ciseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes & ces vers étincelans, qui moussent comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation, qui avez de jolis appartes-

mens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires; qui prizez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer long-tems dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli persiflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence!

---

## CHAPITRE XXX.

### *Les convois.*

**R**EMBRUNISSONS nos pinceaux, il est est tems. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité; le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils; ils sont tout ouverts; ils attendent leur proie. Le magasin est plein; on fait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On

est accoutumé aux entegremens , & qui veut être pleuré après sa mort , ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

LES prêtres & les fossoyeurs comptent sur des trépas périodiques ; ils connoissent le mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs , & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés-crieurs reviennent exprès de la campagne , & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

LE *layetier* , fabricant de notre dernier vêtement ( *robe d'été* , *robe d'hiver* , a dit La Fontaine ) , a reçu ordre de l'église d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté l'argent que produira la mortalité.

DANS les sociétés , rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne , insérée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort , --- je coupe en cœur , ---

cela est fâcheux assurément ; ---- vous jouez trefle, Madame, --- c'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? ---- carreau, --- il s'est avisé de mourir subitement. . . . & la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages ; on a froncé les sourcils par air , mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

ON devoit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer ; il frappe du pied, & dit : *cela est bien désagréable !*

DANS l'espace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus déposent leurs ossemens & leurs chairs alkalisées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cette espace, trente cimetières suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame ses morts avec un soin jaloux, & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

CERTES, il n'y a point de champ de ba-

taille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre : *soldats , ferrez les rangs*. Les rangs sont éclaircis à chaque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une sorte d'insensibilité qui , des esprits , passe sur les fronts.

UN convoi n'est pas une cérémonie triste ; les riches ont un grand luminaire , toute l'argenterie de l'église , une tenture qui ceint les colonnes du temple , un poêle richement brodé , un *de profundis* en faux-bourdon , quatre-vingts prêtres en surplis blancs portant des cierges allumés , tandis que toutes les cloches en branle retentissent au loin dans les airs : on chante posément les vêpres ; un maître des cérémonies guide & place l'assemblée ; un beau goupillon passe dans toutes les mains , on se range sur une même ligne , on salue & l'on est salué avec presque autant de grace que dans un fallon.

POUR le pauvre , on le congédie avec quelques versets des *laudes* ou des *matines* , à la pâle lueur de quatre cierges entamés , qui portent sur



des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indispensable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jeter dans la fosse. Un petit goupillon dont les barbes sont rares & usées, trempe dans un sale benitier où l'on a versé l'eau-benite d'une main encore avare ; le plus souvent il est à sec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reste un), ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déjà loin, quand le fils ôte de ses yeux le-mouchoir humide, il se trouve seul sur la tombe de son pere, & jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

LES billets d'enterremens ressemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister*, &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve, de la part de M. son gendre*. On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

ON paie toujours d'avance à l'église le con-

voi, le service & l'enterrement. On vous présente un *tarif* tout imprimé : vous choisissez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande sonnerie ? vous paierez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez*

*Monfieur le mort, laissez-nous faire,  
Il ne s'agit que du salaire :*

tout cela se calcule ; tant pour la présence de M. le curé, &c.

CELUI de Saint - Eustache est beaucoup plus cher que celui de Saint - Pierre - aux - bœufs , attendu qu'il est plus gros seigneur. Il n'enterre que les personnes de distinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une fosse ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on descendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confesseur ou son simulacre ; *tant* pour ses gants blancs.

ON ne viendra chercher le défunt que lorsqu'il

que vous aurez délivré votre argent : il ne vous feroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier, l'église en tient magasin & doit seule vous la vendre ; c'est un accaparement : elle gagne sur votre biere près de la moitié du prix intrinseque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on l'arrache encore chaud de son lit ; on ne cherche plus qu'à se débarrasser de son corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieusement dans cette dernière catastrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théâtrales qu'adore la nation. Elle ne se départira jamais de ces deux mauvaises & cruelles regles.

ON fuit, on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* est un prêtre indigent & *subalterne*, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt sols* & une bouteille de vin. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiarisé avec le trépas, il veille indifféremment sous son étole la beauté qui n'est plus, & le *vieillard* qui a terminé sa carrière ; le *cierge*

funéraire ne l'attriste pas : tandis que le benitier est au pied du lit, il tire sa bouteille cachée sous un coin du linceul, & il abrege, en la voidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures, le corps fera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere & porté dans le trou.

Le lendemain, on ne distinguera plus son cercueil ; quatre ou cinq nouveaux peseront sur le sien : c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert, & l'œil ( s'il en a le courage ), a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requise ; ils ne feront en terre, proprement dit, que quand il y en aura un nombre suffisant, & que le gouffre avide sera rempli.

ON s'est élevé contre cette précipitation humaine ; mais les avertissemens, ceux mêmes des naturalistes, ne font rien sur les usages enracinés : plus ils sont mauvais, plus ils sont tenaces.

## CHAPITRE XXXI

*D'un pauvre.*

**M**AIS peut-être n'y a-t-il pas aussi de ville où les mourans soient plus disposés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la société policée ne sont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la misère. L'un a fatigué ses sens & ne retrouve plus le ressort nécessaire pour ses jouissances. L'autre achète trop cher la courte & pénible satisfaction de ses besoins. Il est las de la vie dont le premier est dégoûté. A ce sujet, je veux vous donner la narration suivante.

DANS le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la misère, le mauvais air, conséquemment le mauvais pain, l'huile empoisonnée, une fièvre pourpreuse, *brochant sur le tout*, moissonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le tems de se faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les confesseurs ne for-



toient pas d'une maison , & l'extrême-onction descendoit du grenier au septieme étage (1).

LES bras tomboient aux fossoyeurs. Le cer-  
cueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de  
porte en porte , & ne s'étoit pas trouvé vuide  
un seul instant. On avoit demandé un renfort  
pour exhorter les mourans ; car la communauté  
des prêtres de la paroisse ne pouvoit plus y  
suffire. Vint un capucin vénérable : il entre dans  
une espece d'écurie basse , où souffroit une vic-  
time de la contagion. Il y voit un vieillard mor-  
ribond , étendu sur des haillons dégoûtans. Il  
étoit seul : une botte de paille lui servoit de  
couverture & d'oreiller ; pas un meuble , pas  
une chaise ; il avoit tout vendu dans les pre-  
miers jours de sa maladie , pour quelques gouttes  
de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés , pen-  
doient une hache & deux scies : c'étoit-là  
toute sa fortune , avec ses bras , quand il pou-  
voit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la  
force de les soulever : *Prenez courage , mon*

---

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme.  
J'ai fait cette note pour les étrangers , qui n'auroient  
pas conçu comment l'on pouvoit descendre au septieme  
étage.

*ami, lui dit le confesseur, c'est une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui; vous allez incessamment sortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines. . . . Que des peines,* reprit le moribond d'une voix éteinte ? *Vous vous trompez; j'ai vécu assez content, & ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie: mon sommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je reposois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé; ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, jusqu'à présent, a pris soin de moi. Le consolateur étonné ne savoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit: Mon fils, puisque cette vie ne vous a pas été fâcheuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu. . . . Sans doute (reprit le*

moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré ), *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends grâces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort pour arriver à lui. Je sens le moment... le voici... adieu, mon pere.*

VOILA le sage, je crois; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne fait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche lorsqu'il s'agit de mourir.

## C H A P I T R E   X X X I I .

*Aux riches.*

U S E Z, usez donc du moment qui vous reste, pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux? ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez, appro-

chez. Quel spectacle déplorable ! & si les maux vont toujours en croissant , quel sera donc le sort de cette ville !

ICI, une malheureuse mere , impuissante à nourrir son fils à la mamelle , voit son sein épuisé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri , dont la débile existence pese à celle qui lui a donné le jour , & qui ne peut retarder que de quelques instans la mort prête à l'enlever. Là l'homme , vieilli à cinquante ans sous le faix des travaux publics , n'a d'autre perspective que la consolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence , qui foulez ce même peuple sous les pieds de vos chevaux , tandis que votre regard encore plus cruel , plonge sur lui avec dédain & orgueil , ne croyez pas que ces maux soient sans remèdes , ne vous persuadez pas que le malheur soit l'inévitable partage de la plus nombreuse portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé , le bien qui reste à faire , & ne pensez pas que les moyens manquent pour secourir l'humanité souffrante.

IL est peu d'hommes qui , en donnant aux  
pauvres ,

pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin, & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrete, qui est autant le cri de la justice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à foi-même, qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que s'ils la négligent, elle s'élèvera un jour terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les prévien qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.



## C H A P I T R E XXXIII.

*Suicide.*

F E R A I - J E ici le tableau du sombre désespoir ? Dirai - je pourquoi on se tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans ? On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne , ce qui n'est au fond , je l'oserai dire , que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre , & d'un autre côté , le jeu & les loteries trop autorisées , voilà ce qui occasionne les nombreux suicides , dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point ; les droits d'entrées sont toujours épouvantables. On a gêné le commerce , ou plutôt il n'existe pas , tant il est surchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repoussent ; on a desséché successivement toutes les branches nourricières ; on a tout fait passer dans la main du Roi ; argent , charges , privilèges , &c. Les agens de la finance moderne , calculateurs impitoyables , semblables aux vampires qui vont encore sucer les morts , donnent le dernier coup

de cabestan , sur un peuple déjà mis au pressoir. A la longue , tant de fardeaux accumulés le font succomber. Les éternelles loix prohibitives enchainent l'industrie.

CEUX qui se tuent , ne sachant plus comment exister , ne sont rien moins que des philosophes : ce sont des indigens , las , excédés de la vie , parce que la subsistance est devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la consommation des denrées un cours plus facile ? Quand le ministère , semblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre , sans s'embarrasser du fruit , cessera-t-il de taxer des denrées , c'est-à-dire , d'aller contre ses propres intérêts ? Car si le peuple n'est pas nourri avec une certaine abondance , comment pourra-t-on compter sur la force , sur la santé , sur l'attachement des citoyens ? Les Parisiens seront éternellement énervés , & la plupart se refuseront à reproduire leurs semblables (1).

---

(1) De-là le proverbe : *Enfans de Paris , mauvaise nourriture.*

La police a soin de dérober au public la connoissance des suicides. Quand quelqu'un s'est homicide, un commissaire vient sans robe, dresse un procès-verbal sans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroisse à enterrer le mort sans bruit. On ne traîne plus sur la claie, ceux que des loix ineptes poursuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuses suites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des suicides peut monter, année commune, à cent cinquante personnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la consommation est chez les Anglois une véritable maladie, qui n'existe point à Paris. Cette comparaison nous dispense de toute autre réflexion.

A Londres, c'est donc le riche qui se tue, parce que la consommation attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent est le plus capricieux des hommes, conséquemment le plus ennuyé. A Paris, les suicides se trouvent dans les classes inférieures, & ce crime se commet

le plus souvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

PLUSIEURS suicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompense cette attention, en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'histoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici; mais il n'est que trop vrai, que le suicide est plus commun aujourd'hui à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

---

## CHAPITRE XXXIV.

### *Filets de Saint - Cloud.*

**L**ES corps des malheureux qui se noient, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaste & superbe océan pour tombeau, ainsi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les tems des glaces), *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce

monde sans laisser aucune trace, est reconnu ; ses restes viennent attester à la *morgue* son crime, son infortune & son erreur.

DANS une fête publique que l'on donna il y a trente-deux ans environ, sur le bord de la Seine, gonflée par les grosses eaux, le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la rivière plusieurs personnes, le nombre s'en trouva si considérable, qu'on leva *les filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'attestât la multitude des victimes.

ON trouve souvent dans ces filets les plus singuliers débris, que le hasard entasse pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capitale. On dit que cela ne laisse pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'administration & le bénéfice.





## CHAPITRE XXXV.

*Capitalistes.*

**L**E peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui sous-tire ce qui lui en reste, par le jeu infernal d'une loterie meurtrière, & par des emprunts d'une séduction dangereuse, qui se renouvellent incessamment. La poche des capitalistes & de leurs adhérens recèle au moins la somme de six cents millions. C'est avec cette masse qu'ils joutent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette somme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainsi dire, elle appelle encore les richesses, fait la loi, écrase, abyme tout concurrent, est étrangère à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, même aux arts. Consacrée à l'agiotage, elle est funeste & par le vuide qu'elle cause, & par le travail obscur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou six années tout l'argent passe

tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitalistes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'est pas eux.

ET néanmoins on taxe les arts, on met un impôt sur l'industrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puisque l'on n'entend que ce mot : de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*, qu'on laisse donc les moyens d'amasser de *l'argent*. Que tous soient appelés à morceler, à couper, à dépecer la masse énorme des métaux monnoyés, qui résident dans un petit nombre de mains. Favorisez tout ce qui peut creuser les canaux par où ce métal si attendu doit se répandre, au lieu de faire des lois, des statuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout se fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent sur le sol de la misère & de l'indigence.



---

## CHÂPITRE XXXVI.

### *L'hôtel des fermes.*

J'E ne passe point devant l'hôtel des fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis ; là, s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! quel contrat funeste & illusoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misère publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possèdent la masse entière des richesses. Chaque plume de commis me paroît un tube meurtrier, qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie qu'à se jeter du parti des voleurs ; & l'horrible finance se soutient par

ses déprédations mêmes. Là enfin , on tient école publique de pillages raffinés ; là , on offre des plans plus oppresseurs les uns que les autres.

LA finance est le ver solitaire qui énerve le corps politique. Ce ver absorbe les principaux fucs , fait naître de fausses faims , & tue enfin le sein qui le renferme.

CE qu'il y a de singulier , c'est qu'on a voulu abfoudre la finance , parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ses gains soient encore immenses , puisqu'elle bataille si vigoureusement pour le maintien de ses opérations. Puissent les assemblées provinciales , le plus bel établissement de ce siècle , le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus désiré , miner ce corps financier , auteur de tant de maux & de désordres ! C'est quand il sera tombé , que l'on s'étonnera qu'il ait pu subsister si long-tems au désavantage du souverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait , peut être sûr que son nom ne périra point , & qu'il obtiendra sa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnaissance & respect. Il est incontestable que

voilà ce qu'il a fait de mieux : le reste..... il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un seul coup, ou mieux la ménager, jusqu'à un moment décisif..... Il auroit peut-être dû..... mais ceci n'est pas de mon sujet. C'est à lui d'achever ses opérations, & à moi d'achever mon livre.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Les Egoïstes.*

**J**E les rencontre en foule, ces êtres vils & méprisables, qui concentrent toutes leurs pensées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils résident. Ils ont tout à la fois une ame insensible qui se peint sur leurs physionomies avides, & une raison bornée qui se décele dans leurs moindres discours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des sociétés; ils ont interrompu la circulation des services mutuels. Si chacun suivoit malheureusement le système qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde; on ne verroit



plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant personne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les estime; qu'ayant opprimé l'Etat, sans lui rien rendre, leurs noms soient à côté des hommes qui en font la gloire & l'honneur? Ils oseront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richesses, les a en horreur. Qu'ils tremblent! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du sceau de leur infamie.

MÉPRISABLES égoïstes, je m'adresserai ici à l'un de vous: --- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ses misères & de sa faiblesse? Ingrat! si tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux; regarde autour de toi; considère ce que tu dois à tes concitoyens. On a songé que tu viendrais sur la terre bien avant ta naissance; on t'a préparé des jouissances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puisque tu veux jouir seul.

Ces maisons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts consolateurs, ces vaisseaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix sages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir, qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passagères, qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorsqu'avancant dans l'âge, & participant à des siècles de travaux accumulés & de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée; lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent & isolé; tu rapporterois tout à toi sans honte & sans pudeur; tu croirois pouvoir disposer de ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices & tes folles fantaisies; tu ne feras rien d'utile, rien de grand!... Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'insensibilité. Ah! puisque ton cœur est mort, & ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile

à ses semblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette première & sacrée, quand il a laissé sur la terre quelques traces d'une ame généreuse & bien-faisante. S'il t'es interdit de goûter les satisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juste & bon, soit témoin de l'estime, de l'admiration, du respect qui accompagnent ses pas, & vois qu'il est d'autres avantages que ceux que l'or procure : car il ne s'ennoblit réellement, qu'en servant au bonheur des humains.

II. y a ensuite les égoïstes littéraires, c'est-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui font dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la société, on ne peut les écouter, que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir jusqu'à quel point il rabaisse quelquefois un homme d'esprit au niveau d'un sot.

LES Coryphées de l'égoïsme littéraire, sont :  
Cicéron chez les anciens, Buſſy-Rabutin dans

le siècle dernier ; & de nos jours. . . . .

. . . . . Je laisse  
les noms en blanc, afin que chacun y écrive  
celui des auteurs qui nous fastidient de leur  
mérite réel ou prétendu.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

*Ce qu'on ne voit point.*

**I**L n'y a rien de si rare qu'un testament généreux : les plus riches meurent , & ce qui prouve la dureté excessive de leurs cœurs , ils meurent sans faire de legs à qui que ce soit , à leurs amis , à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres : ils sont égoïstes même dans le tombeau : infidèles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé , ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aisé néanmoins , que de prendre une plume , pour disperser un peu de ses biens , lorsqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas

quitter la vie , sans laisser quelques traces de bienfaisance.

ON n'a point encore vu un millionnaire à Paris , que je sache , laisser un legs à un homme pauvre & utile , que lui désignoit la voix publique. Les arts , les sciences ont besoin de soutien , d'appui , ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche , insensible dans les bras de la mort , comme pendant sa vie , repousse toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité , jamais celles du légitime orgueil de la célébrité , & ce qui seroit plus pur encore , ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité & en devient la récompense.

RIEN n'accuse plus l'humanité que le vuide , la sécheresse , l'insensibilité , l'oubli des tendres affections qui caractérisent les testamens : il en faut dix mille , pour en citer un qui soit digne d'un être fait pour être regretté ; de grands hommes mêmes n'ont pas su faire ce dernier acte , le plus important à tracer , puisqu'il est le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Est-ce foiblesse , inattention ou indifférence pour ee qui doit nous survivre ? Comment



ment ne compose-t-on pas à loisir cette œuvre où l'ame paroît à nud ?

---

## CHAPITRE XXXIX.

*Usurier.*

**T**EL usurier voilé fait gagner le tiers de son capital chaque année , sans industrie & sans risques. La foule de ces agioteurs effrontés ne dissimule guere les voies criminelles qu'ils emploient ; ils en font même une espece de trophée quand ils se rassemblent entr'eux.

ON soupe souvent en bonne compagnie à côté d'un usurier de cette sorte , mais qui n'en porte pas le nom , parce qu'il a des agens subalternes qui exposent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; aussi conserve-t-il l'estime publique , quoiqu'on soupçonne qu'il fait valoir son argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du comte de Morangiés ( si fameuse par les plaidoyers de Linguet , & sur-tout

par son issue ), véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant, de quelles sources illustres découle souvent l'usure qui ravage la capitale.

LES Parisiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis*. Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaisies pour des besoins, & ils ne se réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on est incapable de réparer le vuide.

C'EST à eux sur-tout que les usuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite semaine ; ceux-ci sont souvent moins âpres, moins barbares ; d'ailleurs ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foiblesses & leur inexpérience, & qui jouissent de leurs larcins, *par des contrats passés devant notaires*. Comment les qualifier ? On dit néanmoins M. un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait saisir par-dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

Ces usuriers là ne prêtent pas sur gages ; ils font cent fois plus dangereux ; ils escamottent les biens & apanages des familles les plus distinguées , & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

Il ne faut point ranger dans la classe des usuriers, les *escompteurs* à fix, à sept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent est une marchandise ; l'intérêt en peut hausser dans certaines circonstances ; le meilleur papier n'est pas à l'abri des accidens ou des retards : l'escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes despotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'industrie, que ces petites loix ecclésiastiques ; loix aveugles qui contredisent les grandes loix politiques, lesquelles font la splendeur & la richesse des nations. C'est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

## C H A P I T R E X L.

*Mont de piété.*

**M**AIS l'on vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'administration, par ce sage établissement si longtemps désiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces usuriers, toujours acharnés à dépouiller les nécessiteux. Les agioteurs masqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, se sont vus forcés dans leurs invisibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation gênée, toute entreprise magnanime; car l'on ne savoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intarissable des demandeurs. L'on raconte des choses si singulières, si incroyables, que je n'ose les exposer ici, avant d'avoir pris des informa-

Cons plus particulieres, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je fais, c'est que j'ai vu sur les lieux soixante à quatre-vingt personnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excedoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises, celui-ci un meuble, celui-là un débris d'armoire, l'autre ses boucles de souliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuscrit ? Par exemple *l'Esprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huissier priseur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage enveloppée dans son capot, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le soir.



Telle autre détache son jupon , & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piété a fait tomber les diamans , parce que c'est la premiere chose qu'on y a mise en gage , & insensiblement on a vu les personnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant superflu. Il y a eu ensuite dans cette privation des motifs très-respectables , & qui nous sont connus. Plus d'un service important a été rendu sur ces objets d'un luxe , dont il est facile de se passer. Les femmes ont donné cet exemple : le sentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame sensible de cette frêle & petite jouissance. On assure que le tiers des effets ne sont pas retirés ; nouvelle preuve de l'étrange disette de l'espece monnoyée. Les ventes qui se font offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix , ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'est pas mauvais que ces objets-là , qui avoient une valeur démesurée , perdent aujourd'hui de leur taux insensé.

Il s'est déjà glissé , dit-on , des abus dans cette administration : on rudoie un peu trop

Le pauvre peuple : on prise les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix, ce qui rend le secours presque inutile. Il faudroit que le sentiment de la charité dominât entièrement, & l'emportât sur de futiles & vaines considérations. Il ne seroit pas difficile de faire de cet établissement le *temple de la miséricorde*, généreuse, active & compatissante. Le bien est commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à satisfaire sur-tout les plus infortunés ?

---

## CHAPITRE XLI.

*Monopole.*

UN homme s'empare d'une espece de denrées en entier : alors il fait la loi tyrannique. Voilà où le commerce devient dangereux, oppressif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle est rompue ; une partie des contractans est écrasée ; ce n'est plus un *commerce*, c'est un *monopole* ; je suis violenté. Cet homme tyrannique me

vend la chose plus qu'elle ne vaut , parce qu'il la possède seul : il doit être puni par les loix.

MAIS si cette marchandise est de premiere nécessité ; si c'est du pain , du vin , des légumes , de l'huile , &c. , il est mon véritable assassin. Que l'on entasse les sophismes ; que les économistes viennent me prouver que le bled est à lui , & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire , ce vendeur fera toujours un barbare ; il me voit souffrir , & il augmente le marché suivant ; il fait la famine & il en rit.

IL fera puni , me dira-t-on , il se trompera tôt ou tard dans ses calculs ; mais ses spéculations erronées auront été bien plus dangereuses pour moi que pour lui ; car s'il perd son argent , moi j'aurai perdu la vie.

NON , tant que les hommes seront avides , intéressés , insensibles , il ne faut pas que les denrées de premiere nécessité soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger , pour 30 sols de plus sur un setier , le bled que j'ai vu croître sous mes yeux ; le citoyen doit être nourri , & de préférence , des productions de son sol.

LES monopoles ; tantôt sur les œufs , tantôt sur les légumes , tantôt sur les fruits , tantôt sur les épices , ne sont que trop fréquens dans la capitale , & l'on pourroit accuser les suppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à réprimer ces indignes abus , qui affament la partie indigente du peuple , & lui font détester l'existence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre , & qu'ils croient impénétrables , ils jouissent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun , a flétri des noms jusqu'alors respectés ; c'est un nouveau forfait de l'opulence , & presque inconnu avant ce siècle. J'ai vu arrher & accaparer les choux , les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers sur les monopoleurs , par M. Dorat.

*Ils engloutissent tout par un trafic honteux ,  
Souvent même leurs mains par de lâches adresses ,  
Détournent de Cérès les solides richesses ,  
Et la fertilité disparoit devant eux.*

## CHAPITRE XLII.

*Le regrat.*

**L**E regrat est encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la capitale. Cette malheureuse portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces provisions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choses. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette classe infortunée, qui est obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail, ce qu'ils ont déjà acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'est point là assurément le chef-d'œuvre de la société. On ne songe point à diminuer ces abus, qui em-



pèchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeftibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit est excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple est obligé d'acheter au cabaret; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete fa chétive ration de vin, n'ayant le plus souvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite provision. *Au plus pauvre la besace*: plus on est indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le fel, par exemple, que l'on vend par re-grat au peuple, *treize sols la livre* (1), est non-seulement falsifié dans son origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en composent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainsi dire, ces *regratiers*, à empoisonner les malheureux consommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce fel treize sols: ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus aussi intolérable est public.

---

(1) Treize sols une livre de fel! tandis que la nature le donne à notre royaume presque pour rien.

LA ferme est donc coupable d'empoisonnement : car ce sel analysé offre des matieres étrangères, & cette falsification dangereuse est l'œuvre de la cupidité financière. Comment l'ame ne se souleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens qu'on rencontre à chaque pas, pervertissant tout, gâtant tout, & voulant encore se dérober à la flétrissure qu'ils méritent.

LE vin que l'on vend dans les cabarets en détail, est de même falsifié, & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ses compatriotes.

IL n'est malheureusement que trop aisé de falsifier des boissons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans son cellier compose secrètement ces mixtions, y soule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne sont pas assez rigoureusement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie sur un article aussi important.

ENFIN, les farines gâtées ont été distribuées

quelquefois de force aux boulangers des faubourgs , parce que l'administration qui avoit fait magasin de farines , quand elles furent endommagées par plusieurs accidens , ne voulut pas perdre ses avances , & força le peuple à manger ce bled pourri (1). O soleil , tu éclaires de semblables forfaits !

LE commerce des bleds est donc bien dangereux dans la main des hommes puissans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand , qui fera le métier de Roi ?* disoit un souverain à qui on proposoit un accaparement.

---

(1) Ceci s'est passé sous le regne précédent.



## CHAPITRE XLIII.

*Falsifications.*

ON devrait bien éclairer de plus près toutes les opérations des meuniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c., parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard, mérite qu'on lui en fasse des reproches; mais souvent aussi les présens que ces falsificateurs font aux subalternes préposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique?

ON poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne! Quelle contradiction!



## CHAPITRE XLIV.

*Mendians.*

ET comment voulez-vous, à la suite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville qu'on appelle superbe, ne pullule pas de mendians ? L'œil de l'étranger est toujours désagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de sa surprise. Autant de mendians, autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'est une cruauté abominable & gratuite.

ON n'a pas assez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable désordre, ce qui déshonorera infailliblement nos Magistrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a proposé plusieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choisir.

IL paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les



esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'est point dit, dans aucun auteur, qu'on rencontrât dans les villes de ces objets sales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémissemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus sont incorporés avec la législation, plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en disent les systèmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuisent en jardins-fleuristes, & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

ON a traité les pauvres en 1779, & dans les années suivantes, avec une atrocité & une barbarie qui seront une tache ineffaçable à un siècle qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entière, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent presque tous dans les dépôts, espece de prison où l'indigence est punie comme le crime.

ON

ON vit des enlèvemens qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes, perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jettés dans des prisons infectes, sans qu'on fût leur imposer un travail consolateur. Ils expirèrent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miséricorde des hommes en place.

LE prétexte étoit que l'indigence est voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre : & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le désespoir de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoît bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons-les d'avance, & ils furent étouffés ; on n'imagina pas d'autres moyens.

CES horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent leur pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus sévères.

EN général, ceux qui travaillent de leurs

bras , ne font pas assez payés , vu la difficulté de vivre dans la capitale ; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur existence presque infructueusement.

Le voyageur , dont le premier coup - d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre , corrompu par l'habitude , nous répétera que le peuple de Paris est le peuple de la terre qui travaille le plus , qui est le plus mal nourri , & qui paroît le plus triste. L'Espagnol se procure à bon marché la nourriture & le vêtement. Enveloppé dans son manteau & couché au pied d'un arbre , il dort & végete paisiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos , qu'interrompt un léger travail , & ouvre son ame aux délices journalières de la musique. L'Anglois bien nourri , fort & robuste , heureux & libre dans les tavernes , reçoit tous les fruits de son active industrie , & en jouit personnellement. L'Allemand boit , fume & s'engraisse sans soucis. Le Suédois hûme l'eau - de - vie de grains. Le Russe , sans prévoyance fâcheuse , trouve une sorte d'abondance dans l'esclavage. Mais le Parisien pauvre , courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux , élevant , bâtissant , forgeant , plongé

dans les carrieres , perché sur les toits , voiturant des fardeaux énormes , abandonné à la merci de tous les hommes puissans , & écrasé comme un insecte , dès qu'il veut élever la voix , ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front une chétive subsistance , qui ne fait que prolonger ses jours , sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.

---

## CHAPITRE XLV.

*Mendians valides.*

**M**AIS , s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main , & qui , affaiblés sous le poids du malheur , ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur , & dans les yeux le feu sombre du désespoir , il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites qui , par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices , surprennent votre libéralité , & trompent votre compassion.

D'UNE voix artificielle , plaintive & monotone , ils articulent en traînant le nom de Dieu ,

& vous poursuivent dans les rues avec ce nom sacré ; mais ces misérables ne craignent ni sa justice , ni sa présence. Ils mentent à chaque passant : entretenus par les aumônes , ils font semblant d'être souffrants , mutilés , pour se dérober au travail qu'ils détestent.

On a vu jadis des poltrons se couper le ponce , pour se dispenser d'aller à la guerre. Eux , ils se couvrent de plaies hideuses , pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient , suivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg , lieu du rendez - vous , vous verrez tous ces estropiés droits & dispos , se rassembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté sa béquille , l'aveugle son emplâtre , le bossu sa bosse de crin , le manchot prend un violon , le muet donne le signal de l'intempérance effrénée. Ils boivent , ils chantent , ils hurlent , ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces assemblées. Ils se vantent des impôts prélevés sur la sensibilité publique , de la violence qu'ils font aux âmes compatissantes & crédules. Ils se communiquent leurs secrets ; ils répètent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La com-



maîtrise de femmes est en usage, comme à Lacédémone, parmi ces misérables qui, dans une égalité scandaleuse, ne connoissent aucun principe, & ont dépouillé ces sentimens de pudeur qui semblent innés dans tous les hommes policés.

Ils se félicitent de subsister sans rien faire, de partager tous les plaisirs de la société, sans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infames & illicites, sont adoptés par les premiers d'entr'eux qui ont besoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dresent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à mesure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeste éducation qu'on lui a donnée.

LORSQU'ILS manquent d'enfans, ces misérables enlèvent ceux d'autrui: alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu*.

CET infame & criminel métier enrichissoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu

la sévérité de la police sur cet article. On a vu des mendiants donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entière pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment ose-t-on punir la mendicité, lorsqu'on voit celle des ordres religieux revêtue d'une apparence légale, & pour ainsi dire, consacrée ? Ces ordres sont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité ; mais l'exemple n'est-il pas dangereux ? Et comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profession qui subsistent de la charité publique ?

TOUTES ces filles qui, le soir vous offrent leurs appas pour une légère rétribution, peuvent être considérées comme de jeunes mendiannes ; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.



## CHAPITRE XLVI.

*Nécessiteux.*

**L** n'est presque pas possible dans la situation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne se trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *nécessiteux* qui n'ont qu'une existence précaire, & que la première loi est qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout, & la multitude rien, les pères de familles dépouillés de leur argent par la voie trop séduisante des loteries & rentes viagères, & ne laissant presque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin, annulés à leur décès, le fardeau de la misère, la dureté insolente du riche, qui marchande la sueur & la vie du manouvrier, les entraves mises à l'industrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des Etats, le défaut de circulation, le haussement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau désordre.

ARRIVENT les loix pénales , entourées de bourreaux , mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point su prévoir. Les potences , les échafauds , les roues , les galeres , inutiles vengeances ! Les mêmes délits recommencent , parce que la source n'en a pas été fermée ; il en est de même de ces plaies qui versent toujours un sang corrompu , parce qu'on n'attaque pas la masse infectée.

LES riches ne font pas devenus plus humains. L'injuste distribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les supplices. Les coupables ont eu la tentation qui naissoit de leur situation : leurs besoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles observateurs des loix , si les loix les eussent protégés en quelque chose. Mais leurs mains étant vuides , la loi les repoussoit. La faim d'un côté , de l'autre , des peines atroces , les tenoient en suspens. Jugez de l'impérieuse & cruelle nécessité , puisqu'ils ont hasardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis , qu'enfante la vengeance & la trahison , mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'est la société qui a commencé le mal , parce

qu'elle n'a pas assez travaillé sur la subsistance commune , que tous ont droit d'attendre , & le malheureux qui monte sur l'échafaud , me paroît toujours accuser un riche.

---

## CHAPITRE XLVII.

### *L'Hôtel - Dieu.*

*J'*IRAI à l'hôpital, s'écrie le pauvre Parisien ; mon pere y est mort , & j'y mourrai aussi ; & le voilà moitié consolé. Quelle abnégation ! quelle profonde insensibilité !

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux ! Fatal secours , appas trompeurs & funestes ! Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevroit sous ses toits , abandonné à lui-même & à la nature ! La maison de Dieu , & on ose l'appeller ainsi ! Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin , le chirurgien sont payés , d'accord : les remèdes ne coûtent rien , je le fais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; on lui mettra le



spectacle de la mort sous les yeux , lorsque les angoisses de la terreur pénétreront déjà son ame épouvantée..... la maison de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miasmes putrides ; on le soumettra à un despotisme qui n'écouterà ni le cri de sa douleur , ni ses représentations , ni ses plaintes ; on ne lui donnera personne pour le consoler , pour l'affermir ; on sera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convalescent ; la pitié même sera aveugle & meurtrière ; car elle n'aura plus ce qui la caractérise , la compassion profonde , l'attention secourable , les larmes de la sensibilité..... la maison de Dieu ! tout est dur & farouche dans ces lieux où tout souffre. Les maladies les plus contraire seront sous la même couverture , & une simple indisposition se convertira en un mal cruel.

QUI ne fueroit ces hospices sanglans & dénaturés ? Qui osera mettre le pied dans cette maison , où le lit de la miséricorde est cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger , & oppressent les cœurs irrités , on apprend avec une surprise

anée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette administration importante est confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand scandale subsiste; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, disent les saints canons, le clergé n'a point secouru puissamment l'humanité souffrante, & que son zèle a paru tiède sur le devoir le plus sacré que ses obligations lui imposoient.

QUE seroit-ce, si le vol sacrilège des biens destinés au soulagement des misérables, si ces richesses détournées faisoient sortir la cruauté, des établissemens même fondés par la bienfaisance? Est-il sous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuse hautement ces régisseurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendrissement & respect.

L'HOTEL-DIEU a été fondé en 666, par Saint-Landry & le comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre sexe, sans exception de personnes. Le juif, le turc, le protestant, l'idolâtre, le chrétien, y entrent

également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille personnes, pour bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

IL est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils sont immenses; & ce qui le feroit croire, c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de charité* de Lyon, & l'*hôpital de Versailles*, de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation,

ON espéroit que le dernier incendie tour-

neroît à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement un édifice plus spacieux , plus sain ; mais on a laissé subsister presque tous les anciens abus.

L'HOTEL - DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être pestilentiel , à cause de son atmosphère humide , & peu aéré ; les plaies s'y gangrenent plus facilement , & le scorbut & la gale n'y font pas moins de ravages , pour peu que les malades y séjournent.

LES maladies les plus simples dans leur principe , acquièrent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison que les plaies simples à la tête & aux jambes sont mortelles dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance , que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'Hôtel - Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquième des malades ; calcul effrayant , & qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence !

IL est prouvé par l'expérience & par les ob-

servations des phyficiens , qu'un hôpital qui contient plus de cent lits , est une vraie peste : on peut ajouter que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre , on les exposera évidemment à se nuire beaucoup , & que par conséquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL se rencontrer des hommes assez courageux , pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger , cette partie de l'administration publique ! Puissent - ils braver les adversaires qui frémissent du moindre changement ! puisse enfin le génie du bien l'emporter sur le génie du mal , toujours fort , toujours opiniâtre , & faisant la plus vigoureuse défense contre tous les plans généreux qui intéressent l'humanité !

ON croit pouvoir assurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu est tel , qu'il suffiroit pour nourrir presque la dixieme partie de la capitale ; & le patrimoine sacré des pauvres se trouve livré aux vices d'une administration insuffisante , puisqu'elle se trompe depuis si longtemps , & dans le choix des moyens & dans l'exécution.



## CHAPITRE XLVIII

*Clamart.*

**L**ES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement sont portés à clamart : c'est un vaste cimetière, dont le gouffre est toujours ouvert. Ces corps n'ont point de bière ; ils sont cousus dans une serpillière. On se dépêche de les enlever de leur lit, & plus d'un malade réputé mort, s'est réveillé sous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce grossier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduisoit à la sépulture.

CE chariot est traîné par douze hommes : un prêtre sale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout est égal.

CE chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin ; il roule dans le silence de la nuit. La cloche qui le précède, éveille à son passage ceux qui dor-

ment : il faut se trouver sur la route pour bien sentir tout ce qu'inspire le bruit de ce chariot, & toute l'impression qu'il répand dans l'ame.

ON l'a vu dans certains tems de mortalité, passer jusqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir jusqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verse ces cadavres dans une fosse large & profonde, on y jette ensuite de la chaux vive ; & ce creuset qui ne se ferme point, dit à l'œil épouvanté qu'il dévoreroit sans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement, du 7 Juin 1765, qui supprime tous les cimetières dans l'enclos de la ville de Paris, est demeuré sans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts d'aller visiter ce vaste cimetière, où elle pressent devoir se rendre bientôt à la suite de ses peres. Elle prie & s'agenouille, puis se relève pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inscriptions, ni mausolées : la place est nue. Cette terre grasse de de funérailles, est le champ où les jeunes chirurgiens

rurgiens vont la nuit , franchissant les murs , enlever des cadavres , pour les soumettre à leur scalpel inexpérimenté : ainsi , après le trépas du pauvre , on lui vole encore son corps ; & l'empire étrange que l'on exerce sur lui , ne cesse enfin que quand il a perdu les derniers traits de la ressemblance humaine.

---

## CHAPITRE XLIX.

### *Les enfans-trouvés.*

L'HÔPITAL des enfans-trouvés est un autre gouffre , qui ne rend pas la dixième partie de l'espèce humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie , on a calculé d'après l'expérience de dix ans , qu'il mouroit cent quatre enfans sur cent huit : voyez la gazette des Deux - Ponts , du 9 Avril 1771 ; le résultat s'est trouvé à-peu-près pareil dans plusieurs provinces du royaume.

SEPT à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris , & leur nombre augmente chaque année. Il y

a donc sept mille peres malheureux qui renoncent au sentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature , annonce une foule de nécessiteux , & ce fut de tout tems l'indigence qui causa la plupart des défordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

DANS les pays où le peuple jouit d'une certaine aisance , les citoyens même des dernieres classes sont fideles à la loi de la nature ; la misere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

À ne considérer que les causes ordinaires qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre , mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique , mais il est une foule d'autres causes secondes , qu'il sera très-aisé de démêler , pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

LA difficulté de vivre s'y fait sentir de plus

en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est pas également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfans, quand celle qui accouche est elle-même dans la misère, & ne voit de son lit que des murailles dépouillées !

Le quart de Paris ne fait pas bien sûrement la veille si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal physique ?

En tout tems ; à toutes les heures du jour & de la nuit, sans question & sans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on présente à cet hôpital.

Ce sage établissement a prévenu & empêché mille crimes secrets : l'infanticide est aussi rare qu'il étoit commun autrefois, ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

UNE fille qui a une foiblesse, la dérobe à



tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à son aise , d'accord : mais , outre qu'il est des inconvéniens inféparables de toute grande société , & qu'il feroit inutile de vouloir anéantir , on a paré à une multitude de malheurs , de scandales & de forfaits.

ON avoit proposé de faire de tous ces enfans-trouvés autant de soldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant , a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce feroit une charité bien inhumaine , que celle qui l'éleveroit pour lui redemander son sang , & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître soldat , que tous les citoyens ne le soient indistinctement.

LA tendresse maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur , lorsque le généreux Saint-Vincent-de-Paule ( qui mériteroit un éloge de la main du panégyriste de Descartes & de Marc-Aurele ) , offrit un asyle à ces innocentes victimes , qui doivent le jour à la foiblesse , à la séduction ou au libertinage.

J'AI dit que le nombre des enfans-trouvés

montoit à sept mille par année ; mais il faut observer qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la province. Là, quand un fille devient mere, elle fait partir secrètement l'enfant qu'elle craint de conserver, & que dans toute autre circonstance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdrait celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé au moment de sa naissance, est recueilli de lieue en lieue par des mains mercenaires. Hélas ! c'est peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un *Sueur* qui, dans ce transport, va succomber à l'intempérie des saisons, aux fatigues du voyage ; l'oserai-je dire, au défaut de la nourriture ; & ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le soir même de son arrivée à Paris, parce que le sort lui aura donné à la *creche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'EST un homme qui apporte sur son dos les enfans nouveaux-nés, dans une boîte matelassée qui peut en contenir trois. Ils sont debout dans leur maillot, respirant l'air par en

haut. L'homme ne s'arrête pas pour prendre ses repas, & leur faire fucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il en trouve souvent un de mort ; il achève le voyage avec les deux autres, impatient de se débarrasser du dépôt. Quand il l'a déposé à l'hôpital, il repart sur-le-champ pour recommencer le même emploi, qui est son *gagne-pain*.

PRESQUE tous les enfans qu'on transporte de Lorraine par Vitry, périssent dans cette ville. Metz a vu dans une seule année neuf cents enfans exposés. Quelle matière à réflexion !

IL seroit tems de chercher un remède à ce mal. Ou il faudroit cesser de mésestimer la fille honnête & courageuse qui nourriroit de son lait son enfant, & racheteroit ainsi sa faute par tous les soins maternels ; ou il faudroit épargner à ces enfans ce transport pénible qui en moissonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

EN Prusse toutes les filles nourrissent leurs enfans, & publiquement. Il seroit puni, celui qui les offenserait de paroles dans cette au-

guste fonction de la nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philosophe ; voilà comme il a donné des idées saines à sa nation.

ON avoit proposé de substituer au lait de femme , celui de chevre & de vache : le Nord se trouve très-bien de ce système. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangères ? Elles savent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueusement.

## CHAPITRE L.

### *Loterie royale de France.*

**A**UTRE source de grands maux , & nouvellement ouverte. C'est un fléau qui ne se renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie , fatale dans tous les sens possibles , est une véritable contagion qui nous est arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome , sous peine de bannissement : pourquoi faut-il qu'elle se soit répandue dans presque toutes

les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui-là.

LES entrepreneurs savent très-bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent ; que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils sont jouer au pauvre peuple deux fois par mois le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quines*.

LES fuites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux, l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendresse, croient doubler leur fortune, & la perdent entièrement. Les commis, les caissiers hasardent leur dépôt, & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier



soutien de leur vie défailante. On est pleinement instruit de toutes ces scènes tragiques , désastreuses & presque journalières ; & malgré toute l'évidence du danger , & toute la force du sentiment , qui fait voir cette loterie comme vexatoire , on en laisse subsister les funestes opérations , tant on a soif d'argent , tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité de familles !

Ces conquêtes odieuses de l'Etat sur les citoyens , & des citoyens sur leurs frères , sont-elles dignes de la mère-patrie ? & la société devroit-elle immoler ainsi ses enfans , leur tendre des pièges , & appeller d'inévitables déordres , en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune ?

ON parle de décorer la ville , de bâtir des édifices ; *l'aisance & les mœurs en sont le plus bel ornement* , disoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples , ni d'autels ; mais ce qui doit sur-tout réjouir ses regards , c'est la subsistance aisée & journalière d'un peuple heureux & content. La prudence en politique est l'œil des autres vertus.

*EXTRAIT, ambe, terne, quaterne, quines,* mots ci-devant inconnus au peuple, quels défaits ne lui avez-vous pas déjà causés ? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement ? Hélas ! il ignore que cette loterie est toute à l'avantage des banquiers, & il passe sa vie à combiner des numéros. La crainte & l'espérance le rendent superstitieux & hébété, & ne sachant pas même calculer, il reste dans la plus grossière illusion. Son ignorance à cet égard devrait être sa fauve-garde.

LE roi de Prusse, sage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ses Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raisonnemens ; & sa longue expérience dépose contre ces jeux, qui dessèchent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.



## CHAPITRE LI.

*Le chapitre équivoque.*

**C**OMMENT préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitans , insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée , & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix mêmes une prodigieuse inégalité de fortunes , le grand forfait a été commis , & depuis chacun a & a dû avoir sa manière d'exister. C'est un combat perpétuel , où tout fait effort sur la masse des richesses , pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques ; il faut considérer aujourd'hui le renversement de la société naturelle , les effets monstrueux du luxe , & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat est un corps malade , gangrené ; il ne s'agit pas de lui imposer les devoirs d'un corps sain & vigoureux , mais de le traiter conformément à ses plaies presque incurables.

LE luxe seul peut guérir les plaies du luxe : c'est un poison devenu nécessaire à l'ensemble. La premiere loi est de vivre. Le spectacle le plus hideux est le visage de la misere oisive , & qui attend la mort les bras croisés , en poussant quelques gémissemens inarticulés : & comme la capitale est un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver , ni manufactures à diriger , ni charges à remplir , qui sont écrasés du fardeau journalier de l'indigence , & qui ne peuvent vivre que d'une industrie prompte & particuliere , il faut , puisque le mal est fait , & qu'on a toléré tant de sortes d'abus , il faut donner des moyens de subsistance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ETAT autorise publiquement une loterie , qui n'est qu'un jeu de hasard , toujours favorable au banquier , & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers , tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuse pour chacun d'eux ? C'est l'Etat qui joue , mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices : il vaut mieux qu'un homme soit joueur , que d'être un usurier , un

escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire en sorte que les moyens de subsister ne soient refusés à personne ; car la loi voulant être raisonnable, deviendrait aveugle & inhumaine.

Le jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse, & tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

UNE circulation très-rapide est imprimée à l'argent ; tous les marchands s'en ressentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'AIMERAI toujours mieux voir dans Paris



des maisons de jeu , que des maisons de prostitution. Les premières peuvent causer quelque bien , les secondes ne peuvent qu'être funestes en tout sens. Le système de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France ; le mouvement du commerce étoit rapide , les affaires multipliées & tous les petits états jouissoient. Ce jeu moins défordonné , moins violent , contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet , eût été très-utile.

NE nous abusons donc pas aujourd'hui , & voyons les choses telles qu'elles sont. Depuis que l'or est l'esprit vital des empires , & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or , on ne compte plus que ses heureux possesseurs. Dans les rangs les plus élevés , tout comme ailleurs , on se baïsse pour ramasser l'or , & sans lui , tout est vaine décoration.

LES dignités stériles ne sont plus des dignités. La science du blason est reléguée dans les dictionnaires , & nous demandons comme l'Anglois , non plus *quel homme est-ce ?* mais , *combien a-t-il ?* L'égalité des individus , qui le croiroit ! semble devoir naître des fermenta-

tions mêmes du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous suspend , égaux sur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités , que ceux qu'on se donne ; plus d'esclaves , que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au souverain , est absolument quitte envers lui.

ON se l'arrache , on se le partage cet or si nécessaire ; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui sera demain vaincu. Qui ne sent que dans un tel choc politique , & sujet à tant de balancement , les différentes places que chacun occupe n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raison ! qu'il n'y a d'autre distinction réelle & permanente que l'or ! qu'il faut donc le lancer en tout sens, afin qu'il passe de main en main , & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles ! Ne sent-on pas que , consacrer d'un côté les monstrueux héritages , & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu , c'est la contradiction la plus absurde , la plus dangereuse , même au gouvernement actuel , qui s'étant fait banquier , a distrait sciemment le bien qui pouvoit résulter de ce jeu effroyable ,

où tous les défavantages sont nécessairement pour ceux qui *profitent*.

Si ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages , je ne l'indique que comme un remede momentané , & qui donne le tems au législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal , & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures , leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes ; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux , & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que durant les troubles de France , qui précéderent le regne de Henri IV , le royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans , & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV , au milieu des miracles de la peinture & de la sculpture , la nation souffroit de la disette ; disette qui depuis s'est fréquemment renouvelée , ce qui prouve un vice dans le ministère de ce Colbert si vanté ,

vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le service de la cour, qui a augmenté la puissance royale au-delà de ses bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'est que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'estime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete se croiroit-il au-dessus de celui qui vend ? Les besoins ne sont-ils pas réciproques ? Et de quelle chose dans le monde l'argent n'est-il pas le signe ? On foudoie le trône, on paie les autels ; le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenses les plus illustres ont dans tous les Etats modernes l'argent pour bâte. Je vois les grands seigneurs aussi après à l'obtenir, que ceux qui en sont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent sur les treteaux, jusqu'à ceux qui représentent dans les cours, sont payés, & d'avance : conformité assez remarquable. Le commerce, dit-on, est fondé sur le gain ; voilà ce qui l'avilit. Mais tout respire le gain ! Celui

qui se trouve au lever du Roi fait une espèce de trafic de son tems, de ses courses, de ses assiduités, de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le négociant visite tous les ports de l'Europe; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances, & tel gentilhomme qui ne veut vendre que son sang, marchande des années entières un régiment qui lui échappe; & le voilà pauvre, lui & ses descendans, pour deux cents années.

AI-JE plaisanté, ai-je raisonné? C'est ce que je vous laisse à deviner, Lecteur.

## CHAPITRE LII.

*Mes regrets, & bien superflus!*

EN voyant tout ce qui déshonore sur ce point un peuple riche & policé, quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public assemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne cessent en tous pays



que quand on les a dénoncés à l'animadversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité ; sont émanés de la tribune ; & aujourd'hui que les lumières politiques deviennent plus saines , on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

QUI oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme ? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres , les peuples ne connoissent les débats des administrateurs & les vices de l'administration , que par les papiers publics ; moyen toujours précieux , mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immense assemblée.

---

## CHAPITRE LIIL

### *Souhait.*

CETTE population qui s'accroît , s'accroît encore ; car depuis que les routes sont ouvertes , tout vient , tout fond des provinces sur la capitale ; des colonies de jeunes gens y accourent , abandonnent les toits paternels , soit

pour y faire fortune , soit pour y vivre avec plus de liberté ; & de-là ce nombre infini de gens qui cherche de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite , & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les provinces , & que les provinces y versent incessamment le leur. Mais cette masse se concentre en peu de mains.

Ces considérations ont fait desirer à plusieurs que Paris devint port , comme il l'a été autrefois , à ce qu'il semble. Il est sûr que le commerce maritime conviendrait très-bien à la capitale d'un royaume aussi peuplé que la France , sur-tout si l'on considère que presque tout l'argent est dans Paris. Ce commerce ne nuirait en rien aux autres villes du royaume ; parce que les relations nouvelles , ouvertes avec l'Amérique , pourroient occuper le double & le triple des vaisseaux qui courent les mers ; parce que le propre commerce est de vivifier toutes les parties qu'il arrose ; parce qu'avec le tems & quelques efforts , l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire presque exclusif qu'elles s'attribuent.

QUELLE incroyable activité , & quel surcroît

d'industrie naitroit de ce nouveau point de vue ! Il agrandiroit & ennoblirait les spéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de ressources ! à tant d'hommes qui languissent avec du courage & du talent !

LE projet de faire aborder les vaisseaux marchands au pied du superbe palais des Tuileries, n'est pas jugé impraticable. On prétend même que pour vaincre toutes les difficultés, la dépense totale n'excéderoit pas quarante-six millions. J'ai vu un plan qui me semble devoir être vainqueur de tous les obstacles, & qui rendroit la rivière navigable en tout tems.

EH quoi ! est-ce au peuple qui a joint la méditerranée à l'océan, est-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entreprise beaucoup plus facile ? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de passer sur un pont, & de traverser une rivière, de couler à travers une montagne percée à sa crête, de monter, de descendre une autre montagne sans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés

regardées comme insurmontables. On en vint à bout néanmoins , sur plus de quarante lieues d'étendue , & la science des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'est aujourd'hui.

QUELLE entreprise plus utile & plus nécessaire ! On a dépensé bien davantage pour des bosquets peuplés de marbres stériles , & qui n'attestent que l'orgueil des Rois & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfans , obligés le plus souvent de s'expatrier , ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de subsistance assurée , un gage de félicité , & je ne tremblerai plus sur les futurs destins ; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante , que quand elle se fera fait jour au sein des mers , pour appeller en ligne directe l'abondance dans ses murs : sans ce moyen , le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher , la flétrir , & donner la mort à ses citoyens.

## CHAPITRE LIV.

*Paris-port.*

**T**ANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, in-conséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris ? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la capitale, sa population, l'activité de ses habitants, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

LE projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épar-gnés pour cette magnifique & importante opération ?



ALORS peut-être, sans la marine royale (cette coûteuse & inutile décoration), les armateurs fortiroient en foule ; & se rendroient redoutables , parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée , industrieuse & riche. Le sort de la capitale ne feroit plus incertain , des ressources promptes feroient assurées à tous les regnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales cinq à six villes maritimes du premier ordre , & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui est dépensé à Paris en luxe frivole , en jouissances futiles , prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux , qui élèveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoitroit pour faire place au négoce , l'usure rougiroit quand elle appercevrait des moyens plus grands , plus lucratifs & légitimes ; enfin , si les succès sont proportionnés à la masse de pouvoir qu'on met en action , de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter ?

LA tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de splendeur , environnée de mille vais-

seaux; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuisant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendrait flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens ne seroit plus timide ni obscure; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand, c'est-à-dire, de relatif à la puissance réelle du royaume,

CETTE nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques îles éloignées, sur la possession desquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norverge, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en forte ( qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers la-

tins), la rivière étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siècle.

*JULES-CÉSAR* rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de

Rouen à Poissy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante cette question: *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle se décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis estimatif des ouvrages, signé par plusieurs architectes, a été mis sous les yeux du ministère.

ON a de l'argent pour des guerres destructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage ministériel; on n'en a point pour féconder une ville immense, & soulager les pro-

vinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

---

## CHAPITRE LV.

### *Les Prisons.*

**R**ETOMBONS de ces sublimes projets à ce qui existe. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle ; voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéresse de si près l'humanité. Des images consolantes ont erré autour de moi : les cachots, les chaînes, le bruit des clefs dissipent le songe.

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorsqu'il s'agit de constater un délit ; mais la prison étant déjà une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il est possible qu'elle le soit. Or, pour s'assurer de ma personne, il ne faut pas pour cela attaquer ma santé, me priver des regards du soleil & de l'air, me jeter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands. dont la seule vue est un supplice.



Si le soupçon exige que je sois totalement privé de ma liberté, que je ne sois point à la merci de l'avarice d'un geolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout est & doit être subordonné ; mais que je n'emporte pas une affreuse maladie de ma captivité, tandis qu'il est si facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma solitude !

LES prisons sont resserrées, mal - saines, infectes : on les a justement comparées à de hauts & larges puits, aux parois desquels seroient adossées des masures étroites & hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il paiera *soixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés* : tout s'y vend le double ; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particulière pour rendre la misère des prisonniers encore plus profonde.

D'ÉNORMES chiens font la garde & même la police avec les geoliers. Rien n'est plus frappant que l'analogie qui les caractérise. Ces élèves font dressés à saisir un prisonnier au collet & à le mener au cachot ; ils obéissent au moindre signe.

UNE petite porte épaisse s'ouvre trente fois par quart - d'heure ; il faut que tout ce qui sert à l'entretien & à la nourriture passe par - là ; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots font les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miseres humaines : les vices les plus monstrueux y font naturalisés , & le criminel oisif s'enfonce - là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les misérables qui respirent encore dans ces souterrains. L'humanité est réellement effrayante & hideuse sous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la prison un cercueil *bannal* pour les prisonniers & *pailleux* qui décèdent ; ils n'obtiennent point de biere de

la charité publique ; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-solide reçoit chaque jour tous les morts , & indistinctement ; quelquefois il en contient deux , quand les trépassés sont des adolescens. Le cercueil bannal de la prison du châtelet sert depuis plus de quatre-vingt ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O sauvages errans dans les forêts de l'Amérique septentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée sanglant de leur chevelure , mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'historien les tableaux que j'aurois ici à tracer ! . . . Non , laissons les monstrueuses turpitudes de l'humanité dégradée sous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendrissent jamais , & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur ministère.

UN édit bienfaisant & paternel va faire cesser une grande partie de ces abus , & le bien qui se fait devient le gage du bien qui se fera. Qu'il se fasse lentement !

## CHAPITRE LVI.

*Sentence de mort.*

QUELLE voix sinistre & retentissante emplissant les rues & les carrefours , se fait entendre jusqu'au sommet des maisons , & crie qu'un homme plein de jeunesse va périr , égorgé de sang - froid par un autre homme , au nom de la société ? Le colporteur , en courant & hurlant , vend la sentence encore humide ; on l'achete pour savoir le nom du coupable , & apprendre quel est son crime ; on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'est une condamnation subite qui vient épouvanter les esprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

LA populace quitte les ateliers & les boutiques , & s'attroupe autour de l'échafaud , pour examiner de quelle manière le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourmens.

LE philosophe qui , du fond de son asyle ,  
entend

entend crier la sentence , gémit ; & se remettant à son bureau , le cœur gonflé , l'œil attendri , il écrit sur les loix pénales & sur ce qui nécessite le supplice ; il examine si le gouvernement , la loi n'ont rien à se reprocher ; & tandis qu'il plaide la cause de l'humanité dans son cabinet solitaire , & qu'il songe à remporter le prix de Berne , le bourreau frappe avec une large barre de fer , écrase le malheureux sous onze coups , le replie sur une roue , non la face tournée vers le ciel , comme le dit l'arrêt , mais horriblement pendante. Les os brisés traversent les chairs. Les cheveux hérissés par la douleur , distillent une sueur sanglante. Le patient dans ce long supplice demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'hôtel-de-ville , & compte les heures qui sonnent ; il frémit consterné , contemple & se tait.

MAIS le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud , & le spectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même spectacle , le bourreau lave ses mains sanglantes , & va se confondre dans la foule des citoyens.



L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entière les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux soldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi, qui a fait disparaître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux, cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devoit y entendre le murmure de l'État, les cris plaintifs des soldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devoit se réveiller, agité par la frayeur, & voir des spectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec sécurité ; des registres signés par des hommes de loi, vendus à ses rapines, ont légitimé ses vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent : son vil & infame métier s'accrédite pour ainsi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ses momens de bonne humeur, il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers ; & comment, mettant le feu lui-même à des magasins, il a revendu à l'État ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne, il en plaïsante à Paris.

ET le millionnaire qui médite invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses &

calculées sur la partie indigente du peuple ; lorsqu'il a bien diné , calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique , au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui , n'ayant qu'un pistolet & du courage , m'attaquera au détour d'une rue , pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

OUI , l'homme qui m'affassinerait me paraitroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver : partie offensée , je lui rends mon affection ; je le justifie même , & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses , & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.



## C H A P I T R E   L V I I .

*Le Bourreau.*

**L'**EXÉCUTEUR de la haute - justice a pour gage *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que seize mille il y a six ans. Il avoit le droit de porter ses mains immondes sur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Aussi le bourreau est-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA dernière classe du peuple connoit parfaitement sa figure ; c'est le grand acteur tragique, pour la populace grossière qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel sont distingués.

LES femmes se sont portées en foule au

supplice de *Daniens* ; elles ont été les dernières à détourner leurs regards de cette horrible scène.

LE petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur , dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint - Louis , & va chercher chez lui de la graisse de pendu ; car il vend les cadavres aux chirurgiens , ou les garde pour lui , à son choix : le criminel ne peut pas se vendre de son vivant , ainsi qu'il fait à Londres.

RIEN ne distingue cet homme des autres citoyens , même lorsqu'il exerce ses épouvantables fonctions , ce qui est très - mal vu. Il est frisé , poudré , galonné , en bas de soie blancs & escarpins , pour monter au fatal poteau , ce qui me paroît révoltant , puisqu'il devoit porter , en ces momens terribles , l'empreinte d'une loi de mort. Ne saura - t - on jamais parler à l'imagination ? & puisqu'il s'agit d'effrayer la multitude , ne connoitra - t - on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devoit l'annoncer.

IL est , sans contredit , le dernier citoyen de

la ville, & lui seul est frappé par son emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour six mille. Et il trouve des valets ;

IL y auroit beaucoup de réflexions à faire sur cet argent de notre législation criminelle, pour favoir à qui il appartient spécialement ; mais cet examen nous jetteroit dans une dissertation étrangère à la nature de cet ouvrage.

IL marie ses filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux ils s'appellent, ( à l'instar des évêques ) *Monsieur de Paris*, *Monsieur de Chartres*, *Monsieur d'Orléans*, &c. & *Charlot & Berger* fournissent aux entretiens du peuple une matière inépuisable. Tels s'aventiers favent l'histoire des pendus & des bourreaux, ainsi qu'un homme de bonne société fait l'histoire des rois de l'Europe & de leurs ministres.





## CHAPITRE LVIII.

*Place de Greve.*

**L**A, font venus tous ceux qui se flattoient de l'impunité ( & l'on ne sauroit imaginer comment ils s'abusoient à ce point extrême. ) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus scélérat qu'eux encore, un *Desrues*. Il y montra sa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocrisie. Je l'ai vu & entendu au châtelet; car il se trouvoit alors dans la même prison avec l'auteur de la *Philosophie de la Nature*, & j'allois visiter l'écrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms sacrés de Dieu & de religion: le génie du crime n'a guere été plus loin; & par la méditation & la complication de ses forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perversité y regne.

CETTE place est encore étroite, quoique

nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au Roi , à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution ; & rien de si hideux , de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle , est parmi nous dans un si déplorable cahos , qu'il y a bien d'autres réformes à faire , avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André , pour lui casser les os de douze coups ? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse , un confesseur à ses côtés , qui ne peut délier le patient , & qui l'exhorte à souffrir ? Certes , la justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard , craint d'envisager sa victime , fuit avec le remords , tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

ON reproche à la populace de courir en foule

à ces odieux spectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame est si sensible, le genre nerveux si délicat, qui s'évanouissent devant une araignée, ont assisté à l'exécution de Damiens, je le répète, & n'ont détaché que les dernières leurs regards du supplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la justice ait jamais imaginé pour venger les Rois.

ON reproche à la populace ( l'auteur d'un ouvrage moderne sur *la passion du jeu* ), que ce que ce jour-là même *on joua à la greve, qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient enfin écarteler l'assassin.

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait si souvent en Angleterre : on ne lui en octroieroit pas la permission. Le général Lally paroissant vouloir parler au peuple, on lui mit un *baïllon*.

Ainsi la forme du gouvernement se caractérise par-tout, & ne permet à personne d'élever la voix, même à sa dernière heure, & de haranguer un instant avant que d'expirer.

LES co'porteurs, qui crient les sentences de mort ( la médaille de cuivre sur l'estomac ), font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicié ; cruauté impardonnable ! Ils appuient sur-tout fortement sur ces mots, *qui condamne un assassin*. Cet horrible barbarisme est de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *assassin*, & le peuple dit & dira toujours *assassin* ; cela lui semble plus énergique.

IL y a quelques années qu'un fils ayant fait assassiner son pere, fut rompu à la place *Dauphine* avec son complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abyme un homme foible, par l'appas du plus mince intérêt, se montra sur l'échafaud si dur, si hautain, si peu repentant ( tandis que son compagnon prioit & se résignoit ), qu'au premier cri qu'il jeta sous le premier coup de barre, un battement universel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait ( peut-être unique ),  
devoit appartenir au tableau des mœurs du  
peuple de la capitale.

ON ne coupe plus de tête ; ce qui prouve  
que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent  
point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de  
voleurs & de scélérats qui ont un caractère  
différent : l'an passé c'étoient des empoison-  
neurs, connus sous le nom d'*endormeurs*, qui  
meloient dans le tabac & dans les boissons un  
venin assoupissant, dangereux & mortel : cette  
année, ce sont des *voleurs d'église*, des sacri-  
leges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent  
les sacristies, emportent ciboires, calices, croix,  
chandeliers, &c. On a dépouillé, tant sur la  
route de Flandre qu'aux environs de Paris,  
près de quarante églises.

ON a vu, dit-on, de ces sacrileges qui  
avoient volé un ciboire, en renvoyer les hosties  
au curé du lieu dans une lettre, après avoir  
employé une de ces mêmes hosties comme  
*pain à cacheter*.



ON a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paroît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plait à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractère. La peine de mort ne sauroit être considérée que comme un exemple , & jamais comme une punition ; or, qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténèbres , à l'insu des citoyens qui dorment ; si vous lui faites grace de la publicité , faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre , & votre arrêt est un crime , si elle ignore tout à la fois le délit & le supplice.

---

## C H A P I T R E L I X.

### *Servante mal pendue.*

**I**L y a dix-sept ans environ qu'une jeune payfanne , d'une figure très-agréable , s'étoit mise en service chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Épris de ses charmes , il tenta tous les

moyens de la séduire. Elle étoit honnête ; elle résista. La sagesse de cette fille ne fit qu'irriter la passion du maître qui , ne pouvant la soumettre à ses desirs , imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la cassette où cette fille mettoit ses hardes , plusieurs effets à lui appartenant & marqués à son nom ; puis il cria qu'il étoit volé , appella un commissaire , & fit sa déposition en justice : à l'ouverture de la cassette , on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

LA pauvre servante emprisonnée n'avoit que ses pleurs pour défense , & pour toute réponse aux interrogatoires , disoit qu'elle étoit innocente. On ne sauroit trop accuser notre jurisprudence criminelle , quand on songe que les juges n'eurent aucun soupçon de la scélératesse de l'accusateur , & qu'ils suivirent la loi dans toute sa rigueur ; rigueur excessive & qui devroit disparaître de notre code , pour faire place à un simple châtiment qui laisseroit moins de vols impunis.

LA fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal , parce que c'étoit le coup

d'essai du fils de l'exécuteur des hautes-œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il prit dans son lit celle qu'il alloit disséquer.

Ses soins pour la rappeler à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même tems un ecclésiastique dont il connoissoit la discrétion & l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement, que pour être témoin de sa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde, & appercevant la figure du prêtre, qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée (car je l'ai connu, & c'est de lui que je tiens ce fait), elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi* ; elle ne cessa d'invoquer cet ecclésiastique, croyant voir Dieu même. On fut long-tems à lui persuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du supplice & de la mort avoit frappé son ima-

gination. Rien n'étoit plus touchant & plus expressif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme son juge suprême ; & au défaut de sa beauté attendrissante , ce spectacle unique étoit fait pour intéresser vivement l'homme sensible & l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre ! quel récit pour un philosophe ! quelle instruction pour un homme de loi !

LE procès ne fut pas soumis à une nouvelle revision , ainsi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La servante guérie de son effroi , revenue à la vie , ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit , & qui lui fit reporter ses prières vers le seul Être adorable , quitta pendant la nuit la maison du chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla se cacher dans un village éloigné , tremblante de rencontrer les juges , les satellites & l'affreux poteau qui poursuivoient ses regards.

L'HORRIBLE calomniateur demeura impuni , parce que son crime manifeste aux yeux de témoins particuliers , ne l'étoit pas de même aux yeux des magistrats & des loix.

Le peuple eut connoissance de la résurrection de cette fille ; il accabla d'injures le scélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immense ce forfait fut bientôt oublié , & le monstre respire peut-être encore ; du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

UN livre à faire seroit le *recueil de tous les innocens condamnés*, pour voir les causes de l'erreur, & l'éviter dans la suite. Ne se trouvera-t-il point enfin un magistrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

## C H A P I T R E . L X .

### *Bastille.*

**P**RISON d'État : c'est assez la qualifier. *C'est un château, dit Sainte-Foix, qui sans être fort, est le plus redoutable de l'Europe.*

QUI fait ce qui s'est fait à la Bastille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'histoire de Louis XIII,  
de



de Louis XIV & de Louis XV, si l'on ne fait pas l'histoire de la bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier, s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous fera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abyme muet des tombeaux.

HENRI IV fit garder le trésor royal à la bastille. Louis XV y fit enfermer le dictionnaire encyclopédique.

LE duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la bastille & de l'arsenal. Il en fit gouverneur Bussi-le-Clerc, procureur au parlement. Bussi-le-Clerc ayant investi le parlement qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la bastille présidens & conseillers, tous en robes & en bonnets quarrés : là, il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes les soupirs & les gémissemens de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles

démentiroient le langage timide & adulateur  
de l'histoire !

AUPRÈS de la bastille se trouve l'arsenal qui  
recèle le magasin à poudre ; voisinage tout aussi  
terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des  
prisonniers d'État, qui paroissent devoir y finir  
leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste  
*des lettres de cachets* délivrées sous les trois der-  
niers regnes ?

ON a une histoire de la bastille en cinq vo-  
lumes, qui offre quelques anecdotes particu-  
lières & bisatres, mais rien de ce qu'on sou-  
haiteroit tant d'apprendre ; rien, en un mot,  
qui puisse porter quelque jour sur certains se-  
crets d'État, couverts d'un voile impénétrable.  
Si l'on en croit l'historien, on y traitoit sous  
un d'Argenson, avec une rigueur inouïe & une  
violence tyrannique, les prisonniers déjà trop  
punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux &  
plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la

mort de Henri IV , s'est beaucoup relâché sans doute de cette cruelle sévérité , & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses & inutiles.

QUAND un prisonnier décède à la bastille , on l'enterre à Saint-Paul , la nuit , à trois heures du matin. Au lieu de prêtres , des guichetiers portent le cercueil , & les membres de l'état - major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

DÈS qu'on parle de la bastille à Paris , on récite soudain l'histoire du *Masque de fer* : chacun la fabrique à son gré , & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

AU reste , le peuple craint plus le châtelet que la bastille : il ne redoute pas cette dernière prison , parce qu'elle lui est comme étrangère , n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint guere ceux qui y sont détenus , & le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnaissance aux généreux défenseurs de sa cause : les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour

vivre , que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose ; on a reconnu que l'auteur , le livre & ses opinions , en acquéroient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain , & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique , il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales , vaines & changeantes par leur nature.

---

## CHAPITRE LXI.

### *Anecdote.*

**A**L'AVÈNEMENT de Louis XVI au trône , des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence , en revisant les registres de la bastille , & en élargissant beaucoup de prisonniers.

DANS leur nombre étoit un vieillard qui , depuis quarante-sept années , gémissoit détenu entre quatre épaisses & froides murailles. Durci par l'adversité qui fortifient l'homme

quand elle ne le tue pas , il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une confiance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer ; & son corps , plongé si long-tems dans un cercueil de pierre , en avoit contracté pour ainsi dire la fermeté compacte.

LA porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayans , s'ouvre , non à demi , comme de coutume , & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

IL croit que c'est un rêve ; il hésite ; il se leve , s'achemine d'un pas tremblant , & s'étonne de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison , la salle , la cour , tout lui paroît vaste , immense , presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; son œil est fixe ; il ne peut pas pleurer ; stupéfait de pouvoir changer de place , ses jambes malgré lui demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

QUAND il se sentit rouler dans la voiture qui



devoit le ramener à son ancienne habitation , il poussa des cris inarticulés ; il ne put en supporter le mouvement extraordinaire ; il fallut le faire descendre.

CONDUIT par un bras charitable , il demande la rue où il logeoit ; il arrive ; sa maison n'y est plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier , ni la ville , ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ses voisins , empreintes dans sa mémoire , ont pris de nouvelles formes. En vain ses regards interrogent toutes les figures ; il n'en vit pas une seule dont il eût le moindre souvenir,

EFFRAYÉ , il s'arrête & pousse un profond soupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivans ; c'est pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoît aucun ; il pleure & regrette son cachot.

Au nom de la bastille qu'il invoque & qu'il réclame comme un asyle ; à la vue de ses habillemens qui attestent un autre siècle , on l'environne. La curiosité , la pitié s'empressent autour de lui ; les plus vieux l'interrogent & n'ont

aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hasard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux qui, confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoit pas le maître qu'il a servi, mais il lui apprend que sa femme est morte il y a trente ans, de chagrin & de misere, que ses enfans sont allés dans des climats inconnus, que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens passés & presque effacés.

LE malheureux gémit & gémit seul. Cette foule nombreuse qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere, plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

ACCABLÉ de douleurs, il va trouver le ministre dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pèse. Il s'incline & dit ; faites - moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez tiré. Qui peut survivre à ses parens, à ses amis, à une génération entiere ;

qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts qui , pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation , m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société , je vivois avec moi-même. Ici , je ne puis vivre ni avec moi , ni avec les hommes nouveaux pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible , c'est mourir le dernier.

Le ministre s'attendrit. On attachà à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfans. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il se fit au milieu de la ville une espece de retraite non moins solitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-siècle ; & le chagrin de ne rencontrer personne qui put lui dire , *nous nous sommes vus jadis* , ne tarda point à terminer ses jours.



## CHAPITRE LXII.

*Maisons de force.*

**I**NDÉPENDAMMENT du château de la bastille & du château de Vincennes, affectés aux prisonniers d'État, les ministres avec des lettres de cachets ou par des formules particulières, vous envoient à *bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes, (car on les enferme aussi), sont conduites aux *filles de la Magdeleine*, à *Sainte-Pélagie* & à la *Salpêtrière*.

CES différens emprisonnemens sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses; mais il seroit toujours à désirer, que la détention d'un citoyen ne dépendit pas d'un seul magistrat, & qu'il y eût une sorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité (soustrait à l'œil des loix), cesse d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compensent ces formes irrégulières ; & il y a en effet une infinité de d'ordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne sauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le surveillent, le pressent & l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux sont réprimés par cette force vigilante & active, qui devoit néanmoins publier son code, & le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

LES inspecteurs de police sont beaucoup écoutés du lieutenant de police, sur-tout dans les cas particuliers & obscurs ; mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, passionnés. La premiere impression demeure dans l'esprit du magistrat, qui, vu ses occupations trop étendues, ne sauroit donner à chaque objet qu'un rapide coup-d'œil.

LES inspecteurs de police qui occasionent un grand nombre de détentions, ne devoient



être qu'*investigateurs* des délits & *captateurs* ; mais faute d'une procédure exacte , ils deviennent juges pour ainsi dire , puisque c'est sur leur simple déposition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or , comme ces inspecteurs frappent le plus souvent sur la portion du peuple qui n'a ni voix , ni défense , ni réclamation , & qu'ils sont intéressés à trouver des coupables , il est aisé d'imaginer ce que l'erreur & le zèle même , sans parler des autres passions , peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

LES évêques dans les provinces faisoient encore enlever les filles de protestans par *lettre de cachet* , pour les confiner dans un Couvent ; & là , les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale



## CHAPITRE LXIII.

*Dépôts ou renfermeries.*

**P**RISONS de nouvelle institution, imaginées pour débarrasser promptement les rues & les chemins de mendiants, afin que l'on ne voie plus la misère suppliante à côté du faste insolent.

ON les plonge avec la dernière inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuses, où on les laisse livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaise nourriture, l'abandon où ils sont, l'entassement des compagnons de leur misère, ne tarde pas à les faire disparaître l'un après l'autre.

CES dépôts (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer), offensent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la saine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on soit bien peu fécond en ressource & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infor-

tunés, au lieu de favoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

CES oppressions condamnables & qui n'admettent aucune excuse, contriste l'ame la moins sensible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens; mais il nous suffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien constatées aux hommes équitables & puissans. Il est même impossible qu'elles ne prennent pas fin sous un gouvernement fort distrait, il est vrai; mais d'ailleurs doux & humain. Il sentira qu'on ne doit pas traiter ainsi les pauvres qui n'ont commis aucun crime, & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oisiveté volontaire ou forcée, pour leur imposer cette même oisiveté, devenue un supplice, & le désespoir & la mort qui s'en suivent.

QUAND un ministre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raisons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la bastille, on l'enferme au châtelet, & là, l'homme victime reste *en dépôt*. C'est une expression toute nouvelle qui s'applique à une vexation assez nouvelle. Il

faut bien apprendre aux étrangers toute la richesse de notre l'angè. Ainsi , le mot *dépôt* à plusieurs significations : c. q. f. d.

UNE lettre de cachet enlevé , transporte un homme dans un cachot , & l'y laisse pourrir le reste de ses jours ; mais cette même lettre de cachet est impuissante à saisir ses biens & à l'en priver. Les biens de l'emprisonné reviennent à ses héritiers naturels ; ainsi , l'argent parmi nous est beaucoup plus sacré que la liberté personnelle.

---

## C H A P I T R E LXIV.

### *Vie d'un homme en place.*

UN ministre se leve , son anti-chambre est déjà pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux secreétaires , qui , froids & immobiles , représentent à ses côtés : il sort ; des solliciteurs se trouvent sur son passage , & le poursuivent jusqu'à sa voiture : il dine ; des recommandations à droite & à gauche l'inves-

tissent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le dessert; il rentre dans son cabinet; il voit sur son bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulières le tyrannisent encore.

COMMENT existe-t-il, dira-t-on? Comment! Il est distrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laisse à des commis le soin de répondre à tout le monde, & d'expédier son immense besogne; il signe les lettres, voilà à-peu-près toutes ses fonctions. Mais il se réserve quelque intrigue de cour qu'il ourdit avec adresse, qu'il suit avec confiance & dont il prépare le dénouement. Il songe toute sa vie, non au devoir de sa place, mais à rester en place.

LES gens en place sont d'un sérieux à glacer. Leur conversation est la sèche-herse même: ils ne s'expriment que par monosyllabes; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public: en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre, ils abjurent une morgue qui nuirait à leurs plaisirs, & l'on voit l'homme qui pour un instant n'est plus dupe de sa vanité.



LE valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le fubalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artifice de Monseigneur; le valet en chef la reçoit de la quatrième main, & ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'État. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protège & commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il est très-bien servi.

TANDIS que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur représente à Paris, & promet des grâces à ceux qu'il rencontre, comme se trouvant lui à la principale source.

MONSEIGNEUR est tout puissant à onze heures du matin; il donne audience, & son salon est rempli. D'un coup-d'œil il distribue la faveur.

veur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'espérance & de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent , & son visage devient rouge de plaisir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monseigneur , le fait passer dans son cabinet & lui redemande *le porte-feuille*. Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture , quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chasse , & va dîner seul à Paris avec son chagrin , & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle , se disperse pour aller dîner ailleurs , & chacun dit à part soi : *Demain , j'irai voir le successeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de royauté que l'homme puissant tenoit entre ses mains lui échappe - t - elle tout - à - coup ? Cela a l'air d'un songe , d'un acte de féerie. Les hommes en place ne font - ils que des pantins , ainsi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faisoit mouvoir , le pantin reste immobile.

ET que fait le pantin réduit à lui - même ? Il

cherche à culbuter à son tour celui qui l'a fait choir ; il compose de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut se résoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains , à leur inspirer tour-à-tour la crainte & l'espérance , & à recevoir en qualité d'homme puissant leurs louanges intéressées , leurs respects simulés & leurs courbettes menfongeres.

ON ne s'intrigue aujourd'hui ( disoit Duclos ) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée , consolera de la disgrâce. Nos aïeux aspiraient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas , si l'on veut , le siècle des lumieres , mais c'étoit celui de l'honneur.

UN courtisan de nos jours disoit : *Il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place , & le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.*

## CHAPITRE LXV.

*Orateurs sacrés.*

**L**ES prédicateurs jouissent seuls à Paris du beau droit de parler au peuple assemblé. Il seroit à désirer qu'ils en sentissent toute l'étendue. Nourris des lumières de la philosophie, quelques-uns ont exposé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiser bêtement un emploi aussi noble, ne vaudroit-il pas mieux consacrer ce rare privilège par les devoirs qu'on leur imposeroit ? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de se montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, sous l'étendard sacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominans ; & développant les maximes de l'évangile, étendre jusqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malversations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand jusqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient soumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & simple a une force qui terrasse ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

Sous ce point de vue, les prédicateurs, sans offenser le ministère, pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philosophie de nos jours est une branche du christianisme. Quelques-uns, je le répète, ont déjà rempli ce généreux devoir en présence du Monarque : & quelle sublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémissemens qu'il ne peut entendre, & les pensées augustes qu'on voudroit interdire à la royauté !

Je chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre



la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes, parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacerdoce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus consolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité, quel sublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-esprits qui courent des bénéfices en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la cour* ; qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces évergumenes sous le froc, qui vomissent de plates grossièretés contre des philosophes qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses, je les plains de profaner un aussi auguste ministère, de ne pas sentir

quelle est leur véritable force , & l'empire qu'ils pourroient prendre sur les esprits , s'ils s'étudioient à parler aux hommes sur leurs véritables intérêts.

ON dit qu'un ex-jésuite , nommé Beauregard , qui affecte la véhémence , a cru atteindre le sublime de son art , en s'écriant dans ses transports risibles & frénétiques : *On nous accuse d'intolérance ; eh ! ne fait-on pas que la charité a ses fureurs , & que le zèle a ses vengeances ?*

TEL autre prédicateur prêche dans un faux-bourg de Paris , ou dans un misérable village , un sermon qu'il a composé contre le luxe. *Mes freres* , en apostrophant un auditoire déguenillé , *la sensualité de vos tables , ces mets recherchés , ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis. & fatigués de plaisir. ....* & il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent que du pain , du lard le dimanche , & des choux à l'eau & au sel.

QUE fait-il ? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch , dans le quartier opulent de la finance.

## CHAPITRE LXVI.

*Anti - Anglois.*

O N rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France ; mais les détracteurs des nations étrangères & sur-tout des Anglois abondent , & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles , qu'elles se reprochent leurs fautes , leurs erreurs & leurs sottises ; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts , qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

LA France par sa position , par l'industrie & le caractere de ses habitans , paroît avoir de grands avantages sur l'étranger ; & les injures qu'on lui dit , sont de vrais reproches d'amans , qui voudroient la voir aussi belle , aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

VINGT millions d'habitans , cent cinquante

millions d'arpens de terre en quarré ou environ , quelle puissante Monarchie ! à qui , d'ailleurs , le physique fournit abondamment toutes les denrées de premier besoin & de luxe. Ne devoit-elle pas avoir l'avantage sur tous les gouvernemens de l'Europe ? La nature lui a donné la supériorité , & sa position a décidé sa puissance. Pourquoi donc ce même État ne voit-il pas sa félicité égaler sa grandeur ?

---

## CHAPITRE LXVII.

### *Tribunal des Maréchaux de France*

**L**E tribunal des maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux égreffins , & il faut avouer que les militaires ne sont point délicats , lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à desirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur , sur lesquelles nos loix grossieres sont muettes ou insuffisantes.

LES tribunaux ne connoissent que lorsqu'il

s'agit d'argent , & cette foule d'offenses qui chagrinent les ames délicates & sensibles , restent pour la plupart impunies , parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier , non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

---

## CHAPITRE LXVIII.

### *Du ton militaire.*

**L**E ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit se présenter sans un air dispos , leste & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractère national , qui a un extrême penchant à la légèreté ; mais on passoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'esprit de justesse , & l'on a tempéré cet air qui , dans son excès , n'avoit plus bonne grace.



DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politesse a été enfin rencontré: ce changement est dû à la philosophie.

LE militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & sur-tout l'absence du luxe. Il faut que l'officier traîne des chariots de cuisine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourrages absorbent-ils toute l'attention des généraux; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaires plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc

d'une saine politique de les éloigner de la capitale autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité.

---

## CHAPITRE LXIX.

### *Champ - de - Mars.*

LE champ - de - Mars, attendant l'école militaire & le gros-caillou, est un endroit peu spacieux, renfermé par de grands & inutiles fossés, revêtus de pierre: on a dit avec assez de justesse, *qu'il étoit trop resserré pour les soldats & trop vaste pour les généraux*. Les généraux y donnent aux Dames le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y sont invitées, & les soldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des princes allemands est tout autre chose.

## CHAPITRE LXX.

*Courfes de chevaux.*

**L**ES courfes de chevaux font devenues à la mode. Les princes font entr'eux des paris confidérables ; les jockets fe crevent à leur fervice.

ON étoit étonné avant ces courfes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux olympiques. Quelle gloire , difoit-on , que celle qui dépend de la viteffe des chevaux ? Falloit-il dire avec Horace , que l'on devient prefque l'égal des Dieux , pour raser d'une roue fixe & rapide , & fans la toucher , la borne périlleufe ?

MAIS on a reconnu qu'un courfier impétueux & docile fuppose à la fois la perfection d'une branche d'agriculture , & l'art de croifer les races , de ne point les laiffer dégénérer , ainfi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE fuperbe animal ne fert-il pas à l'homme dans tous les tems , même aux guerriers dans

les combats ? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille ? Dans tous les siècles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses ? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux ; car il tourne au profit de l'espèce.

LES Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux ; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des nations voisines.

QUAND on voit un Euripide célébrer le vainqueur, il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des insensés.

LE plus noble compagnon de l'homme, le coursier, est ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce sont des fantaisies de princes ; l'essentiel est que la race de chevaux aille toujours en se perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût qui,

au premier coup-d'œil, paroît très-frivole : il ne l'est pas, il y a des amusemens moins nobles, plus tristes & beaucoup plus dangereux.

LE côté plaissant, c'est qu'on hafarde de grosses sommes au fort d'une course ; que l'on purge, la surveillance, les jockets, afin de les rendre moins lourds & plus dispos, & que l'on gagne le prix de la course dans son lit.

DES jeunes gens ont *couru* un fille d'opéra, c'est-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

CE n'est pas là tout-à-fait l'ancien esprit de la chevalerie ; mais il est entièrement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout est de sauver nos jours d'une pesante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthousiasmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractère de frivolité natale qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.





## CHAPITRE LXXI.

*Duels.*

AUJOURD'HUI les duels sont peu communs, grace à la philosophie. On ne se bat plus, lorsque les gardes de deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit, lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertence, lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis, & qu'on défend son opinion avec une entière & libre franchise. Les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêts à se déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus sage & le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas sur le pré, au moindre geste équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore , chaque jour étoit marqué par la mort de plusieurs hommes , & l'on se choifissoit un second dans toutes les disputes qui intéreffoient la vanité ; ce second n'étoit pas libre de refuser l'honneur dangereux qu'on lui faisoit , & il alloit se couper la gorge sans trop favoir pourquoi.

CETTE honteuse frénésie est tombée , sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société ; mais on y est beaucoup plus libre en paroles , & ce droit étant réciproque , personne ne s'en formalise. Athenes fut subtile & disputante ; on dispute tout autant à Paris , & la discussion ne fait qu'aiguïser les esprits sans les aigrir : il faut qu'il y ait dans la répartie un caractère d'insulte bien prononcé , pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main ; on contredit un homme sans l'offenser.

Les militaires , plus susceptibles que les autres classes , souffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en sont pas moins courageux , moins prompts à repousser un affront ; mais ils savent quand ils doivent employer leur bra-

voure , pour réprimer la légèreté ou punir l'insolence.

ON va par-tout sans armes , on ne porte plus l'épée ; on ne la met plus au côté que lorsqu'on s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même , parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

LES maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois , parce qu'il est reçu , quand on se bat , que le tribunal n'en soit pas importuné , & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie*.

IL est de fâcheuses circonstances , où l'honneur personnel force le plus doux , le plus honnête des hommes , à se mesurer avec son adversaire : l'opinion publique alors juge & absout le combattant , parce que chaque corps , chaque état a ses loix , & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos , & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé ;

mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence , de la raison & de la vraie valeur.

QUANT à ces spadassins obscurs & forcenés qui, dans les garnisons, vont au-devant des disputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailer, qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie, & attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarrasser de leur personne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la sagesse des loix n'avoit jamais pu trouver.

---

## C H A P I T R E LXXII.

### *L'Académie Française.*

**L'**ACADÉMIE française, si célèbre entre nos majestueuses barrières de sapin, & n'ayant plus d'existence au-delà, se déroberoit-elle à nos pinceaux ? Non ; elle appartient spécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établissement même par instinct, qui ne tendit au despotisme. L'institution de l'académie est visiblement une institution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de lettres, comme on y a fait venir les grands seigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir sous la main. On les tient plus en respect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'académie, est contenu bien avant que d'y entrer; sa plume mollit lorsqu'il songe qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *cour* qui peut lui fermer la porte, malgré le suffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce désagrément, & la vérité n'a plus sous son expression dénaturé une physionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préfèrent la faveur de la cour à l'estime publique.

L'ACADÉMIE françoise n'a de considération, & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts contribuent même à la sauver de l'oubli.



CE goût exclusif qu'elle s'arroe, est d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes sont appelés à juger par eux-mêmes des arts de sentiment ; ils le sentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes osent donner leurs idées sur les arts, comme les idées les plus justes, & leur esprit pour l'esprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

LA maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces sortes d'assemblées, déplaira encore, parce que le caractère d'imitation déce la gêne & la servitude, & que chaque écrivain s'estimant libre dans son idiôme particulier, ne voudra pas modeler son attitude sur celle d'autrui.

ENFIN, ce bizarre privilège qui déclare publiquement un homme homme d'esprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'esprit abonde, excite constamment la bonne humeur de nos conversations, & les prétentions au titre d'académicien sont jugées plus sévèrement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne se juge pas intérieurement plus sot que le

récipiendaire qui, la veille, étoit un mortel ordinaire.

L'ACADÉMIE ensuite établit une différence presque injurieuse entre les gens de lettres; ils paroissent, pour ainsi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouissent du fauteuil. C'est une séparation véritable entre des républicains, jaloux avec raison de l'égalité, puisqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même constance dans la carrière de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

En effet, l'esprit de corps donne toujours une première consistance à l'ouvrage qui émane de son sein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'auteur est étranger au corps, au défaut de la sourde critique, on emploiera un silence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'élève par ses propres forces. Et quel livre dans son origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les pensions & les récompenses qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la source des grâces, achevent de jeter au milieu de la littérature un sujet de plainte & de discorde.

LES services que l'académie françoise a rendus à la langue sont foibles , pour ne pas dire nuls. La langue , sans ce corps, eût fait sans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois ! Tout en se moquant de la Sorbonne , ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent sur les bancs ?

CE corps, composé d'ailleurs des bons écrivains de la nation , mais qui est loin de les renfermer tous, vaut beaucoup ; mais individuellement rassemblés, ils subissent la fatale loi des corps ; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & sont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendrait utile s'il secouoit jamais les misérables préjugés qui l'investissent, & s'il oisoit adopter un goût diamétralement opposé à celui qui l'anime, c'est-à-dire, si au lieu d'un ton & d'une manière locale ( qui ressemble à la couleur d'une école de peinture ), il appercevoit

enfin l'immenfité de l'art qui exprime la pensée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les styles, toutes les manieres, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu qui rend sur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos sentimens.

LES gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit. l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeste perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand une jouissance de plus, que de déposséder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique.

JE crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompense insidieuse. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne rogueroient plus follement la gloire qui les attend

loin des murs de la capitale , pour obtenir la renommée de Paris , toujours orageuse , & qui ne s'y concentre que pour bientôt y mourir.

DANS les académies , les gens de lettres se voient de trop près ; les défauts de chacun paroissent davantage ; l'amour - propre se tourne en aigreur ; les intérêts se divisent ; plus de concorde ; l'harmonie est détruite.

J'AIME la réponse du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoise lui proposoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps ; il répondit fièrement : *Eh ! qui vous jugeroit ?*

L'ACADÉMIE , mue par des intérêts particuliers , ne sent pas assez que le peuple lecteur surveille , juge ses choix , & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyser un mérite qui sort des ténèbres , le public se révolte , & rit aux dépens de l'obscur récipiendaire.

QUELQUES académiciens voudroient représenter comme *hommes de génie*. Mais le génie



est comme la pudeur ; il est impossible de le jouer.

L'ACADÉMIE françoise ne propose plus pour sujet des prix qu'elle distribue annuellement : *quelle est la plus grande de toutes les vertus du Roi*, ainsi qu'elle faisoit sous le regne de Louis XIV ? Aujourd'hui les gens de lettres qui la composent (nous leur devons cette justice), ne se bornent pas à épurer le style, ils se regardent encore comme appelés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviseront de traiter une aussi lâche & déshonorante question.

ÉCHAPPÉS à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle est plus fine, plus adroite, plus ingénieuse chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'académie est un tribunal réel, qui commande au goût, & est fait pour le régler : que le titre d'académicien emporte avec soi l'idée d'un juge absolu des arts ; ce qui n'est pas, vu leur extrême prévention pour leur propre manière, leur dédain affecté pour tout ce qui

ne se soumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils sont sur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur paresse ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

---

## CHAPITRE LXXIII.

*Sur le mot goût.*

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraisonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous subjuguier, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a sa marotte? Et l'académicien se moquera du théologien, quand il a comme celui-ci la prétention biffarde de se croire infallible.

COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuses intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuse. Ceci est encore opéré par un aca-

démicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

J'AI remarqué que les *fouligneurs* foulignoient le plus souvent les mots les plus heureux & les plus expressifs. Ils ont tué la poésie sans retour ; ils ont donné à la langue un ton monotone , & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût*.

TEL académicien dit : *j'ai du goût* , parce qu'il n'ose pas dire , *j'ai du génie* : il sent bien que tout le monde fait ce que c'est que le génie , parce qu'il est aisé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en imposer là - dessus , & il se renferme dans le titre *d'homme de goût* , parce qu'il est aussi difficile de le lui contester , que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre , il s' imagine alors que ses ouvrages sont pénétrés de *goût* : ce qui n'est pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui , & n'en a pas pour ce qu'il fait.



## CHAPITRE LXXIV.

*Triomphe de Voltaire.*

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivalisent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers ; & la renommée ne laissant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raison, est déclarée entre eux. Je n'en suis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce que leur orgueil étant fondé sur des miseres & des armoiries, doit fléchir sous un orgueil appuyé sur de grandes choses, & dont l'impression est générale.

Ils sont tous émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers qui lui sont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illustres dont elle s'enorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter sa reconnoissance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui sont ses délices : ils ont peine à concevoir comment la représentation de *Zaïre* ou de *Mahomet* porte plus de volupté & d'enthous-

fiatme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Esprit.

ON a laissé le blason pour lire Montesquieu. L'arbre généalogique de tant de maisons nobles & inutiles occupe moins les esprits, que *l'Emile & l'Histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renversement d'idées auquel ils ne s'accoutument pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oisiveté superbe, comme il se transporte pour les travaux qui flattent & agrandissent l'esprit & le cœur de l'homme.

LE triomphe poétique de M. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, son empressément à le voir, l'espece de fête solennelle dont on a salué son génie, les a percés d'un glaive de douleur : son couronnement enfin sur le théâtre, où ses chefs-d'œuvres brilloient depuis soixante années, ils l'ont vu avec jalousie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

LES honneurs qui lui furent rendus de son vivant, priverent sa cendre des honneurs fu-



nebres : l'orgueil se vengea sur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus sa plume. Il fut ordonné que, sans pompe & sans funérailles, son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hafard un tombeau sur la route. On redoutoit la solemnité du convoi, qui eût surpassé par la foule des assistans le nombre de ceux qui suivent les dépouilles des Rois.

LES maîtres de l'opinion publique ont donc aussi leur empire, leur trône & leurs panégyristes. On poussa la précaution puérile jusqu'à interdire aux journaux l'annonce de sa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance : là même défense s'étendit sur Jean-Jacques Rousseau, lorsqu'il décéda à Armenonville deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient universellement connus, offensa sans doute l'orgueil des rangs, puisqu'il eut recours à des petites aussi inconcevables, & que la postérité sans doute aura peine à croire.

*De tes écrits hardis Versailles un peu confus,  
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus,*

*La police ordonna que Melpomene en larmes  
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.  
Un curé refusa de bénir ton cercueil :  
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1)*

---

## CHAPITRE LXXV.

*Jeannot.*

TROIS mois après le triomphe de Voltaire, le Parisien accueillit Jeannot avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiôme de la dernière classe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formoit un tableau qui, dans sa bassesse, avoit un mérite toujours extrêmement rare sur la scène, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux succès. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que

---

(1) Ces vers sont tirés d'une *épître à Voltaire*, composée par un seigneur Russe.

Jeannot en met dans le sien, & l'art ne sera pas si éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux boulevards : mais il est assez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuser à son gré : quand les comédiens françois l'ennuient, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

*C'en est, ce n'en est pas ;* ces fameux mots, tirés de la parade dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures sociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois que ces mots pris & reçus dans tous les sens possibles, & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien affaïsonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens ordinaires du Roi ; mais ce n'étoit pas là son théâtre : il est retourné bien vite aux pieces foraines où il excelle. Ce n'est point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale ;  
mais

mais elles ont une certaine vérité qui, quoique rude & grossière, manque à des théâtres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

ON a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

## CHAPITRE LXXVI.

### *I. Académie des inscriptions & belles-lettres.*

**L**A, l'antiquaire sourit d'un poète moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siècle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoisie.

TEL érudit ne daigne pas appercevoir la

*Tom II.*

R

colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il restitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'est que l'on a oublié la force de la phalange macédonienne.

APELLES & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers; car leurs tableaux, à force de vétusté, n'existent plus.

Si nous faisons quelque chose de passable, c'est par pure réminiscence: les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné; nous les répétons à notre insu, & par un effet de la métemp-sychose; car nous sommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts: *vivent les Grecs!*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu qui est une langue sacrée: nous ne commencerons à valoir quelque chose que dans quatre mille ans.

Tous ces contempteurs des tems modernes écrivent des in-4°. sur les anciens; c'est aux anciens à les lire. Ils traduisent les anciens, & ces anciens-là, sous leur plume, paroissent bien fots & bien vuides. Ils mettent tout Homère



en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impossible, & pour l'admirer sans doute tout seuls. D'autres font de mauvaise prose, pour nous faire détester notre idiôme & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela est adroit !

SPANHEIM s'extasioit de volupté sur une médaille antique : il est bon de regarder une médaille une fois, mais c'est assez. Si c'est à raison d'antiquité, tel rocher est plus vieux que l'alphapet phénicien, transmis ou non transmis aux Grecs. Tel homme de lettres est curieux ; c'est bien fait à lui si cela l'amuse ; mais tel autre ne voit pas sur une médaille la raison d'une excessive volupté (1).

LES membres de ce corps se nomment académiciens, mais ce titre est une très-foible distinction à Paris, & l'on ne fait trop pour-

---

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe assez plaisante, d'un de ces investigateurs du tems passé. Elle est peu connue :

*Ci-gît un antiquaire, opiniâtre & brusque ;  
Il est esprit & corps dans une cruche étrusque.*

quoi : c'est qu'il faut être de l'*académie françoise* pour être un véritable académicien.

D'ou vient cette différence entre voisins qui ne sont séparés au Louvre que par une cloison ? Il y a bien autant de préjugés , autant de prétentions d'un côté que de l'autre : plusieurs membres passent même d'une chambre pour aller dans la chambre voisine , ils devroient donc être rangés sur la même ligne ; on fait des vers & de la prose d'un côté & de l'autre.

Le public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer l'*académie des belles lettres* à l'*académie françoise* , si la premiere vouloit s'humaniser un peu avec les belles lettres , puisqu'elle en porte le nom , goûter de la littérature moderne , réciter quelques vers françois , & ne point faire divorce avec le bel esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres , & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'esprit ; le goût prendroit peut-être ensuite , & les quarante seroient dépouillés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

QUE cela arrive ou non , je dirai toujours  
à l'académie françoise :

*Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.*

CETTE académie ne veut plus , dit-on , que  
ses membres passent désormais à l'académie  
françoise , parce que c'est trop de gloire aussi  
pour un simple mortel , que de réunir sur sa  
tête les titres opposés de *survant* & de *bel  
esprit* : il faudra opter , & l'on ne pourra plus  
servir à la fois les deux maîtresses jalouses &  
rivaes. Point d'accord entre l'*érudition* & les  
*graces*.

---

## CHAPITRE LXXVII.

### *Journaux.*

LES journaux sont les trompettes de la re-  
nommée , les plus menteuses & les plus impu-  
dentes : tel périodiste annonce un auteur comme  
un aigle , l'autre le traite d'oïson : le panégy-  
rique & la satire de l'écrivain paroissent le même  
jour : à qui s'en rapporter ? à soi-même ; lire

Ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

LE critique impartial & neutre n'a point encore existé; mais l'homme en état de produire ne se rabaisse point à analyser des ouvrages, il en enfante.

SE fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

LE ministere protege & soudoie les petites feuilles satyriques où les auteurs sont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie entre les membres de la république littéraire; il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

LE public oisif retient les injures & les épi-grammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux: il tâche de lui ravir cette estime précieuse, & une foule d'aboyeurs, doués d'an

esprit médiocre, & d'une rage incurable, servent le ministère au-delà de ses espérances.

DE tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'est le Mercure : il est le plus mauvais de tous ; le pédantisme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroe la dictature du Parnasse, & veut corriger tout le monde, sans pouvoir apprendre à se corriger lui-même. Les préjugés ineptes se propagent ainsi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dédié au Roi.*

ON ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même : il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des fots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célèbres se donner en spectacle.

EN fait de goût d'ailleurs, quand on n'est



pas d'accord sur-le-champ, plus on dispute  
& moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer ? il ne con-  
noît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à  
mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le  
mercure de France, & dit : *Ce n'est qu'un indi-  
vidu qui manque, & c'est une nation entière à  
consoler.* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un  
prince bienfaisant, un législateur, un héros  
protecteur de la patrie, un naturaliste de pre-  
mier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain*.

## CHAPITRE LXXVIII.

### *Le vrai Journaliste.*

**L**A critique en littérature, est la chose du  
monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine  
est imprimé, les fautes sont commises, & le  
tems qui plonge dans l'oubli les productions  
stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévoca-  
ble journaliste. On ne revient point de ses  
jugemens ; il n'écoute ni la cabale, ni les pré-

ventions; il absorbe le livre dans son gouffre ou le fait fumer sur l'abyme.

POURQUOI donc se dévouer à la haine de ses rivaux, & offenser l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre?

D'AILLEURS, l'invective est presque inséparable de la critique littéraire: on a beau choisir ses termes, on veut toujours dire que tel écrivain est un sot ou un ignorant; on verse le ridicule sur son œuvre; & delà à sa personne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme sur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réussi en voulant instruire ou amuser les autres. Le critique le plus sage a encore quelquefois le foible de la jalousie ou de l'envie. Puis, quel est l'homme assez maître de ses passions, assez impartial, assez éclairé & doué d'un tact assez subtil, pour être le juge suprême des talens & des réputations? que le tems prononce; c'est à lui seul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit consoler les auteurs, c'est de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carrière, ne s'amuse pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* sont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le sont de leurs productions; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une supériorité réelle & décidée.

*Ainsi l'on ne voit plus dans l'atelier des arts  
Que légions de rats & groupes de lézards.  
Leur souffle empoisonné flétrit les renommées,  
Le Pinde est envahi par d'insolens Pigmées.*

. . . . .  
*Ces Docteurs pointilleux dans leur triste manie,  
Le scalpel à la main, dissèquent le génie,  
Et veulent qu'abaissant son vol audacieux,  
Comme eux, il pense, écrive & qu'il rampe  
comme eux.*

M. Guyetand.



## CHAPITRE LXXIX.

*Gêne de la presse.*

**L**es ennemis des livres le font des lumieres, & par conséquent des hommes. Les entraves dont on surcharge la presse invitent à les braver : si l'on jouissoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il est des maux politiques que prévient la liberté de la presse, & c'est déjà un très-grand bienfait. La police intérieure des États a besoin d'être éclairée par des écrits désintéressés. Il n'y a que le philosophe satisfait de la seule estime de ses concitoyens, qui puisse s'élever au-dessus des nuages que forme l'intérêt personnel, & offrir les abus d'une coutume insidieuse. Enfin la liberté de la presse sera toujours la mesure de la liberté civile, & c'est une espece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome, chaque jour nous

perdons ; car chaque jour la presse est plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris , sont - ils pitoyables lorsqu'ils roulent sur l'histoire , sur la politique ou sur la morale des nations.

LAISSEZ penser & parler ; le public jugera , il saura même corriger les auteurs. Le plus sûr moyen pour épurer l'imprimerie , c'est de la rendre libre : l'obstacle irrite ; ce sont les prohibitions , les difficultés qui enfantent les brochures dont ont se plaint.

Si le despotisme pouvoit tuer la pensée dans son sanctuaire , & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos semblables , il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philosophe , & lui couper les mains , il établit l'inquisition sur les routes , peuple les frontieres de commis , répand les fatellites , ouvre toutes les caisses pour intercepter la progression infaillible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! attentat superflu au droit naturel de la société générale ,



& aux droits patriotiques d'une société particulière ! La raison de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luit sans nuages. On a beau craindre ou persécuter le génie , rien n'éteindra dans ses mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que sa bouche prononce sera répété dans toute la postérité contre l'homme injuste. Il a voulu ravir à ses semblables le plus noble de tous les droits , celui de penser , inséparable de celui d'être : il aura manifesté sa foiblesse & son extravagance , & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuissance.

O braves Anglois ! peuple généreux , étranger à notre servitude honteuse , conservez avec soin parmi vous la liberté de la presse ; elle est le gage de votre liberté. Vous représentez aujourd'hui presque seuls pour le genre-humain , vous soutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'insolence du pouvoir arbitraire , partent du noble sein de votre île fortunée. La raison humaine a trouvé chez vous un asyle d'où elle peut instruire l'univers.

QUAND les oppresseurs croiront imposer

silence à la terre, & la dévorer sans qu'elle osé gémir, leurs perfides projets seront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts seront cicatrisés des foudres sacrés de la vérité: l'opprobre les fera, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race présente & future.

O braves Anglois! vos livres ne sont pas soumis au *mandat de M. Le Camus de Néville*, & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere Monseigneur le garde des sceaux, ou Monseigneur le chancelier de France, quand il a les sceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue sur le quai de Gevres.

Nous sommes si ridicules & si petits devant vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foiblesse & de notre humiliation (1).

Au reste, cette gêne fait un tort considérable à la capitale, & l'étranger en profite. La

---

(1) Il y eut jadis un édit du Roi qui défendoit au professeur Ramus de lire ses propres ouvrages.

*graphomanie* a un côté ridicule , mais elle fait subsister diverses professions. La montagne Sainte - Genevieve est peuplée de colporteurs , de brocheurs , de relieurs , &c. qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la société. Les anciens écrivoient autant que nous , & avoient la même demangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses Hollandaises , Allemandes , Flamandes & Suisses.

---

## CHAPITRE LXXX.

### *Communautés.*

UN premier édit avoit supprimé , sous le ministère de M. Turgot , les jurandes & communautés de commerce , *ces parties honteuses* de notre gouvernement , & tout rouloit assez bien. Dix - huit mois après un second édit créa six corps de marchands , & quarante - quatre communautés d'arts & métiers.

LES entraves bisarres furent supprimées. Une

plus grande liberté est rendue au commerce ; on a réuni des professions qui ont de l'analogie entr'elles , & qui autrefois livrées à des procès interminables , fatiguoient les tribunaux de leurs débats aussi coûteux que ridicules.

LA porte de l'industrie est ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne se donne plus aux communautés ; à qui se donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre insensiblement dans ce bassin unique.

LES bouquetières , les coëffeuses de femmes , les jardiniers , les maîtres de danse , les save-tiers , les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profession* , & exempts de payer.

AVANT cet édit on poursuivoit une malheureuse femme qui , la veille de la fête d'un patron bannal , portoit des fleurs sur son éventaire : on écrasoit ses fleurs , & on lui faisoit payer une amende. On faisoit *de par le Roi & justice* , des fouliers à demi-ressemelés , & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit  
des

des papillottes sur la tête d'une femme, sans avoir la *patente* qui l'autorisoit, & friser & pommader ses cheveux. Nous sortons de l'époque de toutes ces belles institutions, & nous en avons encore plusieurs à-peu-près de cette dignité là.

---

## CHAPITRE LXXXI.

### *Agriministes.*

**L**ES belles Dames, dont la fantaisie commande ces ouvrages momentanés, susceptibles de variations infinies, ignorent sans doute que les ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, se nomment *agriministes*.

L'OUVRIER donne à la soie toutes les formes possibles; c'est de son goût & de son génie que naissent la variété des deslins, la diversité des couleurs artistement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

ON admire une jolie femme, & son habil-

lement qui fait partie de son existence : mais la vue des effets très-galans qui résultent de ses aigrettes, de ses pompons, de ses franges, le poète chansonnier ne s'est jamais avisé de célébrer un peu le fuscau, la navette & la main industrieuse du pauvre agriministe : tout est pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légèreté aérienne.

## CHAPITRE LXXXII.

### *Épingliers, Cloutiers.*

UN sauvage admire un clou, & il a raison. C'est à Paris que l'homme observateur voit combien l'art a demandé de combinaisons, d'expériences & de soins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze sols.

LES aiguilliers, épingliers regardent leur profession comme l'une des plus anciennes, puisqu'ils soutiennent qu'Hénoc en fut l'inventeur.



L'AIGUILLE est nécessaire à presque tous les métiers : pour que l'aiguille ne soit ni molle , ni cassante , pour qu'elle reçoive la perfection dont elle est susceptible , il faut plus de vingt opérations , toutes également essentielles , & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris Saint-Cloud pour patron , & les épingliers Saint-Sebastien , parce que celui-ci fut martyrisé à coups de fleches.

---

## CHAPITRE LXXXIII.

### *Voitures publiques.*

**P**OURQUOI le ministre qui avoit si sagement détruit les corvées & les communautés , qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges exclusifs* , toujours nuisibles & féconds en abus , a-t-il renoncé à ses propres principes , en établissant des messageries royales avec *privileges exclusifs* ?

Le public est mal servi ; les commis ont de la hauteur & de l'insolence ; les voitures sont incommodes , trop étroites ; on y est gêné ,

foulé, comprimé. On ne fait à qui se plaindre, de qui obtenir justice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à son gré, de faire son prix, & de choisir ses commodités ?

SUR la route de Versailles c'est encore pis ; les carrosses dits *pots-de-chambre*, sont ouverts à tous les vents : on y brûle en été, on y gele en hiver ; la poussière vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît le majestueux *carrabas*, attelé de six chevaux, qui font quatre petites lieues en six heures & demie de tems ? Il renferme dans une espèce de longue cage, sale & fétide, vingt personnes qu'on presse, qu'on étouffe indécemment ; & il est défendu à la charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer personne sur cette route.

QU'IMPORTENT de beaux chemins, si je ne puis y voyager à ma fantaisie, si je suis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos ? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux,

des commis , lorsque j'ai la volonté de me promener ?

DANS toute l'Angleterre on est voituré avec autant de promptitude que de commodité , parce qu'on choisit & qu'on loue soi-même la voiture dont on a besoin. Voulez-vous faire à Paris deux lieues dans les environs ? il faut vous rendre dans un bureau , attendre , intercéder , parler à un commis incivil , recevoir une pancarte. Le cocher de la plus misérable brouette , presque sans culottes & sans bas , à un habit bleu ( livrée royale ) ; la portière démantibulée porte trois *fleurs-de-lis* , & l'on ne donne un coup de fouet à deux rosses éti-ques , que *de par le Roi*.

ON diroit que c'est une affaire d'État , que le transport d'un particulier à une autre ville.

Vous êtes environné de loin d'ordonnances , de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent , semblent moins appartenir au public qu'au gouvernement , qui ne nous veut rien laisser faire : chevaux , cochers , postillons , voyageur & valise , tout est sous sa main. Des couvertures de toile

cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractères : *Messageries royales*; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

---

## CHAPITRE LXXXIV.

*Gluck.*

EN 1778 tout le monde étoit ou Gluckiste ou Lulliste ou Rameiste ou Picciniste, ainsi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniste ou Janséniste. J'avoue que j'étois & que je suis encore Gluckiste. Pourquoi ? c'est que l'Orphée du Danube m'entraîne, & je préfère la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une composition douce & variée; mais ce genre de beauté laisse trop à délirer du côté de l'expression.

Je n'ai jamais goûté Quinault; & selon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades; & M. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ses misérables opéra, dont le vuide

La foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine est le tyran de tous les littérateurs françois.

---

## CHAPITRE LXXXV.

### *Révolution musicale.*

**L**A politique d'Alcibiade , qui coupa la queue à son chien pour distraire les Athéniens de sa personne , est une politique renouvelée de nos jours. Nos bals , nos spectacles , nos histrions nous font dire en d'autres termes : " Ce chien „ avoit une si belle queue ! quelle fantaisie „ prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a „ dégradé le plus bel animal du monde : c'est „ un fantasque , c'est un fou „.

ALCIBIADE dans son char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise , qui n'est pas ordinaire , il sut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers , à ce qu'il me semble , s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage , d'accord ; mais auront-ils la

cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractères : *Messageries royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

---

## CHAPITRE LXXXIV.

*Gluck.*

EN 1778 tout le monde étoit ou Gluckiste ou Lulliste ou Ramiſte ou Picciniste, ainſi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniste ou Jânſéniste. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi ? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & je préfère la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée ; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinault ; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault ſont fades, & M. Marmontél a manqué de goût en s'attachant à ſes misérables opéra, dont le vuide



la foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine est le tyran de tous les littérateurs français.

---

## CHAPITRE LXXXV.

### *Révolution musicale.*

**L**A politique d'Alcibiade , qui coupa la queue à son chien pour distraire les Athéniens de sa personne , est une politique renouvelée de nos jours. Nos bals , nos spectacles , nos histrions nous font dire en d'autres termes : " Ce chien „ avoit une si belle queue ! quelle fantaisie „ prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a „ dégradé le plus bel animal du monde : c'est „ un fantasque , c'est un fou „.

ALCIBIADE dans son char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise , qui n'est pas ordinaire , il sut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers , à ce qu'il me semble , s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage , d'accord ; mais auront-ils la

force & la santé qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne se rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en soupirant, *hors de Paris point d'existence.*

ON y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les bassons : cela est un peu cher, & les autres arts coûtent infiniment moins.

L'ENNUI, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je dis avec La Bruyere : *Je ne sais comment avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému par le plaisir. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi : c'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes, que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique.

expressive & touchante; il a eu un rival dans l'Italien Piccini , harmonieux , brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puissances. C'est lui qui est terrible , touchant , rapide & vrai. Alceste ! ah quel opéra !

LE Saxon a essuyé le premier feu de nos préventions , & son rival a eu moins de peine ensuite à faire son effet.

PUISSE le génie triompher des derniers obstacles qui s'opposent à la perfection de cet art , sorti pour nous de l'enfance où nous le captivons ! La pratique de notre antique psalmodie a roidi les organes , & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuses , dont la troupe étourdissante nous fatigue. Qu'on les chasse au plutôt ; qu'on raccourcisse ces danses si longues & si mal amenées ; qu'on choisisse des poèmes où l'intérêt ne soit ni coupé , ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux , le despotique maître de ballet , le lourd orchestre cessent d'être rebelles , & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces subalternes , & les foumettre à son autorité.

J'E crois qu'ils faut renoncer totalement à Quinault : il n'y a rien de si insipide au monde que ses opéra ; il n'a ni rapidité ; ni diversité , ni chaleur. C'est une folie que de vouloir le rapetasser : tous les musiciens perdront leur tems , & hasarderont leur réputation sur ces canevas vuides qui repoussent le génie.

VOICI donc qu'à peine le buste de Rameau est-il placé dans sa niche , qu'il faut l'en déloger : La musique baillante de Lulli a disparu , & c'est ainsi que tout ait se forme en se recomposant ; car s'il s'arrête , il recule :

## CHAPITRE LXXXVI.

### *Solfier.*

**D**EPUIS que nos brillans opéra-comiques sont en vogue , on raffole de toutes les ariettes , & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues , dans les promenades , dans les sociétés. C'est un air que se donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix , ni oreilles.

LES enthousiastes du vieux plain-chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modeler sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations tout le jeu nécessaire ! Vienne la manière du grand Shakespear. . . . . Oh ! elle viendra.

---

## CHAPITRE LXXXVII.

*Filles nubiles.*

**L**E nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage ; non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot pardevant notaire. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveler à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, & comme de raison,

achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit serroit à doter les laides délaissées.

ON voit que le mariage est devenu un joug pesant , auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat , comme une situation plus douce , plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix , n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble , & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viagères. Ce renoncement volontaire a un lien constamment cheri des femmes ; ce système anti-conjugal , n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

CHEZ les Lacédémoniens , les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Lycurgue , s'il voyoit aujourd'hui nos demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée , embrasser le célibat , s'en montrer les apologistes , & vivre dans une espèce de liberté masculine ; liberté qui , chez aucun peuple de la terre , ne fut le partage de leur sexe.



QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange désordre ? Les gens aisés qui ne se marient point ou qui se marient tard , ne font presque point d'enfans : les gueux qui se marient intrépidement , & qui se marient trop tôt en font beaucoup ; de sorte que les richesses se concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; celui à qui elles feroient le plus nécessaires en a le moins.

DANS toutes les sociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles , qui ont fui les devoirs d'épouse & de mere , & qui trottent de maisons en maisons. Affranchies des peines & des plaisirs du mariage , elles ne doivent pas usurper la considération & le respect qui sont dus à la mere de famille environnée de ses rejettons , & l'on devoit les regarder comme ces vignes infertiles qui , au lieu de porter des raisins , n'ont poussé sous les rayons du soleil que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites sont ordinairement plus malicieuses , plus méchantes & plus durement avares , que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

IL faudroit affujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats qui occasione le célibat des filles, d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin que le législateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*

---

## CHAPITRE LXXXVIII.

### *La petite poste.*

**S**ON auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public : celui-là seul a pu recevoir son exécution.

CETTE poste roule du matin au soir, portant

lettres & paquets. Comme Paris est un monde, on auroit plutôt fait souvent de se transporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économisent le tems, remplacent les visites, & font qu'on ne se déplace pas pour des riens.

Les amis s'avertissent pour les jours qu'ils veulent passer ensemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ses affaires ou pour ses plaisirs, parce que ce seroit une grande imprudence d'écrire autrement, le tout étant entre les mains de la police qui veut savoir jusqu'aux choses indifférentes.

L'INCONVÉNIENT est que les anonymes qui vous écrivent des injures, sont plus à leur aise. Mais toute lettre anonyme est d'un lâche, & dès-lors méprisable. Cet abus ne sauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célèbres reçoivent une foule de lettres oiseuses : cette affluence ne peut manquer de les distraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaste corres-

pondance est un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuses à répondre à des futilités , & à tracer sur le papier des complimens stériles ou des choses extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ses intimes amis le tableau de ses véritables idées : on est obligé de dissimuler avec les autres , parce qu'ils sont toujours prêts à montrer vos lettres , à les faire circuler , & même à les imprimer. Il faut être très-circonspect avec la multitude ; car combien de gens vous tendent des pièges sous les apparences du zèle , & ne sont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent saisir , contens d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité !



## CHAPITRE LXXXIX.

*Les visites.*

**L**ES visites emportent beaucoup de tems. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné à certaines époques à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence , s'asseoir , dire quelques mots insignifiants , puis l'on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel , pour entrer dans un autre.

CEUX qui ont besoin de protection ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité, les traîne à travers les antichambres; ils souffrent, murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet, qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se

présente dans le cercle : un nom tout nud à quelque chose de honteux.

ON a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'affied, si l'on veut, sans presque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maitresse de la maison, le cede à son tour, & ainsi successivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en se faisant des mines. C'est le moment où les nouvelles circulent ; de sorte qu'un fait arrivé à huit heures du soir est fu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déjà, & il ne sera plus permis d'en parler le lendemain.

APRÈS les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit est court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abusent des circonstances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes dissimulent leur ennui, & font glisser adroitement la conversation sur le nouvel opéra ; on descend de la vergue du grand mât aux bassons de l'orchestre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les disputes sur la mué-



que & sur la marine sont éternelles ; & pour-  
quoi durent-elles si long-tems ? c'est qu'on ne  
s'entend pas.

LES parleurs de profession ont un répertoire  
tout formé, qui compose tout leur esprit. Ils  
n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a  
beaucoup de gens qui vous étonnent , mais  
pour une seule fois. J'y ai été pris moi &  
bien d'autres.

---

## CHAPITRE XC.

### *Retraits.*

O N ferme sa porte à Paris quand on veut ;  
ce qui est impossible dans les autres villes. On  
se dit à la campagne pour un mois , & vous  
pouvez être assuré que pendant un mois per-  
sonne ne viendra vous importuner. Les por-  
tières sont d'un merveilleux secours pour vous  
faire voyager , tandis que vous boudez tout  
seul dans un coin. Ils vous servent de chevaux  
de poste.

J'AI lu jadis une piece de vers intitulée : *Epi.*

*tre à mon verrou.* L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots , *épargnez mon tems* ; avec cela faisoit-il fuir les importuns ? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces visites incommodes qu'un verrou : il ne faut donc point faire un *épître à son verrou* , mais le tirer.

COMBIEN d'amitiés , combien de liaisons inutiles ! Il est un tems dans la vie où un homme raisonnable devroit savoir à quoi se fixer , éprouver ceux qu'il fréquente , & se débarrasser ainsi de mille soins que tous ces amis de nom usurpent aux véritables. La sagesse , la philosophie s'en trouveroient mieux , & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le tems. & à prévenir le regret de sa perte.

CERTAINES gens sont si fatigués d'eux-mêmes , qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre , pour assister à leur lever & à leur toilette.



## CHAPITRE XCI.

*Les affiches.*

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le soir aux trois grands spectacles : les théâtres du boulevard & de la foire en font de même. On voit sur la même ligne, *Athalie* & *Jeannot* chez le dégraisseur ; *Castor & Pollux*, & la danse du petit diable ; il y a de quoi satisfaire tous les goûts : or, en fait de plaisirs, je soutiens que personne n'a tort, pourvu que les pieces ne soient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres qui lisent les affiches sans aller au spectacle, & qui se consolent de n'y point aller en sachant quelle piece fera représentée ? Ils l'empruntent, la lisent en se couchant, & rêvent l'avoir vu jouer.

ON ne peut rien afficher sans l'attache du lieutenant de police ; & si vous avez perdu un

chien ou un bracelet, il faut aller demander la signature du magistrat.

IL est vrai qu'elle est toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs seings pour favoriser la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

IL n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris sans *permission*; les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne sauroit durer long-tems dans un gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les soumettra sans doute à la revision d'un censeur royal, & à l'approbation de Monseigneur le chancelier ou de Monseigneur le garde des sceaux; car un épouseur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque pressés qu'ils soient. C'est une témérité scandaleuse & attentatoire à l'*autorité*,

IL faut que l'afficheur ait sa médaille de cuivre sur l'estomac, pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théâtre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes

afficheurs crient & vendent les sentences des criminels, & se réjouissent des exécutions, qui leur font gagner quelque argent, ainsi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches sont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue seroient obstruées par un espece de carton, grossier résultat du sacré & du profane mêlés ensemble, comme des annonces de charlatans, des arrêts de la cour, des arrêts du conseil qui les cassent, des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchérisseur, bref, de tous ces papiers que le public a sous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne servent qu'à déguiser la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoise; mais il ne s'embarrasse ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la cour qui ont six pieds de haut sur trois de large, & le caractère en est menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

On regarde l'affiche avec étonnement , personne ne la lit. Il s'agit d'un procès obscur entre deux particuliers qui se sont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un peu de muraille : cette prose gothique coûte quelquefois soixante mille francs.

LES noms des notaires , des procureurs , des huissiers - piseurs , &c. sont imprimés en gros caractères au coin de toutes les rues , & ces Messieurs n'en font pas pour cela plus célèbres. Au défaut de renommée , ils empochent l'argent ; un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

---

## C H A P I T R E X C I I .

### *Les petites affiches.*

**L**ES petites affiches rendent de grands services aux selliers , aux bijoutiers , aux marchandes de modes , aux jeunes seigneurs qui brocantent des chevaux , des tableaux , des diamans. On y annonce les *ventes après décès* ; & avec de l'argent , on peut meubler une maison



de la cave au grenier en moins de vingt-quatre heures : les choses invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes-de-chambre à placer, les effets perdus ou volés, la paille, le foin & l'avoine, M. l'abbé Aubert veut avoir absolument un avis sur les productions littéraires & dramatiques. Jusqu'où la fureur de juger ne cherche-t-elle pas à se placer ? que de Perrins-Dandins littéraires !

## CHAPITRE XCIII.

### *Le journal de Paris.*

A L'INSTAR de la feuille de Londres, intitulée la *Poste du soir*, est venu le journal de Paris qui paroît tous les matins. Cette feuille feroit extrêmement piquante & curieuse, si... mais parlez un peu de l'aventure du cousin, du neveu, de la tante, de la belle-sœur, de la femme-de-chambre, de Madame\*\*\*, & vous verrez tout en rumeur à la police, comme si le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juste censure des mœurs , en exposant quelquefois les extravagances des particuliers , & peut-être retiendrait-elle par la crainte du ridicule , & feroit-elle plus de bien que tous les sermons.

LE *journal de Paris* soutient le *journal des sçavans* , qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impression ; c'est un enfant en train de faire fortune , qui nourrit son vieux pere. Les journaux sont classés rigoureusement ; & comme on les assujettit à des pensions , on conserve leurs privileges , quelqu'ennuyeux & fots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions , ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans , les bons journaux domineroient , & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même somme d'argent , & le commerce de l'encre , du papier & des caracteres , iroit trois fois plus vite : tout cela nourrirait le pays latin ou sont les imprimeurs , les brocheurs , les re-

Œurs, les colporteurs, &c., &c. qui commencent à crier famine.

LE gouvernement pensionne plusieurs écrivains, mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse ; il assujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satyrique où il est déchiré à belles dents : ainsi *il boit & mange son jugement & sa condamnation*, ce qui est assez plaisant.

ON trouve sur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu ! s'écrie-t-on, M. un tel est mort ; le voilà enterré ! Vite, allons à l'ambigu-comique ; on y donne les Quatre fils Aymon.*



## CHAPITRE XCIV.

*Tableaux , dessins & estampes , &c.*

**L**A manie coûteuse & folle des tableaux & des dessins , que l'on achete à des prix foux , est bien inconcevable. Il n'y a point de luxe , après celui des diamans & des porcelaines , plus petit & plus déraisonnable ; non qu'un tableau ne vaille son prix , mais parce qu'il est bisarre , ridicule , indécent de couvrir d'or des peintures dont l'utilité & la jouissance sont également bornées.

QUE des princes forment des cabinets , ils se doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete , ces dépenses énormes l'empêcheront , à coup sûr , d'être un bon parent , un bon ami , un obligeant citoyen : il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il possédera , plus il voudra encore posséder : sa maison , sa famille , tout ce qui l'environne , se sentira

des prodigieux sacrifices qu'il offrira sans cesse à une manie dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

LES méprises étant faciles, & les erreurs ordinaires, nouvelle source de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la possession empêche la paisible jouissance.

JE n'ai jamais pu concevoir comment on ne se contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé hésite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un seul, comment se ruine-t-on pour un tableau unique ?

TEL homme a vendu ses maisons & ses terres pour faire une collection d'estampes renfermées dans des porte-feuilles invisibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il se traîne encore aux ventes ; crie à l'huisfier, d'une voix éteinte, *un fol*, dit tout haut qu'il est un fou, emporte l'objet, & il lui faut de fortes

lunettes pour contempler son acquisition. A sa mort tout cela sera dispersé en différentes mains, & l'œuvre tant poursuivie ne sera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne distingue plus rien, sera préféré, parce qu'il est original, à un tableau moderne & intéressant, dont la couleur est fraîche & agréable. Quel est donc le défaut de ce dernier ? Le peintre est vivant.

IL faut que les particuliers laissent aux princes ou aux grands, dont l'opulence est excessive, le privilege de mettre de grosses sommes en tableaux & en statues. C'est une folie de consumer son patrimoine en curiosités ; c'est un vice d'oublier ses parens & ses amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts sont faits pour figurer dans des salons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'est qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculisé sur notre scène cette folie ruineuse : elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.



---

CHAPITRE XCV.*Encan.*

Nos seigneurs, sous le nom de *curieux*, sont des brocanteurs magnifiques, qui achètent sans besoin, sans passion, & seulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, estampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui sont bientôt des magasins : on les croiroit passionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vases, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils semblent tenir, & dont ils se montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achètent que pour les artistes : ils en sont les tyrans.

AU reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le fallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : là les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une salle à manger.

PHILIPPE, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de son alteffe, habile à mouvoir l'Europe, ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de son nom) successivement chassé de tous les cabinets, se trouve actuellement exposé dans un passage public des Tuileries, sollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un asyle. On le regarde,

garde, on lit le nom auguste, on fourit, & personne ne veut en donner trente-six livres, ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

---

## CHAPITRE XCVI.

*Où est Démocrite ?*

**L**A comédie n'est plus sur le théâtre, mais dans le monde. Pour un observateur désintéressé, il y a de quoi rire comme Démocrite, & au fond, rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'abbé qui parle de ses indigestions, vous entendez les gémissemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la suffisance de l'auteur : vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer jusqu'à ses énormes boucles de soulier ; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la satire est satyrique, & les tons & les prétentions forment des scènes extrêmement variées.

QU'EST-IL besoin , après cela , d'aller entendre nos froides comédies modernes ?

VOYEZ ensuite le ridicule inconcevable , & les prétentions respectives des hommes , leurs débats éternels , la montre de leurs privilèges , & riez encore plus fort ?

LES secrétaires du Roi ne savent quel rang occuper : ils s'élèvent , ils s'abaissent. Leur contenance est mal assurée. Ils posent des lignes de démarcation ; mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépinière de la future noblesse ! Leur scrupule dans un tems , leur excessive indulgence dans un autre , tout place , sous un jour comique , les tableaux des différens états qui luttent ensemble à Paris , armés les uns contre les autres , & se prévalant tour-à-tour des petits avantages qu'ils obtiennent , pour les perdre le lendemain.

CAR pendant cette guerre , le gouvernement en paroissant vouloir les accorder , les pompe & les dessèche , pour les retenir tous sous sa main , & les faire mouvoir à sa volonté.

Qui pourroit s'empêcher de rire ? La société est une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentimens : la sottise y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

---

## CHAPITRE XCVII.

### *Censeurs publics.*

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédans ; mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans son tonneau ( l'indépendance toutefois supprimée ). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices : Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athènes.

Du moins des censeurs du scandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs, répriment-elles les extravagances du luxe qui ruine les fortunes médio-

crés, empêchent-elles les banqueroutes, arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des censeurs pour les livres : ces censeurs proscrivent tout ce qui pèche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des censeurs qui demanderoient compte à cette foule de désœuvrés, de l'emploi de leur tems, qui iroient au-devant des grands scandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne favons que punir : un acte public de dépravation est-il donc moins dangereux qu'une phrase imprimée ?

*S'AMUSER*, terme à Paris synonyme à celui de se *ruiner*. Nos danseuses sont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui sortent de l'adolescence. On n'oppose aucune barrière à ces désordres qui sont la perte des familles : la police attend que le mal soit fait, & ne songe pas à l'anéantir dans son origine. D'un côté, de dangereuses Circés ; de l'autre, des intrigans audacieux, corrompent tous les ordres de la société. N'est-il pas déplorable que le mot de



Moliere, n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu, soit devenu un axiome réduit en pratique.

EN 1661, il s'éleva en France une espece de compagnie qui, éprise d'un zele ardent pour le rétablissement des bonnes mœurs, se mit à censurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne punissent pas. Ils faisoient des perquisitions secretes sur les mœurs & les personnes, en établissoient le rapport dans leurs assemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils exposoient au public les délits & la honte des coupables.

CES redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnie des œuvres-fortes*; mais comme ils n'avoient pas ménagé des personnes puissantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV se courrouça, & ordonna qu'on eût à sévir contre tous les membres de la compagnie. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale, & les *œuvres-fortes* qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

DE grands noms appartenoient à cette es-  
pece de ligue offensive, contre le vice & les  
mauvaises mœurs; mais l'on fit entendre à  
Louis XIV (ombrageux à l'excès sur tout ce  
qui avoit un caractère d'union), que ces écri-  
vains courageux & véhémens étoient un reste  
de la ligue de la fronde; il le crut sans exa-  
men, & menaça de les envoyer tous en Canada.

OR, comme l'a dit quelqu'un, *on n'est guere  
tenté de répondre à ceux qui exilent*: la com-  
pagnie se tut, & ne censura plus personne. Ce-  
pendant quelques membres échappés se crurent  
loin de la capitale, & au sein de la Bour-  
gogne, plus à portée de reprendre leur hardi  
projet. L'autorité les poursuivit encore, & la  
chambre du conseil de la ville de Dijon lança  
contre leur assemblée un arrêt de proscription,  
& les menaça des peines les plus graves. Ces  
auteurs des *œuvres-fortes* abandonnerent alors  
leur vocation, & se turent pour jamais. . . . .  
Je les regrette.

EN 1742, on vit à Paris un hardi mendiant  
qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans  
les idées & dans l'expression. Il demandoit pu-

bliquement l'aumône en apostrophant ceux qui passaient, & faisant de vives sorties sur les différens états, dont il dévoiloit les ruses & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne: il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches *des insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un fermier-général avec son habitement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table, disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

CE mendiant auroit dû favoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On souffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin; mais tout frémit & se soulève à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui ressemble: ce caractère-là n'existe pas même à Paris, parce qu'il est le plus diamétralement opposé

à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger , nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes , des satyres vives , des bourrades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux , de mépriser tout ce qui est mauvais , de faire tonner la vérité , & d'épouvanter ses ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans , on le nommera un *fanatique* , une *bête féroce* , un *chien enragé* , tandis que les flatteurs , les adulateurs , les menteurs feront les hommes polis , les hommes *comme il faut*.

---

## CHAPITRE XCVIII.

### *La Saint-Louis.*

**L**E jour de la Saint-Louis , on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts , parce qu'il n'y entre que ce

jour-là. S'il en avoit la possession toute l'année, il ne songeroit pas à mal-faire. Il court aussi à Versailles, parce que le château lui est ouvert : il est stupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

CE jour est la fête des arts. Les académies ouvrent leurs salles. On donne des prix au poète, à l'orateur, au peintre, au sculpteur, à l'architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de Saint-Louis, qui sont des *tours de force* oratoires, & des chef-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de soixante mille en France, remplis des mensonges les plus impertinens.

LE salon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'assemblée des quaranté immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se font avisées depuis quinze ans de venir en foule à cette assemblée, ce qu'elles n'osoient auparavant. Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local est étroit ; tant mieux. Les académiciens

qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde ; *on ne sauroit entrer à l'académie : plus on se plaint, plus ils jouissent.* On lit des vers, on lit de la prose ; les juges sont jugés à leur tour, & le public se maintient dans l'ancienne & incontestable prérogative de décider en dernier ressort sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abymoît ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains, ni d'auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une Saint-Barthelemy des philosophes, il pourroit avec avantage saisir ce jour académique. Dieu ! le sang opposé des poètes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots, & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens ; l'auteur épique tombant sur le chansonnier ; le versificateur mourant, pardonnant au prosateur ; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit *je suis innocent* ; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule.



quel chapitre pour l'histoire ! quelle épouvantable époque !.... Mais je m'aperçois que ce tableau ( quoique chimérique ) fait frémir le prêtre , le financier , le courtisan , ces amis des lettres & de la philosophie. Épargnons-leur des images qui offensent leur profonde sensibilité , & qui les éloigneroient peut-être à jamais des séances académiques , où je ne cesserai pas d'assister , malgré le noir rêve de mon imagination.

ON donne le soir au peuple dans le jardin des Tuileries , à l'entrée de la nuit , un grand charivari , qu'on appelle concert. C'est toujours l'ancienne musique qu'on exécute ; on fait bien , car personne n'écoute. C'est un des plus singuliers tableaux & des plus animés , que celui que présente tout ce peuple immense rassemblé , sur tout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus , ce qui varie le spectacle , & le rend vivant , pittoresque , curieux. J'avoue que c'est le seul jour de l'année où j'aime beaucoup les Tuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cents mille âmes. Je sors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin si bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Josaphat , mais où personne n'attend son jugement.

## CHAPITRE XCIX.

*Portes cochères.*

**L**ES gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies du fumier devant leurs portes cochères & aux environs, pour que le bruit des carrosses les incommode moins. Ce privilege abusif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuses, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuse, on expose la vie de trente fantassins, dont la cavalerie se moque, il est vrai; mais qui ne doivent pas expirer sous les roues silencieuses d'un carrosse, parce que M. le Marquis a eu un accès de fièvre ou une indigestion.

SOCRATE alloit à pied, Horace alloit à pied;

(*ibam forte via sacra, sicut meus est mos*) ; Jean-Jacques Rousseau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline angloise, & une porte cochere, à la bonne heure ; qu'il éclabousse les passans, eh bien ! l'on s'essuie ; mais qu'il ne nous écrase pas, parce que ce n'est point un crime digne de la roue, que de savoir se servir de ses jambes, ou de rêver un peu dans son chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste, & qui coupent la rue rapidement & transversalement, de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril, ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passans, & à siffler d'une certaine manière, ce qui seroit un signal conservateur ? Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raisonner le marteau.

Il est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée.

Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle seroit proscrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cochères obscures, embarrassées par des équipages, où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon & dans l'essieu. Eh bien ! l'on préfère ce passage étroit à cette voie roturière qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point visiter ceux qui sont logés ainsi.

LES portes cochères sont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huissiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une saisie , l'exécution n'a lieu que sur les misérables effets qui garnissent la loge. L'huissier pénètre l'allée jusqu'au septième étage , & il ne franchit jamais le seuil de la porte cochère. Voilà de singuliers usages , & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore , après cela , de la défaveur des allées bourgeoises !



## CHAPITRE C.

*Le Suisse de la rue aux Ours.*

O N brûle tous les ans , le 3 Juillet , l'effigie de ce Suisse ivre , qui donna , dit-on , un coup de fabre à une statue de la Vierge - Marie , ce qui en fit couler du sang , ajoute la même histoire. Rien n'est plus ridicule ; mais cet usage déjà ancien ne s'en observe pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suisse ; mais les Suisses se fâchèrent , il fallut l'habiller d'une fouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle , d'après ce bûcher qui se renouvelle chaque année ? Tout le monde rit en voyant ce colosse d'osier , qu'un homme porte sur ses épaules , & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce ; & dès qu'on met la tête à la fenêtre , ce colosse se trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes , une longue perruque à

bourse, un poignard de bois, teint en rouge, dans sa *dextre*; & les foubrefauts qu'on imprime au mannequin sont tout-à-fait plaisans, si l'on considère que c'est un sacrilège que l'on fait danser ainsi.

LES usages les plus constans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple: c'est le plus souvent un spectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majestueuses cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainsi l'on se sert encore de la Sainte - Ampoule pour oindre nos Rois. Personne, dans l'assemblée, ne croit assurément qu'elle soit descendue du ciel au bec d'une colombe. Personne ne croit à la guérison miraculeuse des écrouelles, par l'imposition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on se servira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux sans les guérir.

QUE de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous aux assertions les plus fausses! Rien de plus trompeur que les cérémonies



monies publiques, lorsqu'on ne rapproche pas de l'esprit de leur institution l'esprit qui regne quelques siècles après.

ON promenera donc encore *le Suisse de la rue aux Ours*, pour le plaisir & la récréation des petits Savoyards que cela amuse beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & dansant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le soir les fusées & les pétards qui doivent crever avec explosion dans les flammes du bûcher.

AUTREFOIS ce même peuple a vu brûler le Suisse iconoclaste en réalité, & s'en est réjoui de même. Cette jurisprudence de nos aïeux est un peu changée & adoucie, ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ? . . . Je n'en fais rien.



## CHAPITRE CL.

*Savoyards.*

*..... Ces honnêtes enfans ,  
Qui de Savoie arrivent tous les ans ,  
Et dont la main légèrement essuie  
Ces longs canaux , engorgés par la suie.*

VOLT.

**I**LS font ramonneurs & commissionnaires , & forment dans Paris une espece de confédération qui a ses loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes ; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice d'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès & le pendirent.

ILS épargnent sur le simple nécessaire , pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons , tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

ILs parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir , le visage barbouillé de suie , les dents blanches , l'air naïf & gai : leur cri est long , plaintif & lugubre

LA rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage de cheminées* : les régisseurs ont classé ces petits Savoyards , & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches , tous ces visages basannés & noircis qui étoient aux fenêtres en attendant de l'ouvrage.

L'ÉTABLISSEMENT de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui , & l'on dit que leur fidélité , si long-tems éprouvée , commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

IL est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans , les yeux bandés & la tête couverte d'un sac , monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite , & haute de cinquante pieds ; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté , au risque de se rompre le cou , pour peu que la

vétusté du plâtre forme un vuide sous son frère point d'appui ; & la bouche remplie de suie , étouffant presque , les paupieres chargées , vous demander *cinq sols* , pour prix de son danger & de ses peines. C'est ainsi que se ramonnent toutes les cheminées de Paris , & des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux , que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes & barbares entrepreneurs se ruiner de fond en comble , ainsi que tous ceux qui ont sollicité des *privileges exclusifs* !

Ces Allobroges de tout sexe & de tout âge , ne se bornent pas à être commissionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras , & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout trésor. Ceux-ci promènent la lanterne magique sur leurs dos , & l'annoncent le soir au moyen d'une orgue nocturne , dont les sons deviennent plus agréables & plus touchans , parmi le silence & les ténèbres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité , sous le masque de la laideur , vous montrent des enfans , & dans leur hotte , & pendus à leurs mamelles , & sous leur bras , sans compter ceux qu'elles chaf-

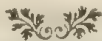
fent devant elles , le tout pour attirer les aumônés : dégoûtantes , maigres , noires , & paroissant âgées , elles sont toujours grosses , & à pleine ceinture.

LES vielleuses des boulevards portent sur une gorge fouillée un large cordon bleu qui quelquefois a servi à une majesté. Ce cordon déchu leur sert de bandoulière. Ainsi les marques de dignité périssent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà sur les boulevards , où une foule de travailleurs , comme l'a dit un poète :

*Vient de cette belle route à grands coups de  
massue ,  
En cailloux incrustés , parqueter l'étendue.*

Jettons un coup - d'œil sur les treteaux qui attirent la foule , parce qu'on n'y paie que trente sols.



vous accueillez la sottise & repoussez le talent !  
Eh ! pourquoi exigez - vous qu'il fasse sa piece  
ridicule & détestable , au lieu de la faire rai-  
sonnable & riante ?

ON ne croira pas un jour que de telles ab-  
surdités aient pu avoir lieu , ni que l'on ait  
autorisé la bouffonnerie grossiere , & proscrit  
toute intention comique. Qu'importe le local ?  
Les pieces dans tous les siecles n'ont - elles pas  
formé les spectateurs ?

ENFIN , ces petits spectacles sont des lieux  
de prostitution précoce , & l'on voit chez ces  
farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dé-  
vergondées. Tandis que tous les théâtres décens  
sont fermés à neuf heures , ces théâtres im-  
modestes sont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchaîner nos passions est de  
les abandonner à elles - mêmes , nous touchons  
aux loix de Lycurgue.





## CHAPITRE CIII.

*Enfans devant leur pere.*

**R**IEN n'étonne plus un étranger que la maniere leste & peu respectueuse avec laquelle un fils parle ici à son pere. Il le plaïsante, le raille, se permet des propos indécens sur l'âge de l'auteur de ses jours, & le pere a la molle complaisance d'en rire le premier: la grand'mere applaudit aux prétendues gentilleses de son petit-fils.

ON ne sauroit distinguer le pere de famille dans son propre logis: on le cherche; il est dans un coin, causant avec le plus humble & le plus modeste de la société. S'il ouvre la bouche, son gendre le contredit, ses enfans lui disent qu'il radote, & le bonhomme qui auroit envie quelquefois de se fâcher, ne l'ose pas devant sa femme: elle semble approuver les impertinences de ses enfans,

UN pere appelle son fils *Monsieur*, ne le tu-

toie point ; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce singulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a été aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent presque maitresses. La source de tout le mal, si l'on y prend garde, est donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie, qu'il perde son épouse, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, poursuivront leur pere en justice, le réduiront à la mendicité : les loix consacreront les indignes poursuites des enfans, & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuler à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme, dédaigné par ses filles, bafoué par son fils, défobéi par ses domestiques : nul dans sa maison, il est un modele de patience stoïque ou d'insensibilité.

## CHAPITRE CIV.

*Égoïsme des corps.*

**L**ES corps sont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'isoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne sent que l'injustice faite à un de ses individus, & regarde comme étrangère à ses intérêts, l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

Le militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états ; & l'orgueil, non moins que l'intérêt, a divisé des professions qui se touchent, qui ont entr'elles les plus grands rapports ; de sorte que le procureur & l'huissier se regardent comme de deux classes différentes. Le notaire & le greffier s'estiment réciproquement l'un au-dessus de l'autre.

JE ne fais même si le vinaigrier visite le marchand de vin , & si le papetier n'attend pas que le libraire fasse les premiers pas. Avoir une occupation différente de son voisin , est un titre pour se moquer de lui : personne ne songe que ces différens travaux sont liés ensemble , & portent à la masse des connoissances un trait de lumière : la science est une , & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

---

## C H A P I T R E    C V .

*Luxe , bourreau des riches.*

**L'**ON juge des objets , non sur leur bonté réelle , mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la nature , & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoissable. De-là , le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits , mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante , des bisarreries somptueuses n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ;

les modes, les parures, les usages, l'idiôme, sans raison & à tout moment. Les hommes opulens sont bientôt réduits au malheur de ne plus rien sentir. Leurs ameublemens sont une décoration changeante, leurs habillemens une servitude journalière, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le besoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS assis ces jours derniers à la table d'un homme opulent ; il soupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous n'êtes point malade ? vous n'avez à craindre ni le présent, ni l'avenir. Votre femme, vos enfans sont en bonne santé ; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me présenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur : & moi aussi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver est invisible : je ne pus en faveur davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'est peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenses : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement

coûteuses, qu'il n'y a point de fortune, pour ainsi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais siècle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consomme ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin; & pour se soutenir dans un état forcé, on a recours à des ressources qui devoient rendre les richesses odieuses.

QUOI! ne sauroit-on manger & faire bonne chère, sans avoir un service coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en poussière? Faut-il que la vaisselle soit de l'orfèvre à la mode, & qu'on refonde tous les ans son argenterie? Faut-il un maître-d'hôtel tout gallonné, pour tenir une serviette derrière votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des desserts auxquels on ne touche presque pas? Faut-il plusieurs laquais pour être plus maître servi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller souper en ville deux fois la semaine?

QUELLE est cette extravagance de l'imagination? Elle n'est que puérile, & c'est cepen-



dant pour ces miseres-là, que se commettent toutes les bassesses qui avilissent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laissent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient sa table, rassemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de favoriser. Il fut obligé de s'empoisonner ; car en revifant ses comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

## CHAPITRE CVI.

### *De la langue du monde.*

**L**A langue du monde est la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y sont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & superflu.

LES indifférens s'épuisent tellement en pro-

testations , en assurances de services , que l'amî se trouve réduit à ne dire qu'un mot , pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde polit plus qu'il n'instruit. Il ne faut point être dans son tourbillon , pour bien le connoître & sur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être spectateur ? placez-vous à une certaine distance. C'est ainsi que pour bien voir la marche d'un régiment , il ne faut point porter le fusil , mais être sur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux classes d'hommes. Les uns songent à leurs affaires , & les autres à leurs plaisirs : les uns se tuent à travailler , les autres à jouir.

LES gens du monde , quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir de l'esprit , témoignent hautement que c'est par leur propre choix qu'ils n'en ont point.



## CHAPITRE CVII.

*Ton du monde.*

**L**A société à Paris a ses loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables, mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts, destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pousse son avis trop loin, & d'autant plus à tort, que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguier l'opinion de son voisin, parce qu'on est rempli de son idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche, & qu'il fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie, il est bon d'instituer ces regles fines & fixes qui, comme des entraves salutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AÏNSI l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard sont asservis à des usages que l'on doit respecter, & ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble, au lieu de le détruire.

ON a fort bien dit que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sieges, danser comme un philosophe, & blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume & des coutumes, & c'est cette affabilité qui constitue par-tout & même à Paris la vraie politesse.

MAIS on s'imagine en même tems que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux, l'esprit rien que d'ingénieux, les raisonnemens rien que de captieux. Sous un certain masque de bienfaisance, on justifie en d'autres termes l'art de ramper & de

s'enrichir bassement : on donne à plusieurs sortes d'avilissemens des noms pompeux : on appelleroit volontiers servir l'État, la servitude auprès des grands ; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan, est le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il est une fourberie nécessaire, qu'un honnête-homme n'est bon à rien, que la probité est une nuance de bêtise, & que dans un siècle corrompu, il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre. .... mais je ne dois pas tout dire.

## CHAPITRE CVIII.

### *Ton du grand monde.*

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caractères outrés. Les ridicules y sont adoucis, & les préjugés ( quoique subsistans ) semblent se dissiper pour tout le tems que l'on est ensemble.

UNE noble familiarité y déguise avec adresse l'amour-propre; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres: il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On distingue les professions, mais elles sont fondues & ne se montrent point opposées.

C'EST-LA que la société est par excellence un véritable concert. Les instrumens sont d'accord, les dissonances y sont excessivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas: les épanchemens de cœur y sont étrangers; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits services qui rapprochent la manière de voir & de sentir, & qui mettent les hommes à l'unisson; avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, & où l'orgueil est terrible dès qu'il n'est plus voilé.

CE sont les idées qui soutiennent l'esprit; & pour avoir des idées, il faut avoir assemblé



plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands objets, sur le ton de l'agrément & de la légèreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur esprit par le commerce d'hommes éclairés, réunissent en elles les avantages des deux sexes, & valent mieux à la lettre que les hommes célèbres dont elles ont emprunté une partie des connoissances qui les distinguent. Ce n'est point un savoir pédantesque, capable de décréditer toute connoissance; c'est une manière propre d'oser penser & parler juste, fondée surtout sur l'étude des hommes.

MOLIERE qui, dans ses *Femmes savantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le desir de s'instruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoissances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raison des graces du sentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'esprit, en ont plus que les hommes les plus spirituels; mais ces femmes-là ne se rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner au premier coup - d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du savoir vivre ne vous apprendront pas ; le sot même par l'habitude a beaucoup d'avantages sur l'homme d'esprit. Celui - ci paroîtra décontenancé, lorsque l'autre fera sûr de son geste, de son accent, de ses expressions ; il saisira avec justesse & précision tout ce qui forme le commerce de la société.

LORSQUE M. de Voltaire est venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matieres, ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le silence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord ; il montoit trop haut ou descendoit trop bas ; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaison de paroître ingénieux à chaque phrase ; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde se

mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance : ils se dérobent derrière leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit, tant les formes, les manières, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

---

## CHAPITRE CIX.

### *Civilité.*

C E n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses ; & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

ON ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*, on ne vous presse plus de *boire*, on ne tourmente plus ses convives, pour leur prouver *qu'on fait recevoir son monde*, on ne vous prie plus de *chanter* ; on a renoncé à ces usages fots & ridicules, si

familiers à nos ancêtres, malheureux profélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

LA table étoit pour eux une arene, où les assiettes renvoyées faisoient sans cesse le tour, jusqu'à ce que venant à se rencontrer dans un choc impétueux, elles se brisoient sous les mains civiles qui s'efforçoient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos; on se battoit avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédantesque, & les experts en cérémonies applaudissoient à ces puérils combats.

LES Demoiselles, droites, silencieuses, immobiles, corsées, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchoient à rien sur leurs assiettes; & plus on les pressoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modestie, en ne mangeant pas.

Au dessert elles étoient obligées de chanter, & le grand embarras étoit de pouvoir chanter sans pleurer, & de répondre aux louanges qui

pleuvoient, sans regarder ceux qui les leur adieffoient.

AUJOURD'HUI les Demoiselles mangent, & ne chantent plus, jouissent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & sourient seulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui sied à leur âge, & qui rehausse l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si cheres à nos aïeux. Fondée sur le bon sens, elle n'embarrasse point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonstances, se plie sans effort à tous les caracteres, ne s'appesantit sur rien, dissimule ce qu'il faut dissimuler, met à son aise autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle suit, non des regles absurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raisonnée.

CETTE civilité peut même aujourd'hui se passer d'expérience, parce qu'on n'offense presque jamais lorsqu'on ne veut pas offenser, & sur-tout lorsqu'on ne montre ni orgueil suffisant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices

ne sont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne se montrent que rarement dans la société.

---

## C H A P I T R E   C X .

### *Légères observations.*

**L**ES Parisiens sont fort sujets à grasseyer. Il y a plus, ils ne s'aperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne sont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquièrent au plus vite pour mieux plaire.

UN Parisien a une peine infinie à mouiller deux *ll*, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Versailles*.

<sup>f</sup> LES Parisiennes sont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles sont au désespoir quand elles commencent à grossir, & boivent du vinaigre pour se conserver la taille.

ON criaillie dans les sociétés de province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la duchesse jusqu'à la ven-



deuse de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiselles que Madame , tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

ON donne le nom de Demoiselles à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les Demoiselles commencent à aller dans le monde sans leur mere.

L'ART & le goût paroissent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

LES hommes à Paris commencent à se faner à quarante ans.

TOUT se prend à crédit, sans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'exposer à quelques pertes , que de ne pas vuider son magasin ; il vend un peu plus cher , & passe en compte tout ce qu'il a perdu.

ON n'est point humilié à Paris par un *Monsieur l'intendant*, par son subdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monsieur le président, Monsieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y sont égaux.

QUATRE hommes sont toujours en fimarre ; mais on ne les rencontre nulle part ; le chancelier , le premier président , le lieutenant civil & criminel.

[QUAND on se rencontre face à face avec un prince du sang , on le regarde fixement sans le saluer , & on lui fait place par politesse : c'est un plus grand seigneur que les seigneurs ordinaires ; voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours ; les gens à talens qui abondent ne sont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on passe à un autre heureux qui met à profit l'éclair de cet enthousiasme.

QUICONQUE a un *Suisse* , refuse le paiement à qui bon lui semble : on publie avec ostentation que l'on est ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni l'aiguille à coudre , ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet , ou brodent au tambour.

LES jolies femmes s'affoient à quelques personnes laides , afin qu'elles leur servent d'ombre.

LES meubles sont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépense : tous les six ans on change son ameublement , pour se procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits soient superbes , que tous les appartemens soient boisés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

ON foule des tapis de trente mille livres , dont l'usage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

ON ne voit plus de poutres dans les maisons ; ce seroit une indécence affreuse. Tous les appartemens sont percés , pour le conduit des sonnettes ; c'est une science à part : telle femme sonne quand son mouchoir est tombé , afin qu'on le ramasse.

UN fallon n'est pas habitable , s'il n'a seize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois sont mieux logés que n'étoient les monarques il

y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

LE laquais d'un seigneur porte la montre d'or ciselée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

JE crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huissiers-priseurs, qui savent le nom de cette foule immense de superfluités, est une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

LES femmes ne se mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne soient femmes d'artisan.

LE ton du siècle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui soit un homme cérémonieux.

DE toutes les coutumes antiques & triviales, celle de saluer lorsqu'on éternue, est la seule qui subsiste encore de nos jours.

ON ose presque se vanter d'avoir un bon estomac, ce qu'on n'auroit pas osé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au dessert, & restent jusqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il est plus court; & ce n'est plus à table que l'on discourt en liberté, ni que l'on fait des contes amufans.

JE ne conseille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maison. Là, on ne boit qu'à la discrétion des domestiques. A votre modeste commandement, ils feront une pirouette sur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la sècheresse du gosier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards supplians que vos demandes. Vous sentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui seront sur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une forte d'exclusion aux personnes qui n'ont pas de domestiques : c'est ainsi que les riches préservent leur table d'une trop grande affluence.

LA plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entremets.

L'AIR de cour est d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

LES hommes portent maintenant un très-gros diamant au cou, & n'en ont plus à leur montre.

IL n'y a qu'un homme absolument délaissé, qui doit passer tout l'été à Paris.

IL n'y a plus d'homme rustique, mais le fat est encore commun.

LES femmes du rang le plus distingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même tems l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent sur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut se venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font semblant d'ignorer le bruit qui court.

LE ton des femmes de qualité est devenu  
extrêmement



extrêmement fier, tandis que le ton des feigneurs est honnête:

UN ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris, que quand la province & l'étranger ont décidé son mérite:

IL n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent, & les jeunes gens ont un air pâle & livide qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de manière qu'il ne reste rien: la chymie est la science que l'on étudie le plus.

LES grands, en général, ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même: ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

IL est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand: il obtient sur-le-champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

ON appelloit autrefois les évêques *révérends*,

*révérendissimes* ; aujourd'hui on les appelle *Monseigneur* , & personne ne leur refuse ce titre , quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux que de voir deux évêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

LES princesses , les duchesses font d'un caractère plus uni , plus rond que les marquises , les comtesses & autres femmes de qualité , en général assez impertinentes.

C'EST en province que l'on affecte de prendre les manières & le ton de Paris ; mais celui-ci est aisé , facile , sans gêne , & celui qu'on affecte ailleurs est lourd , pesant , uniforme.

CLÉON appelle Damis son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures ; ainsi quelqu'un disoit : j'ai fait cette année trois cents soixante-quatre amis ; il étoit au trente - un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquiètent de Paris , autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe ,

& ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein,  
& à ce qui se fait à Versailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusemens, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province est un titre qui fait rire ; & tel versificateur qui ne fréquente que les cafés, hauffera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroitra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

PARIS veut être le centre unique des arts, des idées, des sentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'est plus permis qu'aux fots auteurs d'imprimer en France.



## CHAPITRE CXI.

*Sibarytes.*

**J**E te vois jeune Sibaryte ! je te vois sur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légère réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs : les travaux de tes esclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas , son dard sera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

La plupart des opulens Parisiens , enfoncés dans leur salon , & se mirant dans leurs glaces , ne communiquent pas avec le firmament , ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le soleil

sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

---

## CHAPITRE CXII.

*Du style.*

UNE dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfere le sien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

EN quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive & nette; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroissent les plus expressifs; mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point, par celui qui a mis

en avant sa maniere & son expression, trouvé du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit : ainsi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'auteur ; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain ; il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y substitue sa propre maniere de concevoir & de peindre.

LE lecteur prête toujours au livre, soit à tort, soit avec raison, & exige, pour ainsi dire, que l'auteur ait rendu sa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue, il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le desireroit.

COMME il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de son confrere, il ne doit pas se formaliser si l'on trouve à reprendre à son style, chacun ayant sa maniere d'écrire, qu'il lui est



tout aussi impossible de changer que son geste & sa démarche.

POURQUOI tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'existence sans raison, & fera fortune, sans avoir d'autre mérite que sa nouveauté ? Pourquoi ne ressusciteroit-on pas telle expression vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'instrument qui obéit à la main qui le guide ? Le style le plus fort est toujours le meilleur, & l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence.

IL y a dans les langues quelque chose d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots, laisse l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point rassasier, voilà l'art d'écrire.

AUJOURD'HUI la forme d'un livre l'emporte sur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des ter-

mes , de l'arrondissement des phrases , de leur cadence : on n'entend que ces mots ; *c'est mal écrit* , & le sens , la vérité , la justesse des idées , ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt superficiels.

LE style à la mode , le style<sup>o</sup> académique , est celui qui affecte d'être précis , qui raffine les idées & les expressions , qui met de l'esprit à tout propos , qui , loin d'être naturel , sent la gêne & la recherche : peiné , fin , compassé , il vise constamment à l'épigramme ; il est fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans : il proscriit les images , les métaphores ; il évite sagement l'enslure , mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce style est toujours un peu froid ; il comporte de petites idées , & tue les grandes.

CETTE maniere étroite , quoiqu'ingénieuse , ne fera pas fortune , j'ose le prédire. Il faut , au lieu de tant de finesse & d'esprit , de la grace , de la naïveté , de la facilité & du bon sens , pour se faire lire long - tems. Tout auteur qui n'a point de naturel , n'aura jamais le suffrage de la multitude.

UN bon style , comme celui de Jean-Jacques & de l'abbé Raynal , mâle , clair , ferme & simple , est semblable à la baguette de Moïse changée en serpent. Ce style dévore & anéantit tous les styles inférieurs , ainsi que le serpent dévora les couleuvres Égyptiennes.

---

## CHAPITRE CXIII.

### *Style des hommes de cour.*

ON s'est avisé depuis peu de vanter le style des hommes de cour , comme le style par excellence , & même de le proposer pour modèle. Je ne crois pas qu'il puisse jamais subir l'épreuve de l'impression. Il est simple , dirait-on : d'accord ; mais pourquoi le style des gens de cour est-il simple ? Par une bonne raison , parce qu'il ne s'y montre jamais de passions. Elles ont perdu dans ce pays , non-seulement leur expression , mais jusqu'à leur accent. Tout est uniforme , parce que tout travaille derrière la tapisserie. Il faut paraître serein lorsqu'on brûle d'ambition , calme lorsqu'on est dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe son en-

nemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légèrement. On évite jusqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque chose.

OR, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n'est point convenable à l'homme de lettres, qui est par essence l'homme passionné, parce qu'il faut qu'il se pénètre, qu'il se transporte, pour faire repasser dans les autres les sentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même nécessaire, puisque ce n'est que de cette manière que l'on émeut la multitude: or, l'essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, & c'est ainsi qu'on l'entraîne.

J'AIME l'innovateur en fait de style; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une signification neuve,

donnée à telle expression, des mouvemens plus précipités, des termes creusés & approfondis, un langage pittoresque; celui-ci nous trouve toujours éveillés & sensibles.

---

## C H A P I T R E C X I V.

*De ceux qui parlant bien, écrivent mal.*

CETTE facilité singulière que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'assurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoissance des regles; l'usage y supplée, la routine leur tient lieu d'études; mais quand ils prennent la plume, leur insuffisance est à découvert, leur style révolte les étrangers mêmes, & il est de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on possède mieux la grammaire de la langue françoise, qu'à la cour de Versailles.

ON ne conçoit pas aisément toute la distance qui se trouve entre bien parler & bien

écrire ; tel homme parle très - bien , vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expression ; s'il écrit , il est lâche & vuide ; tel autre ne forme point ses phrases en parlant , les acheve encore moins ; mais il pense fortement , & la précision énergique de son style , quand il écrira , vous fera rêver.

JE n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoissance , clair , rapide & chaud quand il converse ; obscur , lourd , embarrassé quand il écrit. C'est qu'il parle avec ses amis d'abondance de cœur ; & quand il est à son bureau , il songe au public , il en a peur , il ne le traite pas comme ses amis , il a recours à l'art , il se fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieusement difficile , il fuit la maniere aisée qui lui est naturelle ; pour se jeter dans des combinaisons recherchées où lui seul se reconnoit & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris sur tous les arts , & dont la conversation intarissable n'est pas inférieure au style ; l'homme éloquent qui vous échauffe dans son cabinet encore plus que dans ses ouvrages , c'est Diderot.



## CHAPITRE CXV.

*Pain de pomme de terre.*

**A**TTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne passerai pas sous silence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artisans du luxe travaillent pour la table des riches, a songé à celle des indigens.

GRACES soient rendues à M. Parmentier. Qu'importe que sa méthode ne soit pas nouvelle, qu'elle soit usitée ailleurs ? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions besoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre ; & si le succès, comme il s'en flatte, parvenoit à substituer en partie ce végétal d'une culture facile & assurée, au froment, que les travaux & les sueurs de l'homme paient si cher, ce physicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un présent inappréciable à la nombreuse classe des nécessiteux.

C'EST à Paris sur-tout que l'on sentiroit de quel prix feroit la ressource d'une racine qui, se développant avec sûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moissons, deviendrait un remède à la disette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeste.

LA subsistance du peuple ( pour qui mon cœur s'intéresse spécialement ) ne feroit plus livrée à la disposition des élémens, & à la spéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint, ni les gelées, ni les grêlées, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terrains, pour se convertir en pain nourrissant & savoureux.

PUISSE la manipulation en devenir aussi aisée que la culture ! Cette substance farineuse qui se propage sans peine & sans effort au-dessus de la surface du sol, l'emportera sur le bled qui si souvent trompe l'attente de l'homme, & échappe ensuite aux mains qui l'ont fait croître, pour servir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtrière.

J'ATTENDS donc avec empressement le suc-

cès d'une méthode qui , simplifiée & rendue générale , donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuses racines. Ma reconnoissance particulière éclatera envers ce nouveau Triptolême , qui aura mis la subsistance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur , & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractérise le siècle où j'écris.

POUR moi , je la regarde comme devant avoir la plus grande influence sur l'homme , sur sa liberté & sur son bonheur. Je suis sur cet article de l'avis de M. Linguet , si éloquent quand il a raison ; je pense , comme lui , que le bled qui nourrit l'homme a été en même tems son bourreau ; je crois que la chymie ( la plus utile des sciences ) pourroit nous donner un pain moins chèrement acheté , moins à la disposition des grands propriétaires , de ces tyrans de la société , lesquels protegent toujours les avides calculateurs , parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit possible

de fabriquer un pain d'une autre substance que de fleur de froment : c'est déjà un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent sur une pareille découverte , & ne pas voir les avantages immenses qui en résulteroient pour la félicité publique ?

---

## C H A P I T R E C X V I .

*Aumônes.*

O N faisoit dans le fauxbourg Saint-Germain une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrèrent chez un particulier qu'on savoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourse , le maître grondoit fort sa servante de ce qu'elle avoit employé une allumette entière pour allumer un fagot qui attendoit la flamme , lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées , & réservées pour cet usage.

LES collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle sermone, lorsque celui-ci courant à une armoire secrete, en tira une somme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise, sur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant, *apprenez que c'est par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

LES aumônes qui se font à Paris sont abondantes ; & que Dieu, auteur de tout bien, en soit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix séveres & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique seroit brisé à chaque instant par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans

ostentation , & satisfaites du regard de l'Éternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remèdes , qui va porter les secours dans les greniers , qui surprend le malheureux sur son grabat , qui le console , le fortifie & lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire , on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim , le sommet des maisons regorgeroit de cadavres , les crimes feroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville est due à des cœurs sensibles , qui , tandis que les ordonnances punissent les délits , les préviennent , & servent l'État & les Rols , en soulageant la douleur & en apaisant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'administration qui perdrait peut-être sa force coactive , s'ils cessoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les , rendons-leur tout le respect qu'ils méritent. On ne dispute point le mépris ou l'indignation à un scélérat vil ou cruel. Pourquoi refuser l'estime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir les anéantir , & contredire à l'homme la bonté naturelle ?



Ce ne sera pas en la niant que l'on entretiendra cette vertu innée. Les sophistes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme est une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, est un être mal organisé, & j'aime à croire qu'il est peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente, & la compassion est une chose ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chérissions souvent aussi l'intérêt de nos semblables. C'est même une passion dans la jeunesse ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. L'on comptera plus d'actions généreuses de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

---

## CHAPITRE CXVII.

*La paroisse Saint-Sulpice.*

O N ne sauroit aussi donner trop d'éloges à l'ordre établi sur la paroisse Saint-Sulpice, pour le soulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les

écoles gratuites , les apprentissages , les habillemens ; on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui sont en état de travailler , & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en faisoient pas.

C'EST un bel exemple proposé aux autres paroisses de cette grande capitale : car il ne suffit pas de supprimer la mendicité , il faut y substituer le travail. Rien de plus intéressant pour les hommes sensibles , que ce qu'on voit s'exécuter sur cette paroisse. Si ces fondations utiles pouvoient se multiplier , on tariroit avec le tems les larmes de tous les infortunés , on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart sont réduits , & à la nécessité où plusieurs se trouvent , de s'avilir par des bassesses.

CES établissemens n'ont point les vices physiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue , ils préviennent le désespoir du pauvre , l'oisiveté de l'enfance , les infirmités de la vieillesse.

NOUS ofons offrir ce bel ordre d'administration , comme le plus propre à servir l'humanité

fans la dégrader , à la conduire sans la révolter , & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté , la droiture & le travail. Le culte religieux devient souverainement respectable , quand le lieu où l'on invoque l'Éternel est le refuge des indigens , l'asyle des foibles , la retraite des infirmes , & devient pour tous un temple hospitalier.

---

## CHAPITRE CXVIII.

*Bureau des nourrices & de la recommandation de la paresse.*

**L**ES meres de Paris ne nourrissent pas leurs enfans , & nous osons dire qu'elles font bien. Ce n'est point dans l'air de la capitale , ce n'est point au milieu du tumulte des affaires , ce n'est point au milieu de la vie trop active ou trop dissipée qu'on y mene , que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne , il faut une vie égale & champêtre , pour ne point se détruire en donnant son lait à ses enfans.

ON voit donc arriver une grande quantité

de nourrices qui viennent toutes offrir leurs seins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui résulteroit du trafic qui s'établissoit entre les parens & la mere qui se vendoit ; c'est ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de sagesse, de prévoyance & de douceur.

LES bureaux des nourrices & de la recommandaressse sont le modele d'une direction éclairée ; active , vigilante. Cet établissement ne mérite que des louanges , & le mal que fait à la population une trop nombreuse société, a été réparé , pour ainsi dire, par sa police, tant l'ordre modifie cette étrange espèce humaine, & supplée à la nature !

ON a vu le jardinier , c'est-à-dire, le gouvernement, avoir soin de sa graine , & s'occuper des générations futures.

POURQUOI ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établissemens ? Avec quelle joie, quel transport n'offririons-nous pas le tribut de nos justes éloges, quand nous en trouverions une légitime occasion !

## CHAPITRE CXIX.

*Les petites filles.*

DÈS qu'une petite fille fait bégayer quelques sons, elle reçoit parmi nous la première leçon de suffisance & de coquetterie. Il n'y a rien de si ridicule que nos poupées de cinq à six ans. Ce ne sont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles se tracassent, se fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voient faire à leurs meres. Combien ces absurdités paroissent dangereuses aux yeux de l'homme qui pense ! On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans ; on n'entend que ces mots : *Tenez-vous droite ; voilà votre petit mari*. Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices, parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impressions imprudentes & précoces.

## CHAPITRE CXX.

*Les marmots.*

P ARIS est plein de jolis enfans , mais qui deviennent des hommes maussades. Quand je vois dans une maison qu'on ferre, qu'on embrasse, qu'on étouffe de caresses un enfant de six ans , à raison de quelques saillies qui sont au-dessus de son âge, qu'on l'appelle *un prodige* , que le pere , la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis sur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ses gentillesse fatiguent l'homme sensé , il plaint le sort de cette jeune tête , & voici pourquoi.

LA trop grande souplesse de ses fibres annonce leur affaiblissement prochain ; elles ne résisteront pas à tout ce qu'on entasse dans son cerveau ; il est trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant } tant admiré sera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de



graces , court au jardin , apporte une poire vermeille , fruit précoce : rempli de joie , il la donne à sa mere , comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte , & dit : *Ce fruit est trompeur , il ne vaut rien*. Un sage diroit à son oreille : *Pauvre mere abusée , vous voyez l'image de votre fils !*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rousseau , on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature , & qui convient à l'effor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits , on leur donne la permission de tout dire , on les invite au babil , on loue leur ton familier & indécent : ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent , ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées , & ces applaudissemens indiscrets ne feront que les disposer à l'orgueil de la fatuité , & à l'insolence de la présomption.

AUSI , je crois remarquer que la génération qui s'éleve a un caractère dénigrant , dédaigneux , froidement hautain. Le tems de la jeu-

neffe est le tems de l'enthousiasme : si, au lieu de le ressentir, elle veut juger & discuter, jamais elle ne connoitra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la sécheresse, parce que la source de nos sentimens tarit bientôt, lorsque, rejetant l'instinct, nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

---

## CHAPITRE CXXI.

*Les heures du jour.*

**L**ES différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce sont des scènes mouvantes & périodiques, séparées par des tems à-peu-près égaux.

A sept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leur marais, affourchés sur leurs haridelles. On ne voit guère rouler de carrosses. On ne rencontre que des commis de bureaux qui soient habillés & frisés à cette heure-là.

SUR les neuf heures , on voit courir les per-  
ruquiers saupoudrés des pieds à la tête ( ce  
qui les a fait appeller *merlans* ) , tenant d'une  
main le fer à toupet , & de l'autre la perru-  
que. Les garçons limonnadiers , toujours en  
veste , portent du café & des bavaoises dans  
les chambres garnies. On voit en même tems  
des apprentifs écuyers , suivis d'un laquais qui ,  
montés sur des chevaux , courent battre les  
boulevards , & font payer quelquefois aux pas-  
sans leur malheureuse inexpérience.

SUR les dix heures , une nuée noire des sup-  
pôts de la justice s'achemine vers le châtelet  
& vers le palais : vous ne voyez que des rabats ,  
des robes , des sacs , & des plaideurs qui cou-  
rent après.

A midi , tous les agens de change & les  
agioteurs se rendent en foule à la bourse , &  
les oisifs au Palais-royal. Le quartier Saint-  
Honoré , quartier des financiers & hommes en  
place , est très-battu , & le pavé n'est rien  
moins que libre. C'est l'heure des sollicitations  
& des demandes de toute espece.

A deux heures , les dîneurs en ville , coëffés ,

poudrés , arrangés , marchant sur la pointe du pied , de peur de salir leurs bas blancs , se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure , il n'y en a plus sur la place. On se les dispute , & il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même tems la portiere , montent & se placent. Il faut aller chez le commissaire pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures , on voit peu de monde dans les rues , parce que chacun dîne : c'est un tems de calme , mais qui ne doit pas durer long-tems.

A cinq heures & un quart , c'est un tapage affreux , infernal. Toutes les rues sont embarrassées , toutes les voitures roulent en tous sens , volent aux différens spectacles , ou se rendent aux promenades. Les cafés se remplissent.

A sept heures , le calme recommence ; calme profond & presque universel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé du pied. La ville est silencieuse , & le tumulte paroît enchainé par un main invisible. C'est en même tems l'heure la plus dangereuse vers le milieu de l'au-

tomme , parce que le guet n'est pas encore à son poste , & plusieurs violences se sont commises à l'entrée de la nuit.

LE jour tombe , & tandis que les décorations de l'opéra sont en mouvement, la foule des manœuvres , des charpentiers , des tailleurs de pierre regagnent en bandes épaisses les faux-bourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs fouliers blanchit le pavé , & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du soir le bruit recommence. C'est le défilé des spectacles. Les maisons sont ébranlées par le roulis des voitures , mais ce bruit est passager. Le beau monde fait de courtes visites en attendant le souper.

C'EST l'heure aussi où toutes les prostituées , la gorge découverte , la tête haute , le visage enluminé , l'œil aussi hardi que le bras , malgré la lumière des boutiques & des réverbères , vous poursuivent dans les boues , en bas de soie & en fouliers plats : leurs propos répondent à leurs gestes. On dit que l'incontinence sert à préserver la chasteté , que ces femmes

*vulgivagues* empêchent le viol ; que sans les filles de joie , on se feroit moins de scrupule de séduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il est vrai que le rapt & le viol sont devenus très - rares.

Quoi qu'il en soit , ce scandale incroyable pour la province se passe à la porte de l'honnête bourgeois , qui a des filles spectatrices de cet étrange désordre. Il leur est impossible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuses se permettent de dire. Et que deviendra le traité du philosophe sur la pudeur ?

A onze heures , nouveau silence. C'est l'heure où l'on acheve de souper ; c'est l'heure aussi où les cafés renvoient les oisifs , les désœuvrés & les rimailleurs à leurs manfardes. Les filles publiques qui vogoient , n'osent plus se montrer que sur les bords de leurs allées , dans la crainte du guet , qui , à cette heure indue , les ramasse : c'est le terme usité.

A minuit & un quart , on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui se re-



tirent. La ville alors ne paroît pas déserte; le petit bourgeois qui dort déjà est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille payfans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la halle; leurs montures sont lasses & fatiguées; ils viennent de sept à huit lieues.

La halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succèdent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la halle: c'est l'entrepôt universel. La hotte qui s'élève en pyramide, transporte tout ce qui se mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs sont dans des paniers qui montent, qui descendent, qui circulent; &, ô miracle! il ne s'en casse pas un seul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots

dans les tavernes. Cette eau-de-vie est mêlée d'eau, mais fortement aiguillée par du poivre-long. Les forts de la halle & les payfans s'abreuvent de cette liqueur; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténèbres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, & qui l'a en horreur.

LES commis de la marée ne voient jamais, pour ainsi dire, l'astre du jour, & ne se retirent que quand les réverbères pâlisent; mais si l'on ne se voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiôme du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scènes se passent à la même heure au quai de la vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de faumons & de harengs.

Ce tumulte non-interrompu forme un contraste avec le sommeil, qui occupe le reste de la ville; car à quatre heures du matin il n'y a plus que le brigand & le poète qui veillent.

A six heures, les boulangers de Gonesté,  
nourriciers

Nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville ; car il ne leur est pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les instrumens de leurs professions, & vont aux ateliers.

Le café au lait ( qui le croiroit ? ) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

Au coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servent dans des pots de terre pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonnadiers déployant des statuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même tasse *cinq sols* dans leur boutique de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeuner.

Au reste, l'usage du café au lait a prévalu

L. *Tome II.*

B b

& est si répandu parmi le peuple , qu'il est devenu l'éternel dîner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie , de ressources , de saveur dans cet aliment , que dans tout autre. En conséquence ils'en boivent une prodigieuse quantité ; ils disent que cela les soutient le plus souvent jusqu'au soir. Ainsi , ils ne font plus que deux repas ; le grand dîner & la perfillade du soir , dont j'ai parlé ailleurs.

LE matin , les libertins sortent de chez les filles publiques , pâles , défaits , emportant la crainte plutôt que le remords , & ils gémissent tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude est un tyran qui les saisira le lendemain , & qui les trainera à pas lents vers le tombeau.

LES joueurs , plus pâles encore , sortent des tripots obscurs ou renommés ; les uns se frappant la tête & l'estomac , jettant au ciel des regards désespérés ; les autres se promettant de revenir à la table qui les a favorisés , mais qui doit les trahir le lendemain.

LES loix prohibitives ne feront rien contre

cette malheureuse passion, mise en activité par cette soif de l'or, qui s'est manifestée dans tous les rangs, & que les gouvernemens autorisent eux-mêmes sous le nom de *loteries*, mais qu'ils proscrivent sous une autre dénomination.

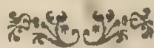
LES *dix*, les *vingt*, les *rente* du mois, on rencontre, depuis dix heures jusqu'à midi, des porteurs avec des *sacoches* pleines d'argent, & qui plient sous le fardeau : ils courent comme si une armée ennemie alloit surprendre la ville, ce qui prouve qu'on n'a point su créer parmi nous le signe politique & heureux qui remplaceroit ces métaux qui, au lieu de voyager de caisse en caisse, ne devraient être que des signes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reste avec un écu de six livres !

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, surviennent des indispositions catarrhales, occasionées par la présence subite d'une atmosphère humide & froide, & des

brouillards qui suppriment la transpiration. Plusieurs en meurent, mais le Parisien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après est *grippé* lui-même, & descend au tombeau.

Le passage des appartemens chauds & des salles de spectacles au grand air, rend cette suppression de transpiration presque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux est excellente : on se met de cette manière à l'abri de l'impression du froid ; un prompt exercice en seroit encore le plus sûr préservatif. Les femmes qui sont obligées d'attendre quelque tems leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates que je vois frissonner le long des escaliers & sous les portiques, devroient penser que leurs pelisses ne sont pas suffisantes pour les garantir de tout accident.





## CHAPITRE CXXII.

*Les dimanches & fêtes.*

**I**L n'y a plus que les ouvriers qui connoissent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France se remplissent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boissons à meilleur marché que dans la ville. Plusieurs désordres en résultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit sur son sort, & ordinairement l'ouvrier fait le lundi, c'est-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il soit en train.

LE bourgeois qui a besoin d'économie ne sort pas des barrières. Il va se promener assez ennuyeusement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arсенal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une seule robe retrouffée, pariez que c'est une femme de province qui la porte.

LE peuple va encore à la messe, mais il commence à se passer des vêpres, parce qu'il

faut qu'il reste de bout dans les églises, où qu'il paie une chaise. Cela est très-mal vu ; on lui demandera *fix sols* pour entendre un sermon assis : les temples sont donc déserts , excepté dans les grandes solennités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office divin !

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu , il y a toujours beaucoup d'affluence au salut & à l'exposition du Saint-Sacrement : il est vrai que c'est pour la petite bourgeoisie un prétexte de sortir & de se promener à la tombée du jour , dans une belle saison. Les jeunes filles sur-tout sont fort dévotes au salut & à la bénédiction du soir , & en général le dimanche est précieux pour elles. L'amour fait son profit des vacances ordonnées par l'église.

Le magnifique jardin des Tuileries est abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Élysées. On admire les belles proportions & le dessin des Tuileries ; mais aux Champs-Élysées , tous les âges & tous les états sont rassemblés : le champêtre du lieu , les maisons ornées de terrasses , les cafés , un terrain plus vaste & moins symétrique , tout invite à s'y rendre.

IL est singulier que dans les états catholiques , le dimanche soit presque par-tout un jour de désordre. On a supprimé enfin à Paris quatorze jours de fêtes par an ; autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuse.

UN savetier voyant un jeudi , au coin d'une borne , un sergent ivre qu'on tâchoit de relever , & qui retomboit lourdement sur la pierre , quitta son tire-pied , se posta devant l'homme chancelant , & après l'avoir contemplé , dit en soupirant : *Voilà cependant l'état où je serai dimanche.*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philosophe , appartient , à ce qui me semble , à la connoissance du peuple , & même à celle du cœur humain ; car il est très-appliquable à la logique des passions.

AU reste , les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit sortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés* , qui se hâtent d'aller à la grand'messe pour avoir le reste du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Passy , à Auteuil , à Vincennes ou au bois de Boulogne.

LES gens du bon ton ne fortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les spectacles, & les abandonnent au peuple. Les spectacles donnent ce qu'ils ont de plus usé; les acteurs médiocres s'emparent de la scène : tout cela est bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pièces les plus anciennes sont toujours des pièces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudissemens.

LES bourgeois aisés sont partis dès la veille pour leur petite maison de campagne, voisine de la barrière. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on est content de lui ou quand il a su plaire à Madame.

ON a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la provision, & un pâté de *Le Sage* : c'est le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes, la grande fille s'émancipera un peu & se tiendra moins droite; le garçon de boutique qui aura acheté des bas de soie blancs & des boucles toutes neuves ( honoré du titre de *joli garçon* ), fera des

gentilleſſes , & déploiera tous les moyens de plaire , attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs , malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion , & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne , juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il nē faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes , lorsqu'ils ſauront la langue latine : c'eſt ce que croit pieuſement le pere , la mere & toute la maiſon.

## CHAPITRE CXXIII.

### *Carnaval.*

**L**E peuple fête la *Saint-Martin* , les *Rois* & le *mardi-gras* : il vend la veille ſes chemiſes , plutôt que ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée : elle eſt couverte d'acheteurs , & vu l'affluence , la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne for-

tira de la *guinguette* que pour aller coucher en prison.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années, soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir qui veut une liberté entière, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant, plus que la misère regne, paie à ses frais de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnemens* se rendent à un magasin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une alégresse publique, fausse & menfongere.

Plus les années sont défastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée; mais elle percé à travers les guenilles sales & usées, dont ce peuple est couvert; car on a beau vouloir représenter les scènes riantes & animées de la folie, on n'y



parvient pas quand le cœur est mécontent. Sa marotte est sans énergie & sans graces , ses grelots sonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne font qu'une discordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour , & qui se prête bassément à cette avilissante ordonnance.

TANDIS que la police foudoie ces masques , les prêtres exposent le *Saint-Sacrement* dans les églises , parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autorise. Mais ce n'est-là qu'une des moindres contradictions qui se trouvent entre nos loix , nos mœurs & nos usages.

PENDANT le carnaval , la vie des femmes de Paris n'est pas indolente ; elle est tout-à-coup réveillée par la voix du plaisir : voilà une occasion de briller dans les assemblées. Ces êtres qui , dans de certains momens , semblent ne vivre qu'à demi , reçoivent tout-à-coup une prodigieuse activité qui leur fait supporter les fatigues du bal. C'est-là qu'elles se montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien ,

& les nuits entières sont consacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes se relevent fatigués, les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amans qui veulent s'épouser hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, se montre très-difficile sur les unions conjugales.

UN peu de poussière ( comme dit l'espion Turc ) que l'on répand le lendemain sur la tête de ces hommes travestis, apaise leurs frénésies. De foux & d'insensés qu'ils étoient, ils redeviennent raisonnables & calmes.

LES pieces de théâtre les plus licencieuses, se donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais une fois apprises, elles se prolongent pendant tout le carême, dans un teins de sainteté & de mortification ; de sorte que jamais le spectacle n'est moins honnête que lorsqu'il devoit l'être le plus.

LA loi de l'église qui ordonne l'abstinence de la viande, est si gênante, si incommode, si

peu praticable au milieu d'une immense population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême, parce que la subsistance générale & aisée, est la première loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la santé & la liberté du citoyen.

CETTE vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en désuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers siècles de l'église, où la volaille, en général, étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuse opinion étoit fondée sur le récit de la Genèse, qui dit : *Que les oiseaux & les poissons furent créés le même jour*, ce qui nous autorise à les assimiler sur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les évêques & abbés commendataires sont les premiers à en donner l'exemple, & ils sont gras publiquement devant la valetaille.



## C H A P I T R E CXXIV.

*Ponts.*

**L**E pont-au-change, le petit pont & le pont Saint-Michel, sont les trois plus anciens ponts de Paris.

DEUX arches du pont-marie furent emportées par les grosses eaux la nuit du premier Mars 1618, avec les maisons qui étoient dessus; événement qui coûta la vie à un grand nombre de personnes. Il faudra quelques dé-faitres semblables, pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les mafures qui surchargent les ponts.

LA riviere de Seine reste cachée au milieu de la ville, par ces maisons que l'on a bâties sur des arches. Il seroit bien tems de rendre à la ville, & son coup-d'œil & son courant d'air, principe de salubrité.

SUR les ponts où il n'y a point de maisons,

le point de vue y est admirable , ce qui devoit engager le ministère à prévenir les accidens , qui , dans l'ordre des choses , sont à - peu - près inévitables.

CATINAT , qui avoit mené la philosophie à la guerre , disoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi beau , que le coup - d'œil du milieu du pont-royale : que n'eût-il pas dit , s'il avoit pu plonger sa vue jusqu'à l'autre extrémité de la ville ?

C'ÉTOIT de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immense , si prodigieusement peuplée , ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre , & ces figures étrangères mêlées aux physionomies parisiennes : car une multitude de payfans étoient accourus de trente & quarante lieues , & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui , par leur costume , leur étonnement & leur visage , annonçoient que la curiosité les avoit appellés du fond de leur province.

Si quelque chose a pu donner une idée de cette vallée de Josaphat dont parle l'écriture ,

c'étoit cette assemblée immobile & ondoyante, qui, tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes qui se balançoient dans un repos animé & majestueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

ON fouhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg Saint-Germain, au palais Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

CONSTRUIT en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on seroit maître du terrain des deux rives opposées.

VINGT-SIX quais revêtus de pierre de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la rivière, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

AU moyen de quelques alignemens, on pour-  
roit



soit avoir , depuis la porte Saint - Jacques jusqu'à celle de Saint - Martin , une rue qui traverseroit tout Paris , & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue , depuis la porte Saint - Antoine jusqu'à la porte Saint - Honoré , qui auroit la même grandeur , & qui couperoit la précédente à angles droits.

ON a plusieurs égouts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égout dans la cité & ailleurs , & les immondices vont à la rivière.

L'EAU qui lavoit l'égout de Bievre , s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes , occasionées par les carrières , & sur lesquelles des maisons sont bâties , sans que les habitans , endormis dans une heureuse sécurité , soupçonnent qu'elles portent sur des abymes.

LE sol de la ville est rempli de coquillages fossiles ; on y reconnoît *des peignes , des vis , des buccins , des tellines*. Les carrières d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux cou-

ches, dont l'une est marneuse, l'autre pierreuse.

LA circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte; les édifices ont franchi les limites, les marais ont disparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

## CHAPITRE CXXV.

### *Consommation.*

**T**OUS les almanachs vous disent qu'il se consomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la bière, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs, quatre cents quatre-vingts mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs, cinq cents mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille, cinq millions quatre mille livres de suif, quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces fortes d'états ont des différences assez

Considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui aient une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

ON peut dire que le Parisien, en général, est sobre forcément, se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

PARIS aspire toutes les denrées, & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du bétail seroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnemens au zèle infatigable des magistrats ; il mérite des louanges.

MAIS considérons en même tems que placé au milieu de l'Isle-de-France, entre la Nor

mandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivières navigables, la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Aisne & l'Oise ( sans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie ); les greniers de la Beauce presque à ses portes, une rivière qui, en sortant, serpente par des contours presque de cent lieues, comme pour donner aux marchandises & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la situation la plus heureuse & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ses murailles.

LE commerce de cette ville n'est presque qu'un commerce de consommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces consommations sont considérables.

IL tire de toutes les manufactures du royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours sur la richesse de la matière.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester. Les matieres y viennent pour y être façonnées , puis elles en sortent embellies de ce goût exquis qui donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers est d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays lointains des marchandises & effets qu'on leur confie ; les commissionnaires en sont fideles & exacts.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté si haut la population générale du royaume, & qui paroit avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *fix cents mille ames*. Il se fonde tantôt sur le nombre *trente*, choisi pour multiplier les naissances, tantôt sur l'état des maisons & des familles imposées à la capitation.

MAIS tous les calculs, ainsi que les raisonnemens moraux, se trouvent le plus souvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorsque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y sont domi-

ciliés sans y avoir reçu le baptême, ce qui (sans compter les juifs) doit augmenter la population d'un tiers ?

PARIS consomme plus de deux millions de setiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr, & ce que ne disent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroisses, & quarante-sept mille six cents quatre-vingts-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le Gros-caillou est devenu un fauxbourg considérable, tous les marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban, en 1694, détermina la population à *sept cents vingt mille personnes*. Nous estimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*, & la banlieue plus de *deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans la population est par-tout plus considérable.

Au milieu de ce *salin* de l'espèce humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens, & presque autant de chats, sans les oiseaux,



les singes , les perroquets , &c. ; tout cela vit de pain ou de biscuit.

POINT de misérable qui n'ait dans son grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit son pain avec ce fidele camarade ; on lui représentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir , & qu'il devoit se séparer de lui ; *me séparer de lui* , reprit-il , *Et qui m'aimera ?*

OR , en supposant le systême des économistes admirable , il viendrait toujours se briser contre la capitale , qui exige un régime tout différent , parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville est ouverte , & presque dans l'impossibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une surface trop immense. Il faudroit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours , de murs , de remparts , & n'y songe pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques , elle a des barrières où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin & un pigeon s'il n'est pas cuit. Comme un jour

nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la saine politique, lorsqu'elle aura démontré aux administrateurs des nations la double erreur de leurs raisonnemens, & même de leurs calculs.

---

## CHAPITRE CXXVI.

### *Balcon.*

C'EST un spectacle curieux que de voir tout à son aise du haut d'un balcon, le nombre & la diversité des voitures qui se croisent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, semblables à des oiseaux effrayés sous le fusil du chasseur, se glissent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraser; l'un qui franchit le ruisseau de peur de s'éclabousser, & qui, manquant l'équilibre, se couvre de boue des pieds à la tête; l'autre qui pirouette en sens contraire, une face dépoudrée, & le parasol sous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de ve-

ours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces transparentes offrent une duchesse dans tout l'éclat de sa parure, se traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux chevaux; dont l'un est borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des courriers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage est obligé de modérer son pas jusqu'au carrefour voisin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faisant jaillir des étincelles. Comparez son vol à la marche pesante de ces lourds chariots qui roulent péniblement sous des masses énormes, & effraient le passant qui tremble d'être applati sur la borne que leur essieu déplace.

UN procureur, pour sa piece de vingt-quatre sols; arrête le garde des sceaux, un recruteur un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue scandaleusement énergique devant la robe, l'église & les duchesses; les portefaix du coin qui leur répondent du même style:

quel mélange de grandeur , de pauvreté , de richesses , de grossièreté & de misère !

ENTENDEZ - VOUS la petite voix aigre de la marquise impatientée , qui se mêle aux jurmens effroyables d'un charretier , apostrophant l'enfer & le paradis ? Tout , dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis* , de *berlines* , de *désobligeantes* , de *cabriolets* & de *carrosses de remises* , paroît bizarre , singulier , risible.

VOYEZ , dans l'équipage à glaces , la laide femme de qualité avec son rouge , ses diamans , sa pâte luisante sur le visage , tandis que la roturière , tout à côté , sous une simple robe , est brillante de fraîcheur & d'emboupoint ?

VOYEZ le prélat enfoncé dans ses coussins , ne pensant à rien , étalant sa croix pectorale , tandis que le vieux magistrat , dans une antique berline , lit quelque requête ? Le petit-maitre , la tête à la portière , crie à se démettre la lnette : *Eh bien , maraut , cela finira - t - il ?* Ses menaces se perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais son accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers.

Il n'a fait que déranger ses boucles en se remuant. Le médecin le regarde en pitié; & le gros financier, au cou apoplectique, est indifférent à tout ce qui se passe, ainsi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne six cents voitures, & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris son cours.

QUEL étoit donc l'empressement de ce *mirziflore* sans voix ? Avoit-il un rendez-vous ? Non : c'est qu'il vouloit se montrer successivement aux trois spectacles, à l'opéra, à la comédie françoise & aux italiens.

---

## CHAPITRE CXXVII.

### *Faux cheveux.*

**V**ous voyez la tête de cette belle femme, & remarquable par l'édifice de sa coëffure & ses longs cheveux flottans; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils sont

empruntés à des têtes de morts ; & ce qui se décore à vos yeux , est la dépouille de sujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuses , & dont les noms seuls offenseront sa délicatesse , si on oseroit les prononcer en sa présence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expose à hériter des principes nuisibles qu'ils peuvent receler encore. En effet , on se servoit de coliers & de bracelets de cheveux treffés ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer , à cause des dartres qu'ils produisoient.

MAIS les femmes aiment mieux supporter des démangeaisons incommodes , que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaisons , en faisant usage du grattoir. Le sang se porte avec impétuosité à la tête , les yeux deviennent rouges & animés , qu'importe ! on étale l'édifice dont on est idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux , il entre dans cette coëffure un coussin énorme ,



gonflé de crins; une forêt d'épingles longues de sept à huit pouces, & dont les pointes aiguës reposent sur la peau. Une quantité de poudre & de pommade qui admettent dans leur composition des aromates, & qui contractant bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La transpiration insensible de la tête est arrêtée, & elle ne sauroit l'être dans cette partie du corps, sans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber sur cette belle tête, elle risqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle est hérissée.

PENDANT le sommeil, on comprime encore, & la fausse chevelure, & les épingles, & ces substances étrangères & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainsi emballée acquiert un triple volume, & s'enflamme sur l'oreiller.

LES maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naissent de cette complaisance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le coussinet, base essentielle de

l'édifice, n'est quelquefois changé que lorsque la toile est détruite (l'oserai-je dire) par la crasse infecte qui séjourne sous ce brillant diadème.

LA plupart des femmes ne se donnent pas le tems d'enlever tout le superflu de la tête, parte que les heures du plaisir sont précieuses, & que la journée entiere est consacrée à la table, au jeu & à la danse. On ne peut plus se coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

LA santé se déränge; on abrège ses jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on est affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'érésipeles, tandis que la villageoise, la paysanne qui se tient la tête propre & nette, qui ne se sert que de linge blanc & bien lessivé, qui use d'une pommade sans aromate, & d'une poudre sans odeur, ne ressent aucune de ces incommodités, conserve ses cheveux jusques dans la vieillesse, & les étale aux yeux de ses arrieres-petits-enfans, lorsque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

AU reste, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, est parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel, à s'y méprendre de près comme de loin.

---

## CHAPITRE CXXVIII.

### *Fournisseurs.*

ON ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fournisseurs*, qui avancent pendant des années entières le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'est le privilège de la noblesse. On ne prêteroit pas de même au bourgeois. On le presseroit; mais on attend lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

TELLE maison noble doit au boucher six années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maison roturiere solde au bout de chaque année.

DÈS qu'il y a des armoiries au - dessus d'une porte cochere, le tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle, & on compte les maisons qui sont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

QUAND les fournisseurs, impatiens d'attendre, sollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monseigneur, votre maître - d'hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un sol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuse de remplir votre cave ; le tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinens, s'écrie le maître, qu'on aille chez d'autres ! Je leur retire ma protection.*

IL trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le soir il rif- que cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un créancier

Créancier de carte l'emporte toujours sur un  
Créancier de pain ou de viande.

---

## CHAPITRE CXXIX.

*Plâtres neufs.*

**L**ES plâtres que l'on emploie dans la construction des maisons font beaucoup de mal, parce qu'ils sechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs est funeste, & cause des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrières. De-là des paralysies & autres maladies, dont l'origine est attribuée à d'autres causes.

ON abandonne ces maisons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *essuyer les plâtres*. Mais, au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

ÉCOUTONS un physicien que je vais transcrire.

„ LE plâtre & la chaux, pendant leur cal-  
 „ cination, se chargent d'une grande quantité  
 „ de phlogistique, qui tend sans cesse à se  
 „ dissiper. Ce phlogistique ayant plus d'affinité  
 „ avec les acides qu'avec les deux matieres  
 „ terreuses auxquelles il est uni, les aban-  
 „ donne avec facilité pour s'unir à l'acide de  
 „ l'air. De cette union, il résulte un soufre  
 „ très-volatil; soufre qui s'unit à son tour à  
 „ la terre alkaline de la chaux & du plâtre, &  
 „ forme une combinaison connue en chymie  
 „ sous le nom d'*hépar sulphuris*, ou foie de  
 „ soufre. La présence de ce foie de soufre  
 „ est sensible, lorsqu'on fait éteindre la chaux  
 „ dans un lieu fermé.

„ SUIVANT l'observation de tous les chy-  
 „ mistes, le foie de soufre dissout non-seule-  
 „ ment la majeure partie des métaux, mais  
 „ encore les substances animales & végétales :  
 „ il corrode, il détruit sur-tout les matieres  
 „ animales, & l'on doit concevoir aisément  
 „ les désordres affreux qu'il peut causer, &  
 „ qu'il cause en effet dans nos viscères, quand  
 „ nous le respirons „

M. le comte de Milly, de l'académie des



Sciences, célèbre par des découvertes utiles en chimie, a donné un mémoire sur la manière d'affaiblir les murs nouvellement faits. C'est un présent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & sur-tout à la capitale, trop indifférente sur les maux qui résultent des plâtres. On possède, grâces à lui, une théorie satisfaisante sur la nature du danger, & sur les moyens de le prévenir. Ce mémoire se trouve dans le *journal de Monsieur*, année 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maisons neuves à y recourir.

---

## CHAPITRE CXXX.

### *Raretés.*

LA recherche la plus soignée ne découvreroit pas les trésors cachés dans toutes les branches des sciences & des arts.

CHAQUE curieux, dans chaque genre, trouvera un fond inépuisable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiquités, les coquillages, les estampes, peuvent

faire séparément l'occupation d'une vie entière.

TEL savant qui a demeuré à Paris plusieurs années , est parti oubliant quelque chose de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait souvent , au bout de vingt - cinq ans d'études , de nouvelles découvertes auxquelles on ne se seroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets , ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés , l'inventaire étonne & confond les spéculateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler tant d'objets. Mais le tems , l'argent , la patience ont composé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la marquise de Pompadour a duré un an , & les richesses des quatre parties du monde sembloient rassemblées dans les objets de luxe , de fantaisie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le visitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois , un Turc , un Arabe , un Gue-

bré , peuvent voyager dans notre ville ; ils trouveront à qui parler. Moïse , Zoroastre , Abraham , Mahomet , Confutée n'ont qu'à revenir , ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere , Eurypide , Démofthene , il est si ordinaire de les entendre , que ce n'est plus une distinction.

DES talens particuliers ne sont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras , M. Laurent lui en fait un dont il se sert. A un autre il manque une jambe , M. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractère unique sont ignorés. Qui fait , par exemple , qu'une demoiselle ( Mademoiselle Biheron ) imite des squelettes si parfaitement , qu'on croit en voir de véritables. Les muscles , les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matière qu'elle emploie est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées ; vous pouvez les laisser tomber de la hauteur du plancher , sans qu'elles

se brisent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'ostéologie en grec & en latin. Des élèves font sous elle un cours anatomique, & le font sans que les sens soient frappés de ce dégoût qu'on ne surmonte pas toujours, lorsqu'il faut voir & manier des ossemens qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

ON peut amasser beaucoup de connoissances, sans autres frais que la société des savans, presque tous communicatifs; & le baron de Holberg a eu raison de dire: *qu'à Paris il n'y a rien qui soit à meilleur marché que la raison, ni rien de plus cher que la folie.*

ON voit chez plusieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils semblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoissances dont ils sont privés. Mais plusieurs hommes distingués par leur naissance & leur savoir, ne rougissent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils se plaisent à répandre & à communiquer les lumières qu'il renferme.

## CHAPITRE CXXXI.

*Les trois Rois.*

**P**ARIS a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Danemarck , à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede , qui n'étoit que prince à son arrivée , & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur , qui , pour être plus libre , a logé en hôtel garni , & qui a bien vu la capitale , même dans un assez grand détail.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement , & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien désiré ( avec trois cents mille autres ) , y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin , m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe ,

qu'elle en fut frappée ; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

ON prétend que Frédéric a visité ce *café*, dit *l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'EMPEREUR a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & a fait cette interrogation au secrétaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie ? Ils ne se sont pas présentés*, répartit le secrétaire : réponse sage & adroite.

J'AI vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé Prevost, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Ré-



tif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Francklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une assez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Frédéric, ce grand Roi : je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choses, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur visage, quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

QUAND j'appris la mort du célèbre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

QUE ne donneroîs-je pas au magicien ( s'il existoit ), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Shakespear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c. !

QUE j'aime à me sentir petit, en m'envi-

ronnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

---

## CHAPITRE CXXXII.

*De l'influence de la capitale sur les provinces.*

ELLE est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté, des plaisirs & des jouissances les plus exquis.

QUE ces jeunes gens sont déçus, quand ils sont sur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parens : aujourd'hui

d'hui le jeune homme vend la portion de son héritage, pour venir le dépenser loin de l'œil de sa famille ; il la pompe, la desseche, pour briller un instant dans le séjour de la licence.

LA jeune fille soupire & gémit de ne pouvoir accompagner son frere. Elle accuse son sexe & la nature. Elle se déplaît dans la maison paternelle. Elle se peint avec feu les plaisirs de la capitale, & la splendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle est sur les remparts. Elle se promene dans un char superbe : on l'aglore ; tous les yeux sont fixés sur elle.

ON lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choisissent à leur gré, dans la foule de leurs esclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y sont ridicules, si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuse, à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maison rangée, & son imagination est trop ardente pour pquvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'estime à son amant honnête.

SA mere la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la premiere à dire avec exclamation : *il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces , ni esprit , ni opulence.

LES adolescents écoutant ces récits , se figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune , & qui apprend à être sage pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue & au génie de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité , tant du côté des talens que du côté de la fortune , ne fau- roient qu'y perdre.

CEUX qui reviennent dans leur patrie , se croient en droit d'y mépriser tout ce qui n'est pas selon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés inté- rieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle*, sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressemblent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

---

## CHAPITRE CXXXIII.

*Que deviendra Paris ?*

**T**HEBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée presqu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparées, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres , encombrée par des débris immenses , se débordera , & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau , & dans ces places où un peuple nombreux s'agite , les animaux venimeux , enfans de la putréfaction , ramperont autour des colonnes renversées , & à moitié ensevelies.

EST-CE la guerre , est-ce la peste , est-ce la famine , est-ce un tremblement de terre , est-ce une inondation , est-ce un incendie , est-ce une révolution politique , qui anéantira cette superbe ville ? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront - elles cette vaste destruction ?

ELLE est inévitable sous la main lente & terrible des siècles , qui mine les empires les mieux affermis , efface les villes , & appelle des peuples nouveaux sur la poussière éteinte des peuples anciens.

ÉCHAPPEZ , mon livre , échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli mon



*devoir de citoyen* , que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie , & bientôt les convulsions de la mort ! Quand l'épouvantable opulence , qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains , aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore , alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir ; il s'affaîssera sur lui-même & périra.

Il périra ! Dieu ! ah ! quand le sol couvrira insensiblement ses débris , que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris , qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume & de la capitale , l'instrument du cultivateur , en fendant la terre , viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV ; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini , comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

MAIS de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors , si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville , entassée & décadée ? Son squelette gigantesque

épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été, & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées, tant leurs mœurs & leurs idées seront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie, & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez respiré sur ce globe, dont la superficie est incessamment déplacée, dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périsse ? Et les travaux accumulés de l'homme ( qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie ) périront-ils, à la fin ; puisque le feu, le despotisme, les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légères où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

NOTRE vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans, pas davantage ; encore n'apercevons-nous de ce monde, que des fomatités qu'environnent des nuages, & où la vue  
se

se perd. Tous ces faits éloignés , quoique séparés par de grandes distances , se touchent comme très - voisins ; & dans cet intervalle de siècles une foule prodigieuse d'événemens nous échappent. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importants , pour ne laisser que le souvenir ou le nom des siècles. O tems ! les individus , les villes , les royaumes , tout finit par *hic jacet*.

HERCULANUM & Pompéïa , villes détruites par une seule & même éruption du Vésuve , il y a près de dix-sept cents ans , exhumées de nos jours , nous montrent leurs peintures , leurs sculptures , leurs arts , les ustensiles de leurs foyers domestiques ; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artistes. La lave , les cendres , la pierre-ponce ont conservé ces monumens , comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette catastrophe sans redouter les accidens de la nature , la fureur des élémens , celle des conquérans , plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux

& s'écroulent ? Quelle est la statue , quel est le livre qui s'écroulera sur l'abîme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du tems , ou par le courroux des Rois ?

LA poudre infernale ( dont les magasins se sont multipliés sur tout en Europe , & auxquels une étincelle suffit pour tout dévorer ) ne devient-elle pas , dans les mains de l'ambition ou de la vengeance , un moyen immense de destruction , & plus dangereux mille fois que les matieres embrasées que les volcans vomissent de leur inépuisable cratere ? Les fleaux de la nature ne sont plus rien en comparaison de ceux que l'homme a créés pour sa ruine & celle des populeuses cités qu'il habite.

LES manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum & de Pompéïa , qui se déroulent si lentement , manifestent les caracteres de la langue grecque ; mais c'est le hasard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainsi dans trois mille ans , quel sera l'ouvrage destiné à donner à nos descendans une idée de nos connoissances morales & physiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint

des sciences ? Tel dictionnaire , peut - être , que nous méprisons aujourd'hui , sera accueilli avec transport ; & une de nos compilations que nous jugeons fastidieuses , deviendra plus précieuse sans doute à la postérité , que les vers de Corneille , de Racine , de Boileau & de Voltaire. Oui , il appartiendra peut - être à une brochure dédaignée , de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

QUE nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriser quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans , qui dominera les esprits d'alors , qui les éclairera , nul de la génération actuelle , ne peut ni le nommer ni le deviner.

PARIS détruit ! Xerxès , après avoir attentivement considéré la prodigieuse armée qu'il commandoit , versa des larmes en songeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes disparaîtroient de dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi , affecté du même sentiment , pleurer d'avance sur cette superbe ville ?

ON a vu en un clin d'œil une capitale en-



s'éleva sous ses ruines ; quarante - cinq mille personnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille sujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des vicissitudes des choses humaines ! Ce phénomène terrible arriva le premier Novembre 1755.

EN bien , ce coup de foudre qui abyma tout , sauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis , sans ce désastre qui prêta à la réformation , mit une égalité aux fortunes particulières , réunit les cœurs & les esprits , & détourna les révolutions qui le menaçoient.

CONSIDÉRÉE du côté physique , l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique , c'est-à-dire , une vaste bourgade , sans ordre , sans proportions : les rues étoient étroites & mal distribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été si long-tems à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba , & la ville se releva pompeuse & superbe.

QUE savons-nous sur ce qui sort du sein



des désastres ? Que savons-nous ? . . . . Paris  
détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans  
Memnon : *ce sera bien dommage.*

---

*Nota.* Agéfilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les  
habits aux prisonniers, & les exposa nus en vente,  
les vêtemens d'un côté, les hommes de l'autre. Per-  
sonne ne voulut acheter les hommes trop efféminés,  
trop délicats pour être de bons esclaves. On se jeta  
sur les dépouilles. Agéfilas élevant la voix, dit à ses  
soldats : *voilà les hommes que vous aurez à combattre,*  
*& le butin qui vous récompensera.* Quand je lis ce  
trait historique, il me fait toujours frémir.

*Fin du second Volume.*



---

# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

<b>C</b> HAPITRE I. <i>Fumier.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Jardinage.</i>	3
CHAP. III. <i>Bibliothèque du Roi.</i>	6
CHAP. IV. <i>Fusiliers aux spectacles.</i>	9
CHAP. V. <i>Petites loges.</i>	14
CHAP. VI. <i>Comédiens.</i>	19
CHAP. VII. <i>Langue du maître au cocher.</i>	22
CHAP. VIII. <i>Messes.</i>	24
CHAP. IX. <i>La Fête-Dieu.</i>	28
CHAP. X. <i>Protestans.</i>	31
CHAP. XI. <i>Liberté religieuse.</i>	32
CHAP. XII. <i>Plébéien.</i>	37
CHAP. XIII. <i>Capitation.</i>	39
CHAP. XIV. <i>Filles d'opéra.</i>	42
CHAP. XVI. <i>Répugnance pour le mariage.</i>	45
CHAP. XV. <i>Le nom que vous voudrez.</i>	47
CHAP. XVII. <i>De certaines femmes</i>	49

# DES CHAPITRES. 439

CHAPITRE XVIII. <i>Des filles publiques.</i>	Page 50
CHAP. XIX. <i>Courtisannes.</i>	59
CHAP. XX. <i>Le paysan perversi.</i>	61
CHAP. XXI. <i>Bal de l'opéra.</i>	64
CHAP. XXII. <i>Les demoiselles.</i>	68
CHAP. XXIII. <i>Galanteries.</i>	71
CHAP. XXIV. <i>Des femmes.</i>	75
CHAP. XXV. <i>Cocarde.</i>	81
CHAP. XXVI. <i>Séparations.</i>	82
CHAP. XXVII. <i>Contraste.</i>	84
CHAP. XXVIII. <i>Les vapeurs.</i>	86
CHAP. XXIX. <i>De l'idole de Paris, le joli !</i>	89
CHAP. XXX. <i>Les convois.</i>	100
CHAP. XXXI. <i>D'un pauvre.</i>	108
CHAP. XXXII. <i>Aux riches.</i>	111
CHAP. XXXIII. <i>Suicide.</i>	114
CHAP. XXXIV. <i>Filets de Saint-Cloud.</i>	117
CHAP. XXXV. <i>Capitalistes.</i>	119
CHAP. XXXVI. <i>L'hôtel des fermes.</i>	121
CHAP. XXXVII. <i>Les égoïstes.</i>	123
CHAP. XXXVIII. <i>Ce qu'on ne voit point.</i>	127
CHAP. XXXIX. <i>Usurier.</i>	129
CHAP. XL. <i>Mont de pitié.</i>	132
CHAP. XLI. <i>Monopole.</i>	135
CHAP. XLII. <i>Le regrat.</i>	138
CHAP. XLIII. <i>Falsifications.</i>	142

CHAPITRE XLIV. <i>Mendians.</i>	Page 143
CHAP. XLV. <i>Mendians-valides.</i>	147
CHAP. XLVI. <i>Nécessiteux.</i>	151
CHAP. XLVII. <i>L'Hôtel-Dieu.</i>	153
CHAP. XLVIII. <i>Clamart.</i>	159
CHAP. XLIX. <i>Les enfans-trouvés.</i>	161
CHAP. L. <i>Loterie royale de France!</i>	167
CHAP. LI. <i>Le chapitre équivoque.</i>	171
CHAP. LII. <i>Mes regrets, &amp; biens superflus!</i>	178
CHAP. LIII. <i>Souhais.</i>	179
CHAP. LIV. <i>Paris-port.</i>	183
CHAP. LV. <i>Les prisons.</i>	188
CHAP. LVI. <i>Sentence de mort.</i>	192
CHAP. LVII. <i>Le bourreau.</i>	196
CHAP. LVIII. <i>Place de Grève.</i>	199
CHAP. LIX. <i>Servante mal pendue.</i>	204
CHAP. LX. <i>Bastille.</i>	208
CHAP. LXI. <i>Anecdote.</i>	212
CHAP. LXII. <i>Maison de force.</i>	217
CHAP. LXIII. <i>Dépôts ou renfermeries.</i>	220
CHAP. LXIV. <i>Vie d'un homme en place.</i>	222
CHAP. LXV. <i>Orateurs sacrés.</i>	227
CHAP. LXVI. <i>Anti-Anglois.</i>	231
CHAP. LXVII. <i>Tribunal des maréchaux de France.</i>	232
CHAP. LXVIII. <i>Du ton militaire.</i>	233

# DES CHAPITRES. 441

CHAPITRE LXIX. <i>Champ-de-Mars.</i>	Page 235
CHAP. LXX. <i>Courfes de chevaux.</i>	236
CHAP. LXXI. <i>Duels.</i>	239.
CHAP. LXXII. <i>L'Académie françoife.</i>	242
CHAP. LXXIII. <i>Sur le mot goût.</i>	250
CHAP. LXXIV. <i>Triomphe de Voltaire.</i>	252
CHAP. LXXV. <i>Jeannot.</i>	255
CHAP. LXXVI. <i>L'Académie des infcriptions &amp; belles-lettres.</i>	257
CHAP. LXXVII. <i>Journaux.</i>	261
CHAP. LXXVIII. <i>Le vrai journalifte.</i>	264
CHAP. LXXIX. <i>Gêne de la preffe.</i>	267
CHAP. LXXX. <i>Communautés.</i>	271
CHAP. LXXXI. <i>Agriminiftes.</i>	273
CHAP. LXXXII. <i>Epingliers , Cloutiers.</i>	274
CHAP. LXXXIII. <i>Voitures publiques.</i>	275
CHAP. LXXXIV. <i>Gluck.</i>	278
CHAP. LXXXV. <i>Révolution muficale.</i>	279
CHAP. LXXXVI. <i>Solfier.</i>	282
CHAP. LXXXVII. <i>Filles nubiles.</i>	283
CHAP. LXXXVIII. <i>La petite poëte.</i>	286
CHAP. LXXXIX. <i>Les vifites.</i>	289
CHAP. XC. <i>Retraite.</i>	291
CHAP. XCI. <i>Les affiches.</i>	292
CHAP. XCII. <i>Les petites affiches.</i>	296
CHAP. XCIII. <i>Le journal de Paris.</i>	297

442. . . . . T A B L E

CHAPITRE XCIV. Tableaux, dessins & estampes, &c. . . . . Page. 300

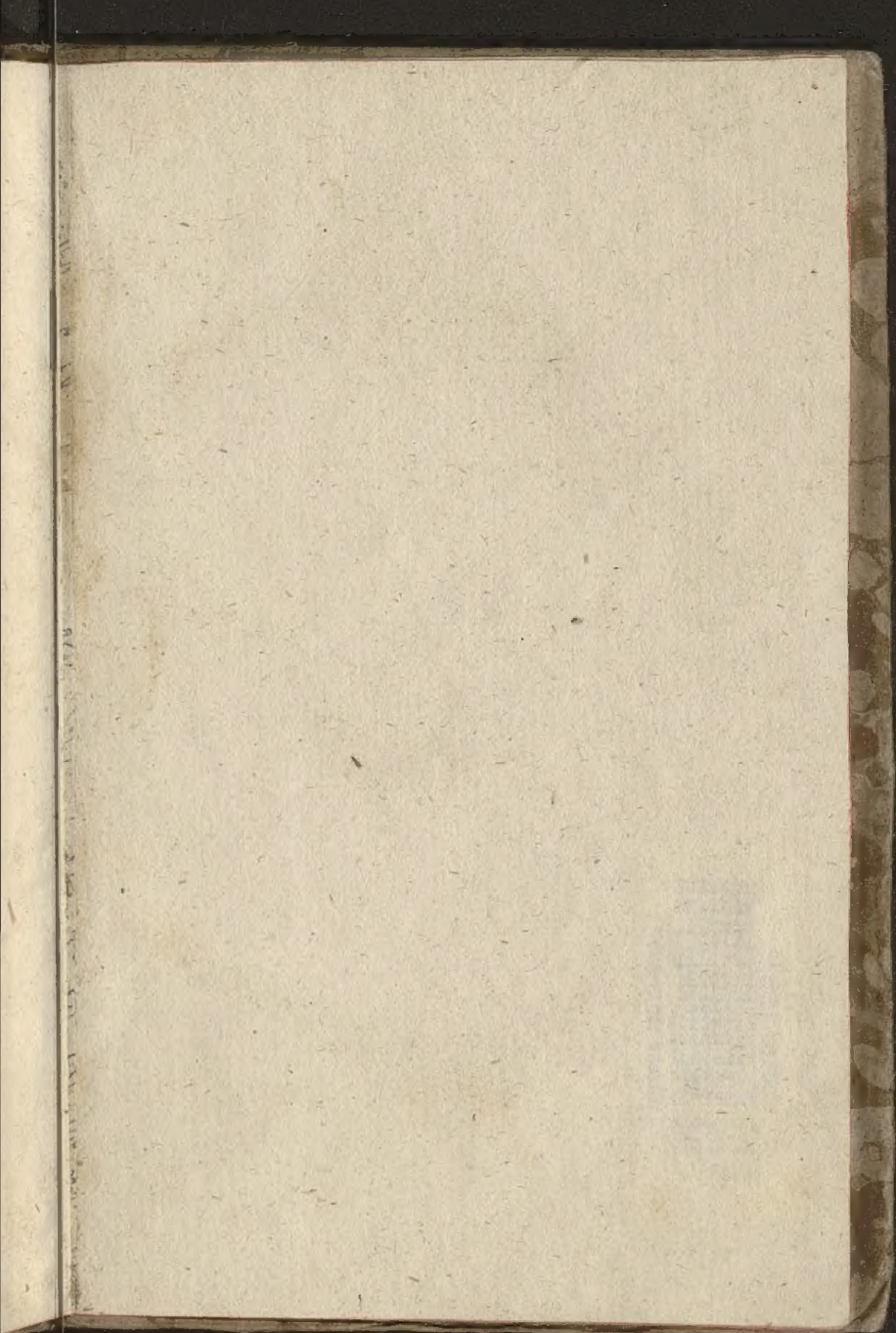
CHAP. XCV. Encan.	303
CHAP. XCVI. Où est Démocrite ?	305
CHAP. XCVII. Censeurs publics. IV.	307
CHAP. XCVIII. La Saint-Louis.	312
CHAP. XCIX. Portes cochères.	316
CHAP. C. Le Suisse de la rue aux Ours.	319
CHAP. CI. Savoyards.	322
CHAP. CII. Tréteaux des boulevards.	326
CHAP. CIII. Enfants devant leur pere.	329
CHAP. CIV. Egoïsme des corps.	331
CHAP. CV. Luxe, bourreau des riches.	332
CHAP. CVI. De la langue du monde.	335
CHAP. CVII. Ton du monde.	337
CHAP. CVIII. Ton du grand monde.	339
CHAP. CIX. Civilité.	343
CHAP. CX. Légères observations.	346
CHAP. CXI. Sibaryte.	356
CHAP. CXII. Du style.	357
CHAP. CXIII. Style des hommes de cour.	361
CHAP. CXIV. De ceux qui parlant bien, écri- vent mal.	363
CHAP. CXV. Pain de pomme de terre.	365
CHAP. CXVI. Aumônes.	368
CHAP. CXVII. La paroisse Saint-Sulpice.	371



DES CHAPITRES.	443
CHAPITRE CXVIII. Bureau des nourrices & de la recommandresse.	Page 373
CHAP. CXIX. Les petites filles.	375
CHAP. CXX. Les Marmots.	376
CHAP. CXXI. Les heures du jour.	378
CHAP. CXXII. Les dimanches & fêtes.	389
CHAP. CXXIII. Carnaval.	393
CHAP. CXXIV. Ponts.	398
CHAP. CXXV. Consommation.	402
CHAP. CXXVI. Balcon.	408
CHAP. CXXVII. Faux cheveux.	411
CHAP. CXXVIII. Fournisseurs.	415
CHAP. CXXIX. Plâtres neufs.	417
CHAP. CXXX. Raretés.	419
CHAP. CXXXI. Les trois Rois.	423
CHAP. CXXXII. De l'influence de la capitale sur les provinces.	426
CHAP. CXXXIII. Que deviendra Paris?	429
CHAP. CXXXIV. Supposition.	434

Fin de la Table du second volume.

BIBLIOTHECA  
UNIVERSITATIS  
CRACOVENSIS







Biblioteka Jagiellońska



stdr0022923

